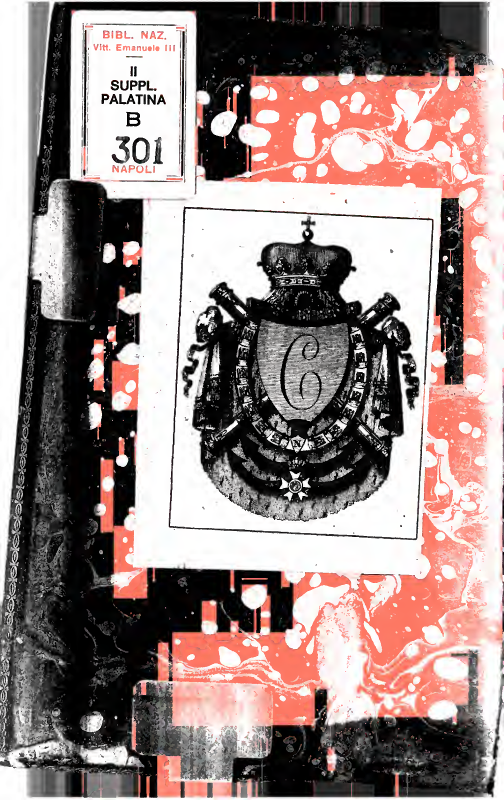
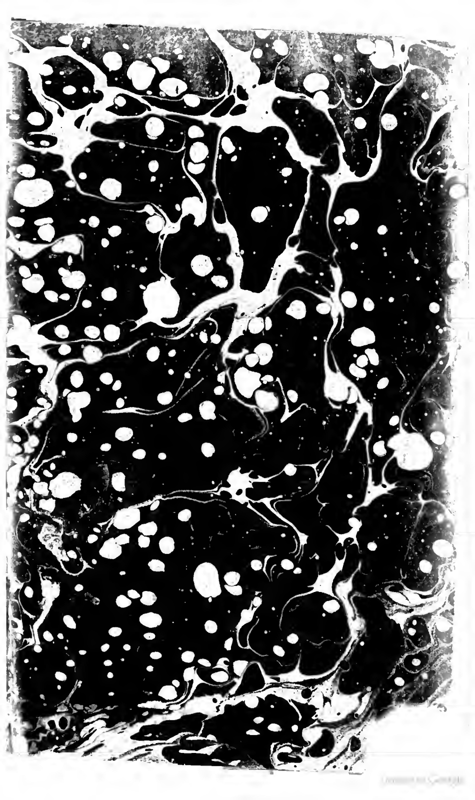



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
301
NAPOLI



FABLES
ET
ŒUVRES DIVERSES
DE M. L'ABBÉ AUBERT,

Lecteur & Professeur Royal en Littérature Françoise.

NOUVELLE ÉDITION,

Contenant, entr'autres, *le Poëme de Psiché*, avec des augmentations considérables, & *le Discours de l'Auteur pour l'ouverture de ses Leçons au Collége Royal.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

EXPLICATION DU FRONTISPICE

DU TOME PREMIER.

MINERVE donne des leçons de ſageſſe aux hommes, & leur préſente un miroir à facettes, emblême de la Fable, où tous ſe voyent & voyent les autres ſous différens aſpects, qui produiſent chez eux différentes affections.



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE LA VRILLIERE,

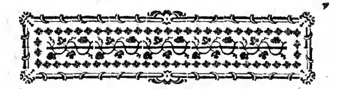
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI.

QUAND la Fable à mes yeux étala ses appas,
Je frémis de penser qu'à chaque nouveau pas
Qu'on tentoit dans la route où marcha la Fontaine,
On couroit le danger d'une chûte certaine;
Et je n'espérai pas un plus brillant destin
Que tant d'imitateurs de cet homme divin,
Qui tous péniblement se traînant sur ses traces,
Ont fait de vains efforts pour acquérir ses graces.
C'est toi qui leur prêtant un appui généreux,
De mes premiers Essais rendis le sort heureux,
Et qui depuis treize ans soutenant leur foiblesse,
Leur a, par quatre fois, fait affronter la presse.
Ton nom les a sauvés de l'oubli dédaigneux
Où languit aujourd'hui tout Écrivain fâcheux,
Qui, sans ménagement sur le choix de l'organe,
Gourmande ses pareils par la bouche de l'Ane,

Et voulant ramener ce ſiécle corrompu
Aux rigoureuſes loix que preſcrit la vertu,
Ne s'inquiéte pas ſi par cet artifice
Il irrite l'orgueil des Apôtres du vice.
Tel d'entr'eux qui ſe voit de la ſorte avili,
S'oſe encore flatter qu'un éternel oubli,
A ſa jalouſe voix enveloppant mes rimes,
Éclipſera ſoudain de ſévères maximes
Qui, lui faiſant haïr mes importuns Écrits,
Peuvent à d'autres yeux leur donner quelque prix.
Qu'ils pourſuivent le cours de leurs aigres critiques,
Ces ennemis du goût, des loix, des mœurs publiques :
Mon Livre, que ton nom ne défend point en vain,
De reparoître encor leur donne le chagrin.
Je ne mollirai point ſur la morale ſaine
Qu'un intégre Écrivain doit à la Race humaine ;
Et, sûr d'être approuvé de tout bon Citoyen,
Sans craindre les méchans j'enſeignerai le bien.
Je ſais que de leurs traits la maligne piqûre
Peut faire quelquefois une vive bleſſure,
Que le plus patient, quand il reſſent leurs coups,
A peine à retenir l'ardeur de ſon courroux ;
Mais ils n'ont point encor, quelque eſpoir qui les charme,
Porté juſqu'à mon cœur le dépit ni l'allarme,
Et je verrai toujours leur haîne ſans effroi,
Si ma Muſe ſçait plaire à l'ami de mon Roi.





AVANT-PROPOS.

IL ne dépend pas plus d'un Auteur que ſon génie porte à compoſer des Fables, d'être naïf de la manière dont l'étoit la Fontaine, qu'il ne dépend d'un homme qui veut chanter, de copier parfaitement le ſon de voix de quelque Chanteur eſtimé. Ce ſeroit deux entrepriſes également vaines & qui décéleroient un talent médiocre, que de s'attacher ſérieuſement à l'une ou à l'autre de ces deux études.

Toute imitation ſervile eſt peu naturelle, & le deſſein timide de s'y borner eſt ordinairement le germe de la médiocrité. Il n'y a jamais eu de vraiment célèbres dans les Arts, que ceux qui ont eu l'ambition de vouloir être originaux, & le courage de le devenir.

Si donc juſqu'à préſent les imitateurs de la Fontaine n'ont guères réuſſi, c'eſt préciſément par la raiſon qu'ils n'ont cherché qu'à être imitateurs. Cet Auteur charmant n'eſt lui-même jamais auſſi près de la perfection de ſon Art, dans les Fables qu'il a traduites preſque mot-à-mot de Phédre, que dans celles dont il eſt l'inventeur, ou qu'il a, pour ainſi dire, créées de nouveau, par la tournure ſingulière qu'il leur a donnée.

Quand Patru vouloit le détourner de ce genre, apparemment il n'imaginoit pas quelles pourroient

être les beautés nouvelles par lesquelles il le rendroit propre à être goûté des François, à qui la simplicité toute nue d'Ésope & l'élégance un peu froide de Phédre n'étoient guères capables de plaire, dans une traduction littérale. Peut-être encore ce célèbre Orateur croyoit-il la langue Françoise également éloignée de pouvoir se plier & à cette simplicité & à cette élégance, qu'il regardoit comme les deux caractères distinctifs de l'Apologue. Patru, l'un des plus grands Maîtres de notre Éloquence, s'est trompé : ceux qui aujourd'hui pensent qu'un Auteur travailleroit inutilement dans le genre de la Fontaine, moins en se bornant à essayer de copier son ton, qu'en employant tous les efforts possibles pour s'écarter de sa manière & s'en faire une propre qui eût de quoi plaire, ne peuvent-ils pas se tromper de même ?

Considérons pour un moment combien cet ingénieux Fabuliste s'est éloigné dans le plus grand nombre de ses Fables, du ton qui caractérise les premières.

La Fable *de la Cigale & de la Fourmi*, celle *du Corbeau & du Renard*, celle *de la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf*, sont, sans doute, des modéles admirables, pour la simplicité du récit, pour le choix naïf des expressions, pour la précision du dialogue : mais ne doit-on pas convenir que celles *du Chêne & du Roseau*, *du Vieillard & des trois jeunes Hommes*, *des Animaux malades de la peste*, & beaucoup d'autres semblables, leurs sont bien supérieures par le grand sens, par la beauté des sentimens, par la finesse des allusions ? La Fontaine, dans plusieurs éditions de ses Fables, avertissoit à la tête du septieme livre, qu'il avoit *jugé à propos de donner aux Fables suivantes un air & un tour un peu différent de*

celui qu'il avoit donné aux premières. Quel dommage qu'il n'ait allégué aucune des raiſons qui l'avoient engagé à en agir de la ſorte ! Il eût peut-être fait revenir de leur préjugé les perſonnes qui veulent qu'un Fabuliſte ſe borne à travailler pour les enfans, ou du moins faſſe enſorte que ſes allégories ſoient toutes à leur portée : comme s'il étoit défendu, dans quelque genre de Poëſie que ce ſoit, de s'élever audeſſus de la ſphère étroite des idées de cet âge, & qu'il n'y eût pas autant à profiter dans la morale qu'enſeigne particulièrement la Fable, pour les gens dont la raiſon eſt déja formée, que pour ceux en qui elle eſt encore foible.

La Fontaine au reſte ne paroît pas s'être beaucoup mis en peine de reſpecter un préjugé auſſi bizarre. Certainement il ſeroit difficile de prouver qu'il ait toujours cherché à être entendu des enfans, dans ſes plus belles Fables, dans celles où il a négligé de copier fidélement ſes modéles, & qui ſont devenues *la nourriture & les délices des eſprits les plus délicats, les plus cultivés, les plus profonds.* (a) Auſſi ne met-on guères ſous les yeux de l'enfance, que le Corbeau qui perd ſon fromage pour avoir voulu montrer ſa belle voix ; la Cigogne qui retire un os du goſier du Loup, & que celui-ci paye d'ingratitude ; le Renard qui applique un bon mot à un buſte creux :

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

On exerce rarement cet âge, qui n'a encore aucune expérience, ſur *le Philoſophe Scythe*, ſur *le Payſan du Danube*, ſur *le Juge Arbitre*, *l'Hoſpitalier & le*

(a) Dict. Encycl. article *Fable.*

Solitaire, & fur tant d'autres Fables de ce genre ; auxquelles il lui feroit impoffible de rien comprendre. En effet, quelle folidité d'efprit, quelle fagacité ne faut-il pas pour faifir la jufteffe de la comparaifon du Scythe,

Qui tronque fon verger contre toute raifon,

& du Stoïcien, *qui retranche de l'ame*

Defirs & paffions, le bon & le mauvais,
Jufqu'aux plus innocens fouhaits!

Combien le goût n'a-t-il pas befoin d'être cultivé, combien la raifon ne doit-elle pas avoir de lumières, pour fentir à quel point l'éloquence du Payfan du Danube eft fublime, à quel point elle eft mâle, forte & pathétique, fur-tout dans ces vers où l'avarice des Romains eft peinte avec une énergie admirable :

La terre & le travail de l'homme
Font pour les affouvir des efforts fuperflus:
. . . .
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laiffons nos chères compagnes ;
Nous ne converfons plus qu'avec des Ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime!

Enfin quels progrès n'eft-il pas néceffaire d'avoir déja faits dans l'étude de la Philofophie, pour goûter la réponfe du Solitaire au Juge Arbitre & à l'Hofpitalier, réponfe pleine de fens, & qui renferme une des plus belles leçons de morale :

Apprendre à fe connoître eft le premier des foins
Qu'impofe à tous mortels la Majefté fuprême ;

Se connoît-on dans le tumulte du monde? Troublez l'eau, vous y voyez-vous? Laissez-la reposer, vous verrez alors votre image! Quel est l'enfant, quand on le supposeroit né avec la conception la plus heureuse, qui pourra atteindre à cette leçon admirable de la Fontaine?

Il la présente aux *Rois*, il la propose aux *Sages*,

Et la termine ainsi :

O vous dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, Princes & Ministres,
Vous que doivent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt;
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque Flateur vous interrompt.

Avons-nous dans notre langue beaucoup de morceaux de Poësie supérieurs à ceux-là, soit pour la grandeur & la beauté des pensées, soit pour la hardiesse & la force des expressions? Les Fables où la Fontaine a suivi Phédre pas à pas, *le Geai paré des plumes du Paon, les Grenouilles demandant un Roi, les deux Mulets*, & quelques autres que j'ai déja citées, renferment-elles de pareils morceaux? Quoiqu'il y enchérisse presque toujours sur son modéle, peut-on dire que ce soit avec cette vigueur de coloris qui caractérise les vers qu'on vient de lire?

Voilà donc dans la Fontaine lui-même deux espéces de Fables, dont les dernières me semblent autant différer des autres, que celles-ci diffèrent de leurs originaux. Ce genre est donc beaucoup plus étendu

qu'on ne l'imagine : il n'y a donc aucune témérité à un Auteur de chercher à s'y exercer ; & il peut, ſans être vain, eſpérer de faire quelques récoltes dans ce champ,

Qui ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Quoi qu'il en ſoit, une naïveté piquante dans le récit & dans le ſtyle ; une délicateſſe ſingulière dans les réflexions ; une gaieté philoſophique dans la morale ; un choix exquis dans les images ; une façon de narrer toujours variée, toujours ſéduiſante ; une facilité étonnante à répandre tous les tréſors de la Poëſie, ſans paroître y ſonger ; un air de bonne foi, une ſimplicité apparente, qui empêchent qu'on ne ſoit en garde contre l'inſtruction ; mille graces ingénues & touchantes, quand il s'agit d'exprimer le ſentiment ; enfin un nombre prodigieux de maximes ſages, neuves, profondes & intéreſſantes : voilà les qualités heureuſes qui ont fait goûter en France l'Apologue manié par la Fontaine. Si la fineſſe des allégories de la Motte ſe fût montrée parée de tant de graces, comme cette fineſſe étoit toute à lui, il l'auroit, je penſe, emporté ſur ſon prédéceſſeur ; parce que celui-ci s'étoit contenté d'embellir les inventions des autres, & que les François paroiſſent ſur-tout faire cas des Auteurs qui leur offrent d'ingénieuſes fictions dont ils ne ſont redevables à perſonne. Mais la Motte, diſent les Critiques, n'avoit de facilité que pour inventer. Il n'eſt heureux ni dans les images ni dans les expreſſions. Il eſt Philoſophe ; mais il ne ſemble pas avoir cette tournure d'eſprit qu'il faut pour joindre l'enjouement à la philoſophie. Il n'a qu'un ris forcé ; & pour me

servir de l'expreſſion ſingulière d'un homme de goût : *Il vouloit rire comme* la Fontaine, *mais il n'avoit pas la bouche faite comme lui, & il faiſoit la grimace.*

Je ne doute pas qu'il n'eût pu mettre plus de naturel dans ſes Fables, s'il ne les eût pas compoſées après un Fabuliſte qui avoit emporté tous les ſuffrages.

C'eſt un piége où donnent communément ceux qui travaillent dans un genre que quelqu'un paroît avoir porté à ſa perfection avant eux, que de n'oſer s'écarter de la route qui a été ſuivie par ce premier inventeur. Occupés à ſaiſir ſa manière, ils ſe bornent à être ſes copiſtes ; & ſouvent ils ne font rien comme il faut, par l'envie qu'ils ont de faire comme lui. C'eſt le public qui après tout leur dreſſe ce piége, en adoptant pour modéle unique dans un genre, quel qu'il ſoit, la production qui s'y montre d'abord avec le plus d'éclat, & en ſe faiſant dès-lors une eſpéce de loi de mépriſer toutes celles qui par la ſuite ne ſeront pas formées ſur ce modéle. D'autres ſe ſont plaint avant moi de l'injuſtice du public à cet égard. M. de la Motte dans l'exorde du Diſcours qu'il a mis à la tête de ſes Fables, & M. Richer dans les dernières lignes de la Préface qui ouvre ſon recueil, attaquent le même préjugé que je combats ici. Il eſt très-certain que de deux Auteurs qui fourniſſent la même carrière, le premier qui y entre eſt preſque toujours celui que le public favoriſe le plus. Avec quels efforts les excellens Poëmes épiques qui ont paru depuis Homère ſe ſont-ils élevés au rang qui leur étoit dû dans la littérature ! Il y en a encore que l'on s'obſtine à regarder comme une eſpéce bâtarde, par la ſeule raiſon que l'on n'y trouve pas certaines fictions abſurdes que des

gens prévenus veulent qui ſoient de l'eſſence du Poëme épique, parce qu'un Théologien du paganiſme les a employées. On leur feroit, ſans doute, plus de grace, s'ils étoient écrits en grec.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que cette admiration excluſive pour les premiers chef-d'œuvres qui paroiſſent dans un genre, a nui de tout tems aux progrès des Arts, & leur nuiroit encore davantage, s'il ne ſe trouvoit des génies aſſez courageux pour ſe roidir contre une prévention ſi déraiſonnable, & s'écarter des routes déja battues, au riſque d'échouer dans celles qu'ils veulent eux-mêmes ſe faire, perſuadés qu'il leur ſera toujours glorieux d'avoir eſſayé d'en tracer de nouvelles.

C'eſt par cette ferme réſiſtance aux obſtacles qui naiſſent d'un préjugé auſſi difficile à vaincre, que nos plus hardis Auteurs ont laiſſé bien loin derrière eux ces Écrivains timides qu'on voit ramper ſervilement ſur les traces de ceux qui les ont précédés. Il en eſt des derniers comme d'une troupe de Pygmées attachée à ſuivre les pas d'un géant; les autres ſont des géants eux-mêmes.

S'il falloit dans chaque partie des Arts s'en tenir aux ouvrages du premier écrivain qui paroîtroit y avoir excellé, il eſt à croire que rien ne ſe perfectionneroit. Le nombre des livres ſeroit alors bien peu conſidérable, puiſque ce qui les multiplie eſt la confiance où ſont les Auteurs d'un ſiécle, que ceux du ſiécle précédent peuvent être égalés par eux; qu'ils n'ont ni tout obſervé ni tout dit; qu'en un mot, ils ont laiſſé à leurs ſucceſſeurs un grand nombre de matières à remanier & de productions nouvelles à mettre au jour. On ne verroit plus de ces bibliothéques im-

menses, dont un des premiers avantages est de comprendre dans leur division tous les Écrivains qui ont travaillé au même genre d'ouvrage, sans en excepter un seul. Il ne seroit plus pardonnable de n'avoir des livres que pour parer un cabinet: certainement si le nombre en étoit réduit aux simples originaux, on ne pourroit plus s'excuser de n'en connoître que le catalogue, ou tout au plus les tables des matières, sur l'impossibilité de feuilleter tant de volumes.

Chaque partie des Arts est un arbre immense, qui a une infinité de branches & de rameaux; un seul homme, quelque habile qu'on le suppose & malgré les recherches qu'il peut faire, ne sauroit dépouiller ces branches de tous leurs fruits; il lui en échappera mille auxquelles il ne touchera nullement. Si l'on aime mieux une comparaison tirée du livre de la Fontaine:

La feinte est un pays plein de terres désertes,
Chaque jour nos Auteurs y font des découvertes.

C'est ainsi que cet homme admirable encourage lui-même les Écrivains appellés au genre de l'Apologue, à continuer ce qu'il a si heureusement commencé; à tâcher d'instruire les hommes par cette espéce de Satyre dont il a donné l'exemple; en un mot, à les conduire à la vertu par une critique fine & enjouée des vices, moins choquante qu'une censure directe & qui attaqueroit l'amour-propre à force ouverte:

On tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule,

dit-il dans quelque endroit de son recueil, avec cette

énergie qui lui est si naturelle; & ailleurs:

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.

Mais en voulant arriver au même but que ce charmant Auteur, pourquoi s'obstineroit-on à suivre précisément les mêmes chemins, si l'on pouvoit compter de faire une plus riche récolte dans d'autres où personne n'auroit passé? Et pourquoi seroit-il défendu à tout Fabuliste qui commence, d'oser s'en flatter, si cet Écrivain philosophe a bien pu se tracer lui-même des routes inconnues jusqu'à lui, dont on vouloit d'abord le détourner, & où cependant il a trouvé le moyen de s'enrichir abondamment?

La carrière des beaux Arts est comme celle des armes; ce n'est qu'à force de courage & de hardiesse qu'on peut la franchir: jamais les vrais lauriers ne s'y laissèrent cueillir par des mains timides. Mais comme dans la guerre on voit atteindre aux mêmes degrés de gloire des Héros formés sur un modéle différent, on remarque aussi dans les Arts, des hommes d'un caractère d'esprit presqu'entièrement opposé, assis aux mêmes places. Les deux plus grands Capitaines & les deux plus grands Poëtes tragiques du beau règne de Louis XIV, avec des qualités bien différentes, partageront également l'admiration de tous les siécles. Turenne sera toujours mis en parallèle avec le grand Condé, & Racine avec le grand Corneille. Tel Euripide balança Sophocle chez les Grecs. Les Poëmes d'Homère & de Virgile, de Milton & du Tasse, sont également renommés quoiqu'ils ne se ressemblent guères dans leurs diverses parties. Bossuet

& Fléchier, Bourdaloue & Maſſillon, la Rochefoucauld & la Bruyère, ont composé des ouvrages de même genre, & ſont arrivés à la perfection en ſuivant des chemins contraires. Enfin, dans tous les Arts & dans tous les tems, on a vu diverſes tiges produire des fruits également précieux. Que d'ouvrages excellens ſéroient perdus pour la ſcène, ſi Molière n'eût oſé travailler après Térence, Regnard après Molière, & après Regnard tant d'autres Comiques agréables, qui ont chacun leur mérite particulier, ſans avoir d'autre reſſemblance avec leurs prédéceſſeurs, que celle du genre dont ils ont fait choix !

Dans la Muſique & dans la Peinture la diverſité des talens produit ſouvent auſſi l'égalité de ſuccès. La grande réputation de Lully n'a point empêché Rameau d'établir la ſienne. Si les Motets de Lalande enlèvent ; ceux de Mondonville enchantent. Les plus grands Peintres, les plus grands Sculpteurs, les plus grands Architectes ont eu des ſucceſſeurs habiles, que la célébrité de ces Maîtres de l'Art n'a pu arrêter dans leurs progrès rapides, & qui ſe ſont bientôt mis en état d'aller s'aſſeoir à côté d'eux, couronnés des mêmes lauriers.

On ne croyoit point dans le dernier ſiécle, que la Sculpture pût conſerver long-tems les richeſſes qu'elle avoit acquiſes entre les mains des Puget & des Girardon : on a éprouvé depuis, que le bel Art d'animer le marbre & les métaux, ayant ſurvécu à ces grands hommes, s'eſt, pour ainſi dire, ſoutenu avec la même force au milieu de leurs cendres, & a été pouſſé de nos jours par les Bouchardon, les le Moine & les Pigale, à un point de perfection qui ſemble ne laiſſer rien à déſirer. D'autres ſe ſont élevés juſqu'à eux, en marchant ſur leurs traces ; & déja ſe

forment de jeunes élèves qui promettent à leur tour d'égaler ces derniers. Les succès prodigieux de le Brun, sa jalousie cruelle contre le Sueur, le grand nombre d'ouvrages brillans auxquels il a été employé, n'ont pû empêcher que celui-ci, qui mourut trop-tôt pour l'honneur de son Art, ne fût appellé le Raphaël de la France, & qu'il ne méritât ce nom glorieux. Mansard étoit un grand homme; & Perrault a fait le beau péristyle du Louvre.

La célébrité de ces heureux génies, qui par leurs talens sublimes sont arrivés avant nous à un très-haut degré de gloire, ne doit donc pas plus être un motif de découragement pour nous, que ne l'a été pour eux-mêmes la réputation dont jouissoient quelques-uns de leurs prédécesseurs, que l'on croyoit ne pouvoir jamais être égalés. J'ajouterai ici une réflexion que j'abandonne au jugement des Lecteurs, & dont je ne me charge pas de sauver les conséquences: est-on jamais assez sûr de ses propres lumières & même de celles de son siécle, pour oser affirmer que tel Auteur qui est admiré aujourd'hui, le sera également dans tous les tems? Quels éloges n'a-t-on pas prodigués aux Balzac, aux Voiture, & à plusieurs autres beaux-esprits de leurs jours, avant que l'on eût découvert qu'ils n'écrivoient pas naturellement? A peine les lit-on à présent; & leurs ouvrages dont il sembloit d'abord que tout fût précieux, & que les moindres phrases dûssent être à jamais respectées, sont maintenant réduits par les gens de goût, à un très-petit nombre de pages. Peut-être ce jugement est-il aussi trop sévère: (b) mais qu'il y ait de l'injustice ou non à les

(b) Un Critique très-rigoureux, & qu'on n'accusera certainement pas d'aimer les pensées recherchées, les jeux de mots, a

rabaissez

rabaisser jusqu'à ce point-là, il est toujours certain qu'on ne regarde plus ces Auteurs comme des modéles de la vraie éloquence, & qu'autrefois il sembloit qu'après eux, ce fût une entreprise ridicule de vouloir être éloquent.

Pasquier, contemporain de Ronsard, dit de lui: qu'*en quelqu'espéce de Poësie où il ait appliqué son génie, en imitant les Anciens, il les a surmontés, ou pour le moins égalés;* qu'*il a représenté Homère*,

remarqué depuis peu, au sujet de Voiture, qu'il faut distinguer en lui deux sortes d'esprits, son esprit naturel, & son esprit de société; que *ses défauts viennent tous du goût de son siécle, où la fureur des pointes n'avoit pas encore été réprimée par Molière; & du goût des cotteries dominantes, telles que l'Hôtel de Rambouillet, où le style précieux étoit fort en honneur, & où Voiture se gâta prodigieusement.* Et, pour prouver que l'esprit naturel de Voiture étoit excellent, il rapporte des passages entiers de ses Lettres à des Grands, dans lesquels il n'y a que de vraies beautés. Il en cite qui ont été imités par la Fontaine, par M. de Voltaire. Je me bornerai à un exemple qui regarde le premier.

» Sans mentir, Monsieur, (écrit Voiture au Duc de Guise) » la fortune est une grande trompeuse. Bien souvent en donnant » aux hommes des charges & des honneurs, elle leur fait de » mauvais présens; & pour l'ordinaire, elle nous vend bien » chèrement les choses qu'il semble qu'elle nous donne ».

La Fontaine, en parlant du Sage, a rendu ainsi ce dernier trait:

Il regarde à ses pieds les Favoris des Rois:
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Pindare, Théocrite, Virgile, Catulle, Horace Pétrarque ; qu'*en Ronſard il ne fait nul triage ;* que *tout y eſt beau ;* que *ſi-tôt que les jeunes gens s'étoient frottés à ſa robe, ils ſe faiſoient accroire d'être devenus Poëtes. Ou jamais notre Poëſie n'arriva & n'arrivera à ſa perfection*, ajoute-t-il, *ou, ſi elle y eſt arrivée, c'eſt en notre Ronſard qu'il la faut telle reconnoître.* Si quelqu'un eût dit autrefois à Paſquier : » Ce Poëte que » vous admirez tant avec tout votre ſiécle, ſera un » jour mépriſé, à tel point même qu'on en regardera » la lecture comme un effort de courage ; un Auteur » eſtimé entre tous ceux qui ſacrifient plus à la raiſon » qu'à l'eſprit, citera dans des préceptes touchant la » Poëſie, les ouvrages de cet homme divin, comme » des exemples du goût le plus dépravé :

» On diroit que Ronſard ſur ſes pipeaux ruſtiques
» Vient encor fredonner ſes Idyles gothiques : »

Paſquier certainement n'eût point ajouté foi à cette prédiction.

De-là doit-on conclure que la poſtérité ne confirmera aucun des jugemens favorables que nous portons ſur quelques Écrivains de nos jours ? Non, aſſurément : une pareille conſéquence feroit injure au vrai mérite. Mais un avantage réel que l'on peut recueillir du mépris où ſont tombés des Auteurs qui autrefois furent ſi accrédités, eſt de ſe moins prévenir en faveur de quelques-uns. Il doit nous apprendre à ſecouer le joug de cette eſpéce de ſuperſtition aveugle, qui nous fait louer avec excès tout Écrivain dont le génie ſemble avoir atteint le comble de la perfection ; quoiqu'à dire

vrai, nous ne ſoyons guères capables de juger des degrés que la perfection peut acquérir; & qu'après s'être montrée à nos foibles yeux avec tout l'éclat imaginable en apparence, il ſe puiſſe faire que d'autres mains y ajoutent encore de nouveaux charmes.

Nous admirons la ſimplicité d'Éſope, l'élégance de Phédre, la naïveté de la Fontaine. Ces trois Fabuliſtes ont donc enchéri l'un ſur l'autre. Qu'il me ſoit permis en paſſant de remarquer ici combien il eſt abſurde de prétendre fixer les qualités d'un genre de Poëſie, d'après les ſeuls Auteurs qui ont travaillé juſqu'alors dans ce genre. Du tems d'Éſope, ſi l'on eût voulu tracer des régles ſûres pour exceller dans l'Apologue, à quoi ſe feroient-elles réduites? On eût dit à un jeune Compoſiteur de Fables: « Que votre récit ſoit très-court, » qu'il ſoit ſimple & dénué de toutes ſortes d'orne- « mens: qu'il ne diſe préciſément que ce qu'il faut » pour amener la Morale: autrement vous vous écar- » terez du genre, ce ne ſera plus une Fable que vous » nous donnerez: comptez que vous n'en ferez jamais » une bonne, ſi vous n'imitez pas ſcrupuleuſement la » manière d'Eſope: » Du tems de Phédre, on eût tenu un autre langage. « Il ne faut pas qu'une Fable » ſoit toute nue, auroit-on dit; l'Apologue n'exclut » nullement l'élégance: au contraire, cette qualité eſt » néceſſaire pour faire goûter cette ſorte d'inſtruction » allégorique. Il ne ſuffit pas de ſe hâter de dire ce » qui s'eſt paſſé entre le Loup & l'Agneau; toutes les » fois qu'il s'agit de conter, fuſſent les choſes les plus » ſimples, il faut conter avec grace, il faut peindre. » Mais gardez-vous de donner trop d'étendue à ce » précepte: que Phédre ſoit votre modéle: il a en-

» chéri ſur Éſope ; & l'Apologue y a gagné ; ce genre » a reçu entre ſes mains toute la perfection dont il » étoit ſuſceptible ; quelques embelliſſemens de plus » le gâteroient maintenant. » Enfin la Fontaine eſt venu ; il a oſé ajouter à la Fable ces embelliſſemens qui devoient la défigurer, & elle s'en eſt trouvée plus belle. Les qualités heureuſes qui caractériſent ſa manière ſont toutes compriſes dans le mot de *naïveté*, dont pluſieurs Écrivains ont cherché la véritable ſignification. Je ne m'amuſerai pas ici à raiſonner ſur ce mot, qui d'ailleurs me paroît aſſez bien expliqué par la Fontaine lui-même, dans une de ſes Fables. En effet, qu'on faſſe attention à ce vers :

Son art de plaire & de n'y penſer pas ;

on trouvera qu'il donne une idée juſte de la *naïveté* ; & que, ſoit qu'on l'enviſage en elle-même, ſoit qu'on veuille conſidérer les moyens dont elle ſe ſert, il s'applique naturellement au génie de ce charmant Fabuliſte.

Mais quelle fécondité cet art ne renferme-t-il pas ? il s'en faut bien qu'il ſoit borné au point de n'admettre que la même eſpéce de talent. Je conviens qu'il eſt néceſſaire de l'étudier dans la Fontaine, parce que perſonne juſqu'à préſent ne l'a ſaiſi mieux que lui ; mais je penſe qu'ayant ſon principe dans la nature, qu'étant varié à l'infini & ſuſceptible de mille nuances différentes, un Auteur peut le poſſéder ſans reſſembler à la Fontaine. Cet excellent homme eſt à l'égard de tout Fabuliſte, ce que ſont les beaux morceaux de Rome & d'Athènes pour les élèves des Arts. Si ces

élèves ont du génie, ils chercheront dans ces morceaux, non les traits auxquels on distingue la manière des grands hommes à qui sont dûs ces admirables chefs-d'œuvres, mais ceux qui caractérisent la nature qu'ils ont été jaloux d'imiter; ils feront ensorte par leurs efforts, que, s'il se trouve quelque ressemblance entre leurs ouvrages & ceux de ces Artistes célèbres, l'envie même soit réduite à convenir qu'ils ont peint comme eux la nature.

Voilà les réflexions que j'avois ébauchées dans l'Avant-Propos de 1756, & que j'ai ensuite tâché de développer comme elles le sont ici, quoique peut-être un peu trop au long, à la tête de celle qui a paru quatre ans après. Je les ai laissé subsister avec ces développemens dans l'édition de 1764, & dans celle de 1773, que j'ai portée, de même que celle-ci, à huit livres, au lieu de six que contenoient les précédentes.

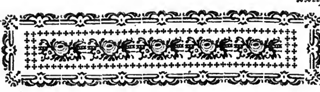
Je ne me suis pas contenté de travailler avec un soin extrême les Fables que j'ai ajoutées à cette nouvelle édition ([a]); j'ai corrigé aussi scrupuleusement qu'il m'a été possible celles qui ont déja vu le jour; & plus le Public a montré d'indulgence à mon égard, plus j'ai cru devoir me traiter moi-même avec rigueur.

Pour des raisons plus essentielles encore que celles qui m'ont fait conserver, presqu'en son entier, l'Avant-Propos des éditions antérieures, j'ai cru devoir changer très-peu de chose à l'Avertissement que j'avois jugé

([a]) Elles y sont toutes marquées d'une étoile, comme dans l'Édition *in-12* petit format, qui a paru au mois de Juillet de l'année derniere, chez le même Libraire.

néceſſaire d'y joindre dès 1761 ; & je le donne ici tel qu'il parut alors, à une note près, que des circonſtances particulières m'ont obligé d'y ajouter, & dont j'ai compenſé la longueur par le retranchement de quelques détails inutiles.





AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DE 1760,

ET LES SUIVANTES.

J'AVOIS cru, qu'indépendamment de l'utilité dont pourroit être la morale de mes Fables, on ne trouveroit pas mauvais que j'essayasse de renfermer plusieurs genres d'instruction dans les éditions que j'ai publiées depuis celle de 1756, en y joignant des Notes relatives à l'Histoire, à la Géographie, à la Mythologie & à l'Histoire Naturelle. Je me suis presque borné dans celle-ci, aux dernières, qui m'ont paru devoir y être conservées, parce qu'elles servent à faire connoître mes Acteurs, & parce qu'aucun Fabuliste n'a encore songé à en donner de semblables. Le goût que tous les hommes ont pour l'Histoire Naturelle, les progrès que cette science à faits de nos jours, la lumière qu'elle répand sur tous les

objets qui nous environnent, la haute idée qu'elle donne de l'Être tout-puiſſant qui a ſu mettre tant d'ordre & tant de variété dans les ouvrages ſortis de ſa main, me font eſpérer que ces Notes, quoique peut-être un peu trop multipliées, intéreſſeront le plus grand nombre de mes Lecteurs. Je les ai preſque toutes tirées du Manuel Lexique de l'Abbé Prevoſt, en y ajoutant quelques développemens que les plus célèbres Naturaliſtes m'ont fournis.

Les ouvrages que l'abus de l'eſprit philoſophique fait regarder comme purement agréables, ont beſoin aujourd'hui d'acceſſoires pour être accueillis favorablement. On veut s'inſtruire par occaſion; & jamais il n'a été plus néceſſaire aux Auteurs d'avoir continuellement devant les yeux le précepte d'Horace: *Utile dulci;* heureuſe néceſſité, ſi la rigueur avec laquelle on exige que les Poëtes ſacrifient plus à la raiſon qu'au ſentiment & aux images, n'étoit pas pouſſée trop loin!

Quoi qu'il en ſoit; c'eſt pour me conformer à ce goût, devenu aujourd'hui preſque général, que j'ai répandu dans mes Fables le plus d'inſtruction qu'il m'a été poſſible; & que même en y attaquant quelques Écrivains qui ſe parent du titre de Philoſophes,

j'ai tâché cependant que le fonds en fût toujours un peu philoſophique.

On ne doit au reſte s'attendre à aucune juſtification de ma part ſur ces traits lancés de tems en tems contre la fauſſe Philoſophie. Les vrais Philoſophes entendroient mal leurs intérêts & agiroient contre leur propre conſcience, s'ils s'aviſoient de prendre pour eux la critique d'une morale qui n'eſt que celle de leurs prétendus imitateurs, de ces gens, qui, n'ayant que des lumières bornées, croyent s'élever au rang des plus grands hommes, en diſcutant hardiment des matières délicates, qu'ils pénétrent d'autant moins que les vrais Sages ont beſoin de raſſembler toutes les forces de leur génie & de leur raiſon, pour ne pas tomber dans l'erreur en voulant les approfondir. Il faut convenir avec l'Auteur des Mêlanges de Littérature & de Philoſophie, (a) que LE DESIR DE N'AVOIR PLUS DE FREIN DANS LES PASSIONS, ET LA VANITÉ DE NE POINT PENSER COMME LA MULTITUDE, n'ont rendu que trop nombreuſe la foule de ces *Eſprits foibles* que la Bruyère a ſi bien appréciés, (b) qui *chancellent dans les moindres efforts*

(a) Tome IV, page 326.
(b) Tome II, Chap. 16.

qu'ils font pour fonder la vérité, & qui s'égarant dans une Métaphyfique nouvelle, *veulent nous faire recevoir des expreffions féches, ftériles, vuides de fens, & admettre des penfées creufes & écartées des notions communes.* Ce célèbre Critique ne femble-t-il pas avoir peint d'avance dans ce peu de mots *plufieurs des livres de ce tems, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs ?* Il ajoute : *Plus la Philofophie* répandue dans ces livres, *eft fubtile & idéale, plus elle eft vaine & inutile pour expliquer des chofes, qui ne demandent des hommes qu'un fens droit pour être connues jufqu'à un certain point ; & qui au-delà font inexplicables.*

S'il eft du devoir d'un Fabulifte de comprendre dans le plan de fes critiques les vices & les ridicules les plus frappans du fiécle pour lequel il écrit ; l'abus de la Philofophie, qui participe des uns & des autres, étant paffé en mode, on conviendra qu'il ne m'étoit guères poffible de n'en rien dire, furtout fi l'on fait attention aux maux que cet abus entraîne après foi relativement à la morale, qui ne peut jamais manquer d'être altérée, dès qu'aux opinions généralement reçues dans la fociété, on en veut fubftituer de nouvelles. Quand j'entends décla-

mer contre la Providence, critiquer les loix que sa sagesse a établies, condamner les sacrifices qu'elle exige de nous pour notre propre bonheur & pour le repos public, je me rappelle le discours de ce Villageois de la Fable, qui, trouvant le Gland & la Citrouille mal placés, demande *à quoi songeoit l'Auteur de tout cela*, & qui fait à ce sujet cette réflexion très-philosophique :

C'est dommage, Garo, que tu n'es pas entré
Au conseil de celui que prêche ton Curé :
Tout en eût été mieux.

Cependant, malgré la nécessité où je me suis vu de combattre des erreurs directement contraires à la morale que doit enseigner un Fabuliste bien intentionné, je n'ai eu garde de mettre de l'aigreur & des personnalités dans mes critiques. (c) Je n'ai point

(c) C'est en vain que des Journalistes, à qui je n'ai d'ailleurs que des graces à rendre, ont prétendu le contraire. L'un a dit : « Pourquoi faut-il que ce » joli recueil soit défiguré par » des satyres injustes & sanglan- » tes contre les plus honnêtes » gens de la Littérature ? » (M. l'Abbé de la Porte, dans l'*Observateur littéraire*, année 1761, Tome III, page 236.) Un autre s'est exprimé de la sorte : « L'Au- » teur livre trop ouvertement la » guerre à cette prétendue Phi- » losophie de ce siécle, que tous » nos Philosophes désavouent, » & qu'il est peut-être injuste » d'imputer aux plus hardis d'en- » tre-eux. » (M. Gaillard, dans le *Journal des Savans*, vol. de Septembre 1761.) Deux Lettres

cherché non plus à en rendre l'application trop générale : il suffit pour s'en convaincre, de remarquer l'usage que j'ai fait des écrits d'un Philosophe moderne. (d)

que M. de Voltaire me fit l'honneur de m'adresser dans le tems, & dont la première a été imprimée plusieurs fois, prouvent, & que cette *guerre* prétendue *ouverte*, & que ces *satyres* prétendues *sanglantes* n'ont rien de réel. M. de Voltaire, loin de s'en plaindre, en m'écrivant sur la première & sur la seconde édition de mes Fables, se sert, à l'égard de l'une & de l'autre, des expressions les plus flatteuses, à l'époque même où l'on formoit ces accusations contre le recueil en général. Tandis que j'achevois l'édition de l'année derniere, on a encore cherché à renouveller ces reproches, en y en ajoutant d'autres qui en sont la suite. J'ai cru que, pour toute réponse, il suffisoit de joindre à ce recueil les deux Lettres de M. de Voltaire. On les trouvera à la fin du second volume, comme piéces justificatives.

(d) M. de Montesquieu, à qui je dois les sujets de quelques-unes de mes Fables. Ces sujets se réduisent à trois ou quatre : je les ai traités à ma manière, & j'ai tâché de me les rendre propres. Excepté aussi trois ou quatre que j'ai imitées de l'Allemand, il y en a parmi les autres un bien petit nombre dont l'invention puisse m'être disputée. On retrouvera dans celle *des Forçats*, p. 244, l'idée exprimée par ces vers de M. de Voltaire :

Je crois voir des Forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.



FABLES NOUVELLES,

DIVISÉES EN HUIT LIVRES.

Par M. l'Abbé AUBERT.

PREMIERE PARTIE.

ÉPITRE

Adreſſée par l'Auteur à l'Académie Françoiſe, en lui préſentant l'édition de 1760.

Des loix du goût Interprêtes ſublimes,
Vous qui comptez parmi cent noms fameux,
L'Auteur chéri dont j'oſe dans mes rimes,
Quoiqu'en tremblant, renouveller les jeux;
Que direz-vous de l'ardeur qui m'anime?
En vain tâchant de ravir à l'eſtime
Ce que le goût pourra me refuſer,
D'inſtructions j'ai ſemé mes ouvrages.
En inſtruiſant ai-je eu l'art d'amuſer?
Puis-je, en faveur de quelques leçons ſages,
Après mon Maître eſpérer d'être lû?
Ce ton naïf par lequel il a plu,
Cet heureux choix de brillantes images;
L'ai-je ſaiſi? J'ai fait ce que j'ai pû.
Mais cet aveu, bon dans une Préface,
Ne ſauroit faire approuver mon audace.
Un froid Rimeur qui tout ſeul s'applaudit,
Sans ſe douter que ſa verve nous glace,
A ſes Lecteurs a beau demander grace,
Il ennuira: Boileau l'a déja dit.

S'il revenoit, ce Héros du Parnasse,
Combien d'Auteurs de sa foudre frappés,
Chassés du Pinde & remis à leur place,
Verroient flétrir leurs lauriers usurpés!
Mais vous régnez, Despréaux vit encore.
De quelque accueil que le Public honore
Certains écrits, en naissant trop loués,
Ils tomberont, s'ils ne sont avoués
D'un Tribunal que le génie éclaire,
Dont un goût sûr dicte les jugemens,
Guide éprouvé dans l'art heureux de plaire,
Par qui la langue aux outrages du tems,
Malgré la mode, apprend à se soustraire.
En vain flaté d'un frivole succès,
Je pourrai voir, dans ce siécle facile,
Quelques Lecteurs sourire à mes essais;
Ils n'obtiendront qu'une gloire stérile,
S'ils n'ont aussi des charmes à vos yeux.
Recevez-en le légitime hommage.
Jamais mon cœur, si j'ai votre suffrage,
N'aura joui d'un bien plus précieux :
Je trouve ici le Parnasse & ses Dieux.



FABLES



FABLES NOUVELLES.

LIVRE PREMIER.

PROLOGUE.

Un Auteur qui veut être utile,
Doit ſemer ſes écrits d'agréables leçons.
La morale eſt un champ fertile
Que jamais nous n'épuiſerons.
Qu'un autre aille en un plus haut ſtyle,
Chanter les faits d'Hercule & ſes brillans travaux;
Qu'il repréſente ce Héros
De cent monſtres cruels briſant la tête altière:
Ma Muſe d'une voix moins fière
Enſeigne à l'homme à vaincre ſes défauts.

L'homme n'écoutant plus qu'un orgueil téméraire,
Qu'il appelle vertu, sageſſe, liberté,
Outrage la Divinité,
Les Loix, les Souverains, la raiſon qui l'éclaire,
A l'oubli des devoirs joint le mépris des mœurs,
Et dans ſes coupables erreurs,
Par une inconſéquence extrême,
Fait conſiſter le bien ſuprême
A ramper avec mes acteurs.
Puiſſé-je le guérir de cette frénéſie!
Puiſſé-je réprimer l'effor ambitieux
De ſon impatient génie;
Lui faire reſpecter les Dieux,
Chérir ſes Rois, & ſervir ſa patrie;
Lui rappeller les droits, ces droits ſi précieux,
Que ſur ſon cœur ingrat la nature reclame;
Le rendre à ſes parens, à la ſociété;
Et renouveller dans ſon ame,
La ſource des vertus, la tendre humanité!



FABLE PREMIERE.

FANFAN ET COLAS.

FANFAN gras & vermeil, & marchant ſans liſière,
Voyoit ſon troiſieme printems.
D'un ſi beau nourriſſon Pérette toute fière,
S'en alloit à Paris le rendre à ſes parens.
Pérette avoit ſur ſa bourrique,
Dans deux paniers, mis Colas & Fanfan.
De la riche Cloë celui-ci fils unique,
Alloit changer d'état, de nom, d'habillement,
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'étoit que Colas,
Fils de Pérette & de ſon mari Pierre.
Il aimoit tant Fanfan qu'il ne le quittoit pas.
Fanfan le chériſſoit de même.
Ils arrivent. Cloë prend ſon fils dans ſes bras:
Son étonnement eſt extrême,
Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros & gras.
Pérette de ſes ſoins eſt largement payée;
Voilà Pérette renvoyée;
Voilà Colas que Fanfan voit partir.
Trio de pleurs. Fanfan ſe déſeſpère:
Il aimoit Colas comme un frère;
Sans Pérette & ſans lui, que va-t-il devenir?
Il fallut ſe quitter. On dit à la nourrice:
Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
N'oubliez pas d'amener votre fils,
Entendez-vous, Pérette? On lui rendra ſervice.

Pérette le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,
De son Colas déja croit la fortune faite.
De Fanfan cependant Cloë fait la toilette.
Le voilà décrassé, beau, blanc, il falloit voir:
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le fripon se voyant au miroir,
Oublia Colas & Pérette.
Je voudrois à Fanfan porter cette galette,
Dit la nourrice un jour; Pierre, qu'en penses-tu?
Voilà tantôt six mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y consent, Colas est du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil est de tout âge)
Pour son ami, Colas trop mal vêtu:
Sans la galette il l'auroit méconnu.
Pérette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits, & de raisins, doux trésors de Bacchus.
Les présens furent bien reçus,
Ce fut tout; & tandis qu'elle n'est occupée
Qu'à faire éclater son amour,
Le marmot, lui, bat du tambour,
Traîne son charriot, fait danser sa poupée.
Quand il a bien joué, Colas dit: C'est mon tour.
Mais Fanfan n'étoit plus son frère,
Fanfan le trouva téméraire;
Fanfan le repoussa d'un air fier & mutin.
Pérette alors prend Colas par la main:
Viens, lui dit-elle avec tristesse,
Voilà Fanfan devenu grand Seigneur;
Viens, mon fils, tu n'as plus son cœur.

L'AMITIÉ disparoît où l'égalité cesse.

FABLE II.

LE PERROQUET ET LA PIE.

JACQUOT le Perroquet [a] avec Margot la Pie [b]
Dans un commun logis étoient en penſion.
Ces gens ne vivoient pas en trop bonne union,
Grace à certaine jalouſie
Que la même éducation,
Que les mêmes talens entre eux avoient nourrie.
L'un & l'autre occupoient la récréation
D'une femelle acariâtre,
Dont l'impatiente Cloton
Filoit en ſe hâtant, la trame opiniâtre.
Femme & vieille, jugez qu'elle école c'étoit,
Et qui devoit des trois babiller davantage;
Plaideuſe outre cela. Dame Pie en tenoit,
Et faiſoit fort mauvais ménage
Avec Dom Perroquet,
Qui fixoit tous les yeux par ſon brillant plumage.
Que l'on m'apprenne un peu ce qu'admirent ces gens;
Quel attrait a pour eux cet animal ſauvage,
Se diſoit-elle à tous momens?

[a] *Perroquet*, oiſeau des Indes & de pluſieurs régions d'Afrique, qui, outre la beauté de ſon plumage, a la propriété d'imiter le langage humain & le cri des animaux. On en diſtingue quantité d'eſpéces. Leur chair ſe mange, & n'eſt pas mauvaiſe dans les lieux où ils trouvent une bonne nourriture.

[b] *Pie*, oiſeau commun, noir & blanc, qui s'apprivoiſe, & qui apprend à parler. On lui attribue de l'inclination au larcin. Elle ne vaut rien à manger; & elle fait la guerre dans les plaines aux œufs de Perdrix & aux Perdreaux. On vante la Pie des Antilles pour la beauté de ſes couleurs.

Eſt-ce à ſon nez tortu qu'ils rendent leur hommage?
Le nôtre eſt, Dieu-merci, mieux tourné que le ſien.
Si c'eſt aux beautés de ſa cage,
La mienne ne lui cède en rien.
J'ai d'ailleurs comme lui le don de la parole.
D'où vient donc le dégoût de ces Oſtrogoths-là?
A la fin ils me rendront folle.
Mon habit eſt moins beau, mais qu'eſt-ce que cela?

COMMENT, Margot, c'eſt tout dans ce ſiécle bizarre:
Un fripon eſt un homme rare,
Quand il eſt diſtingué par-là.



FABLE III.

LE JEU D'ÉCHECS.

CERTAINES majeſtés jadis étoient fort vaines;
Les majeſtés d'un jeu d'Échecs.
Les rois plus reſpectés, plus puiſſans que les reines,
Ne les mettoient qu'au rang de leurs premiers ſujets.
Les reines à leur tour voyoient au-deſſous d'elles
Les chevaliers, les fous, & ceux-ci les pions.
Qui croiroit que les fous ont des prétentions?
Plus d'une cour pourroit en dire des nouvelles;
Plus d'un ſage s'eſt vû par un fou ſupplanté.
Bientôt la fin du jeu rabattant leur fierté,
Détruiſit ces vaines chimères
De puiſſance & de dignité:

Bientôt avec éclat un dernier coup porté, ([a])
Ruina des grandeurs si chères;
Et le même sac à la fois
Reçut reines, pions, chevaliers, fous & rois.

Contre les bornes de la vie
Qu'un Grand se brise avec fracas,
Je ne lui porte point envie.
En est-il moins que moi victime du trépas?
Tout est mis au niveau par la Parque ennemie:
Elle frappe & ne choisit pas.

([a]) *Un dernier coup porté*; c'est-à-dire, Echec & mat, quand le Roi est forcé. Mat est un vieux mot qui a signifié *froid*, *triste*, *pesant*, *confus*;

FABLE IV.

L'OR.

Vous connoissez bien ce métal
Qui servant seul de poids au mérite des hommes,
Follement adoré par tous tant que nous sommes,
Est le fléau le plus fatal
Dont le ciel puisse armer sa fureur vengeresse;
Ce métal séduisant qui fait tant d'envieux;
Que l'intérêt couve des yeux,
Au sein de la douce mollesse;
Qui nourrissant notre fierté,
Donne aux laides de la beauté,
Aux roturiers de la noblesse,
Aux méchans de la probité;
Que chacun veut ravir par force ou par adresse;

Qu'on appelle Or (a) enfin, nom cher & précieux.
Un jour il prit envie aux Dieux
D'en raſſaſier notre eſpéce.
Écoutez, dit Jupin au Dieu de la richeſſe,
Quel bruit cauſent là-bas vos dons mal répandus.
Le pauvre en demande ſans ceſſe ;
Le riche en deſire encor plus.
Il faut qu'une prompte largeſſe
Nous délivre une fois de leurs cris importuns.
Pour peu que l'on accorde aux uns,
Ils feront, diſent-ils, contens du néceſſaire.
Quand les autres verront encor
Telle ſomme achever d'arrondir leur tréſor,
Ils n'auront plus de vœux à faire.
Au gré de leur envie il faut les ſatisfaire.
Tandis que Diane & le Jour
Deux fois ſur ces mortels brilleront tour-à-tour,
Plutus fera pleuvoir ce métal qu'ils deſirent.
Ainſi dit Jupiter. Tous les Dieux applaudirent :
Pallas ſeule ſe tut, & Plutus obéit.
Si chacun courut vîte à la divine pluie,
Je le laiſſe à penſer. Maint tonneau ſe remplit.
Plus de goutte pour lors, plus de paralyſie.
Maint Hippocrate (b) y vole, & ſon malade fuit.

(a) *L'Or* eſt regardé depuis un tems immémorial comme le plus précieux de tous les métaux, parce qu'il eſt le plus pur, le plus peſant & le plus ductile. Les Chymiſtes le nomment *ſoleil*. Il eſt ſi ductile & ſi malléable, que le Tireur l'étend juſqu'à ſix cens cinquante-un mille cinq cens quatre-vingt-dix fois, & le Batteur d'or juſqu'à cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois, plus que ſon volume. D'une once d'or on tire ſeize cens feuilles, de trente-ſix lignes quarrées chacune, avec leſquelles on peut dorer cent pieds quarrés.

(b) *Hippocrate* : c'eſt, comme on le ſait, le nom du plus célèbre Médecin de l'antiquité, reconnu pour le Père de la Médecine, & mort 356 ans avant J. C. dans la cent-quatrieme année de ſon âge.

Mainte vieille eſt à l'agonie,
Que l'appétit de l'or au même inſtant guérit.
Jupiter ſe donnoit alors la comédie.
Cette pluie en Pérous changea juſqu'aux hameaux :
On vit les ondes du Pactole (a)
Se mêler, en grondant, au limon des ruiſſeaux.
Plus d'une tête en devint folle.
Quand il eut plu le jour & puis le lendemain,
L'Olympe ſe laſſa de rire,
Et Plutus referma la main.
Chacun compte ſon or, le reſſaſſe, l'admire.
Vous croiriez ces gens ſatisfaits
Au point de ne plus rien prétendre;
N'ayant hier qu'à ſe baiſſer pour prendre,
Jouiſſant aujourd'hui par-delà leurs ſouhaits;
Point du tout : chaque jour ils vont encore attendre
Que Plutus de là-haut leur jette des ducats.
Nous en ferions autant, hélas ! n'en rions pas.

(a) *Le Pactole*, fleuve des Indes, qui roule de l'or dans ſes eaux.



FABLE V.

LE RENARD MENDIANT.

POUR ses infirmités retiré du service,
Et ne pouvant gagner son pain,
Un Renard, (a) autrefois soldat dans la milice,
Mendioit sur le grand chemin.
Il méritoit les Invalides,
Mais, si je m'en souviens, ces peuples n'en ont pas.
Certains Renards chargés de lever les subsides,
(Car il est de ces gens dans les moindres États,)
Dès qu'il avoit reçu quelqu'aumône légère,
Venoient lui demander la part du Souverain.
Eh! Messieurs, disoit-il, respectez ma misère.
Pour le Roi qu'est-ce qu'un tel gain?
C'est tout pour moi. Je dois à d'honnêtes personnes
Cette modique charité:
Hélas! ces gens ont-ils compté
Que la moitié de leurs aumônes
Fût pour aider sa Majesté?

(a) *Le Renard* est de la grandeur ordinaire d'un chien, & de couleur rousseâtre. Sa queue est longue & chargée de poil. Il est fameux par ses ruses, & mérite sa réputation. Sa demeure est un trou qu'il creuse, ou qu'il trouve tout creusé dans la terre. Il se nourrit de volaille, de lapins, de liévres & d'autre gibier, qu'il chasse quelquefois à cris, comme les chiens. On dit qu'il se délivre de ses puces, en se mettant dans l'eau peu à peu, le derriere le premier; & les puces avançant toujours jusqu'au bout du museau, alors il se plonge dans l'eau & s'en débarrasse. La Laponie produit des Renards de toutes sortes de couleurs. La peau des noirs est la plus estimée.

Ce discours trop sensé pour n'être pas un crime,
Au Monarque Renard fut par eux reporté.
Ces Receveurs sont durs, & leur avidité
S'immole chaque jour quelque foible victime;
Mais ceux-ci réussirent mal.
Le Monarque étoit bon: il manda l'animal,
Vit par ses propres yeux sa pauvreté, son âge,
Ses blessures encor, symbole du courage,
Laissa couler des pleurs qu'ignorent bien des Rois,
Secourut sa misère, & l'exemta des droits.

ROIS, nous n'avons rendu vos grandeurs despotiques,
Que pour marquer vos jours par cent bienfaits nouveaux;
Semblables sur le trône à ces sources publiques,
Qu'on se plaît d'élever pour répandre leurs eaux.

FABLE VI.

LE BILLET D'ENTERREMENT ET LE BILLET DE MARIAGE.

DEUX Billets à l'envi vantant leur destinée,
De leur prix disputoient entre-eux.
L'un qu'avoit signé l'Hymenée,
De l'étroite union de deux cœurs amoureux
Annonçoit l'heureuse journée.
Et l'autre qui portoit le cachet d'Atropos,
Du convoi d'un mortel reçu dans l'Elysée
Fixoit la pompe peu sensée,
Et demandoit aux gens des vœux pour son repos.

Le premier se donnoit fièrement l'avantage.
Il charmoit deux amans qu'il alloit rendre heureux;
Il marquoit l'instant précieux
Où l'Hymen scelleroit un si doux esclavage;
Il alloit assembler les plaisirs & les jeux. . . . .
Frère, de vos destins faites moins d'étalage,
Repartit le second: vous flattez deux amans,
Mais combien de rivaux rendez-vous mécontens!
De combien d'héritiers trompez-vous l'espérance!
Ce n'est pas tout; l'Amour perd sa puissance,
Sitôt qu'Hymen dispense ses présens:
Laissez agir & l'Hymen & le Tems;
(Tous deux savent livrer les cœurs à l'inconstance)
Vous verrez vos époux, d'abord indifférens,
Puis dégoûtés, puis à la haine en proie,
Attendre de moi seul la fin de leurs tourmens.
Que de gens aujourd'hui me lisent avec joie!
La veuve du défunt, & nombre de galans;
Ceux qui succédent à ses places,
Et ceux qu'ombrageoient ses talens;
Ceux qu'au retour engageoient quelques graces
Que sa pitié leur fit en des tems malheureux;
Ses héritiers valets, fils ou neveux,
Dont la douleur est peu sincère;
Le curé, les plaideurs, l'huissier & le notaire,
Tous gens qui pilleront son bien à qui mieux mieux.
Vous voyez, mon ami, qu'on ne vous céde guère.
Mais pour vous confondre en deux mots;
J'annonce un éternel repos,
Vous, une éternelle souffrance;
Je désigne l'heureux moment
Qui de la vie achève le tourment,
Et vous, l'instant qui le commence.

FABLE VII.

LE ROCHER.

Un Berger, ce n'étoit Corydon, ni Tity,
Ni tel autre nigaud du paſtoral empire :
Celui-ci s'appelloit tout ſimplement Pierrot,
Son chien Mâtin, & ſa femme Margot ;
Il mangeoit, buvoit bien, & dormoit mieux encore ;
Il ne chantoit pas moins, mais Dieu ſait ſur quels tons !
Et ſi les noms trop doux de Zéphire & de Flore
Embellirent jamais ſes burleſques chanſons.
Ce manant appuyant ſa mâchoire velue
Sur ſes deux poings fermés qu'un bâton ſoûtenoit,
Contemploit un Rocher dont l'aride ſommet
Fuyoit les yeux, fendoit la nue.
A quoi bon cette maſſe-là,
Diſoit le galant en lui-même ?
Mon étonnement eſt extrême
Que pour rien Jupiter ait élevé cela.
S'il y croiſſoit du moins quelque choſe d'utile !
Mais point : ce n'eſt que ſable, épines & cailloux.
La terre au loin gémit ſous ce fardeau ſtérile.
C'étoit bien la peine, entre nous,
Que l'abord aux paſſans en fût ſi difficile !
La foudre au même inſtant tombant ſur le Rocher,
Pierrot vit qu'après tout le Ciel fait peu de grace
A ces coloſſes fiers qui ſemblent le toucher.
Vraiment, dit alors ce Berger,

Il vaut mieux dans le monde occuper moins de place,
Et ſervir aux beſoins des gens.

Mortels ingrats, aſſis aux premiers rangs,
C'eſt vous que la foudre menace.

*FABLE VIII.

L'ARAIGNÉE ET LES MOUCHES.

Dame Araignée un jour ſe mit en tête
De travailler tellement ſon réſeau,
Qu'elle eût toujours mets friand & nouveau.
Pour l'appétit de la gloutonne bête
Le moucheron étoit un méchant plat:
Il falloit qu'à ſon fil la mouche auſſi reſtât
Pour que la chère fût complette.
Je le ferai, dit-elle, avec tant d'art,
J'y mettrai tant de ſoin, que s'il m'en échappe une,
Ce ſera, ma foi, grand hazard.
Voilà la toile en train, toile groſſe & commune,
Mais forte, bien ourdie, & d'un tiſſu ſerré:
Voilà l'inſecte préparé
A voir enfler ſa gibecière.
La plus groſſe mouche à ſon gré
Devoit y tomber la première.
Mais il en fut tout autrement;
De ce vain attirail les mouches ſe mocquant,
Au travers du tiſſu paſſèrent.
Force moucherons y reſtèrent:

Dieu ſçait comme elle les ſuça!
A l'avenir cette canaille-là
Paiera, dit-elle, pour les autres.

Ce récit peint les gens de loix:
J'entends ceux du Japon, du Turc, ou des Chinois.
Je n'ai garde vraiment de m'attaquer aux nôtres.

FABLE IX.

L'ANON PETIT MAITRE.

Pour la premiere fois on menoit au moulin
Un jeune Anon qui bégayoit encore.
On avoit peu chargé la petite pécore,
De peur qu'il ne reſtât au milieu du chemin.
Ne croyez pas qu'il prît ainſi la choſe;
Oh! que nenni. Le drôle avoit trop bonne doſe
De cet amour fervent que chacun ſent pour ſoi,
Et qui nous fait traiter le prochain de canaille.
Il crut qu'on avoit peur de lui gâter la taille;
Il le crut, & de bonne foi.

J'ai vû bien des Anons encor plus ſots en France,
Que leur foibleſſe même a rendus glorieux.
Il n'eſt pas juſqu'à l'ignorance,
Qui les deux bras croiſés inſultant la ſcience,
Prétend être ici-bas l'enfant gâté des Dieux.

FABLE X.

LA POULE ET LES PETITS CANARDS.

Une Poule pondoit un gros œuf chaque jour.
Quelqu'un pour tromper ſon amour,
Mit ceux d'une Cane (a) à la place.
La dame aucunement ne ſoupçonnant le tour,
Se flatte de l'eſpoir d'une nombreuſe race,
Et comme ſiens couve ces œufs.
Bientôt petits Canards ſortirent de leur coque.
Ses tendres ſoins alors augmentèrent pour eux.
Leur figure, leur voix, en eux rien ne la choque:
Le maternel amour fut pour le coup bien pris.
Elle les échauffoit, les couvroit de ſes aîles;
D'amitié chaque jour ce ſont marques nouvelles.
Mère, ouvrez-donc les yeux: ſont-ce là vos Petits?
Ne ſont-ils pas mieux faits, plus vifs & plus jolis?
Mère à cela ſe trompe-t-elle?
Pourtant le fit la Poule ſans cervelle.
Le duvet a déja couvert leur tendre peau.
Déjà près d'elle ils marchent bien & beau.

(a) *Cane*, femelle du Canard, oiſeau aquatique dont on diſtingue deux eſpèces, le ſauvage & le domeſtique. Il eſt ſi glouton qu'il ſe met quelquefois en beſogne pour avaler une grenouille entière, mais ſouvent il en eſt étranglé. Il ne ſe croit pas raſſaſié, qu'il ne ſoit contraint de rejetter; & il ſe vautre dans les lieux bourbeux.

Jalouſe

Jaloufe de fe voir de la forte entourée,
La Poule aux champs les conduit tous les jours :
Telle au milieu d'une troupe d'Amours,
Se promène à Paphos l'aimable Cythérée.
Un jour donc ils alloient trotant à fes côtés,
Quand d'aventure un ruiffeau d'eau bourbeufe,
(Pour fon honneur rencontre malheureufe)
Aux Canetons par l'inftinct excités,
Parut fi beau, que tous ils s'y jetèrent,
S'y baignèrent, y barbotèrent.
Ils n'ont jamais été de gaieté fi ravis!
La Poule défolée & maudiffant cette onde,
Les fuit de l'œil, leur donne des avis,
Demande du fecours, raconte à tout le monde
Leur imprudence & fes cruels foucis.
Ils ne pourront jamais regagner le rivage;
Dans cette mer ils vont être engloutis.
Si j'en pouvois du moins fauver un du naufrage!
Elle retourne à l'eau, les rappelle à grands cris.
Petits Canards ont la cervelle dure :
Ils ne revinrent point. O nature, nature!
A plaider contre toi quand tu féduis nos fens,
L'éducation la plus pure
A bientôt perdu tout fon tems.





FABLE XI.

LES DEUX MOINEAUX.

Deux Moineaux (a) prisonniers s'en aimoient davantage;
Mais sous le même toît ils vivoient séparés.
A leurs feux seulement de tems en tems livrés,
Pour appaiser Vénus on leur ouvroit la cage.
Leur cœur de ces instans hâtoit le doux retour.
Ces amans le matin célébroient moins l'aurore,
Que l'espoir d'être heureux avant la fin du jour.
Si le soir ils chantoient encore,
Le soir ils bénissoient l'Amour.
Dans leurs douces chansons l'Amour entroit sans cesse.
Pourtant, de ses faveurs pleurant la rareté,
Ils souhaitoient à leur tendresse
Moins de desirs, dit-on, & plus de liberté.
Mais ces mêmes desirs sont une volupté,
Petits oiseaux, pourquoi vous plaindre?
Hélas! on voit si-tôt s'éteindre
Un feu qui par l'espoir cesse d'être irrité!
Petits oiseaux, l'Amour est un enfant gâté,
Toujours impatient d'atteindre
Aux objets qu'on refuse à son avidité.

(a) *Moineau*, nom d'un petit oiseau gris, fort commun en France. On a remarqué que les Moineaux vivent neuf ou dix ans. Comme l'Ecriture leur donne le nom de Solitaires, il paroît que Moineau vient, de même que Moine, du mot grec qui signifie seul.

Leur prix se perd à l'instant qu'on lui céde,
Et le refus leur donnoit mille appas.
Il est de glace aux trésors qu'il posséde;
Il est de feu pour tout ce qu'il n'a pas.
Le Tems fit une bréche à la cage du mâle:
L'Amour l'avoit, dit-on, secondé quelque peu.
Tout s'use sous les traits de l'un & l'autre Dieu;
Pour la destruction leur puissance est égale.
Il faut à la prison remettre des barreaux:
La même cage alors reçoit les deux Moineaux:
L'amant alla coucher au nid de sa maîtresse.
Qui fut le plus content de l'hôte ou de l'hôtesse?
Ils le furent également.
Ce jour-là leur amour éclata vivement.
Le lendemain il fut moins tendre.
A peine ils ont cinq fois compté l'aube en ce lieu,
L'autre cage revient: le mâle alla s'y rendre
Sans soupirs, sans regrets, même sans dire adieu.

FABLE XII.

LE RENARD ET SES ENFANS.

JADIS certain Renard, bon père de famille,
Parmi tous ses enfans entretenoit la paix.
Chez lui l'on ne voyoit jamais,
Comme chez les humains, pour une peccadille,
Pour moins encor, parens contre parens,
Se déchirer à belles dents.
D'Atropos l'implacable haine

Eût épargné peut-être un Renard ſans vertu;
Mais pour celui-ci l'inhumaine,
Entre ſes doigts déja ne tournoit qu'avec peine
Un fuſeau plus qu'à demi-nu.
Un beau matin il paſſa l'onde noire.
Vous autres bonnes gens, tout d'un coup allez croire
Que des Renards ſes fils il fut fort regretté;
Moi qui de tels regrets connois la rareté,
Qui ſai qu'on ſonge moins au défunt qu'à l'armoire,
J'aurois gagé que ſon trépas
En feroit d'abord des ingrats,
Et de leur union termineroit l'hiſtoire.
Renards communément n'ont pas de coffre-fort;
Mais celui-ci, dit-on, laiſſoit après ſa mort,
Maints Poulets, maints Canards, maints Coqs pour héritage;
Il fallut faire le partage,
Dès-lors plus d'amitié, plus de paix, plus d'accord.



*FABLE XIII.

LE CHARDON.

DANS un pays rempli d'ânes & de chardons (a),
(Car la bienfaiſante nature,
Où l'animal pullule, eſt prodigue des dons
Qui ſervent à ſa nourriture)
Le Bœuf un jour paſſant: Maîtres aliborons,

(a) *Chardon*, plante épineuſe, dont il y a pluſieurs eſpèces. Le chardon commun ou épine blanche ſauvage, eſt celui que l'âne préfère.

A quoi bon ménager, dit-il, tant de pâture !
Ce n'eſt le tout de vivre, il faut faire du gain :
Vendez du chardon au voiſin.
Taupe : on en vend outre meſure ;
Chacun ſe fait marchand, & marchand de chardon,
Et l'on affame maint canton.
Le Bœuf à la cervelle ſage
Ne l'avoit pas de la ſorte entendu :
Le Bœuf n'avoit pas prétendu
Qu'en faiſant du chardon un lucratif uſage,
A vivre à jeun le peuple fût tenu.
Qu'arriva-t-il de cet abus funeſte ?
Que l'Etat par la ſuite eut de l'argent de reſte,
Et des membres de moins. O le rare pays
Où Plutus à ſa ſuite amène la famine,
Où les jours des gens ſont le prix
Par lequel on prétend racheter ſa ruine !
Quelqu'un dira peut-être : Eſt-ce bien loin d'ici
Qu'on a fait un pareil mécompte ?
Oui, oui, bien loin : c'eſt au Miſſiſſipi.
Mais j'ai ſu que depuis on en avoit eu honte.



FABLE XIV.

L'HIRONDELLE ET L'UN DE SES PETITS.

La défenſe pour nous a je ne ſai quels charmes
Qui doublent le plaiſir dans notre opinion.
Maris, ne vous ſervez jamais de telles armes;
C'eſt ſurcroît de tentation.

Mon fils, diſoit un jour l'Hirondelle (a) tremblante
A l'un de ſes Petits volant aux environs,
Je vois là-haut certains bâtons
Qui m'allarment pour vous; quelque main malfaiſante
Les mit-là pour bonnes raiſons.
Ne vous y frottez pas, croyez-en votre mère.
J'ai vécu; je connois ces perfides humains:
Leur race eſt occupée à dépeupler la terre.
Fuyez; à leur fureur dérobez vos deſtins:
Je vous donne mon fils, un conſeil ſalutaire.
Bon! dit l'autre tout bas, voilà de ſes chanſons;
Propos de vieille radoteuſe!
Je ne puis plus voler que ſon humeur grondeuſe
Ne me faſſe auſſi-tôt eſſuyer vingt ſermons.

(a) *Hirondelle*, petit oiſeau noir & blanc, qui n'habite nos climats qu'au printems & en été. Quelques-uns prétendent que les Hirondelles ſe cachent dans des trous pendant l'hiver. D'autres aſſurent que ſe mettant en tas & formant une eſpèce de mole, elles ſe laiſſent tomber au fond des étangs, où elles demeurent juſqu'au retour de la belle ſaiſon: ils le prouvent même par des exemples. D'autres les font venir d'Afrique, où elles retournent en automne. On immoloit des Hirondelles aux Dieux Lares, parce qu'elles font leur nid dans les maiſons. Elles le bâtiſſent de chaume, de foin & de paille.

Je ne comprends pas quel myftère
Peut rendre dangereux les bâtons que voilà.
J'en aurai le cœur net. D'une aîle téméraire,
Le drôle à l'inftant y vola.
Il y fut pris : ces bâtons, dit l'hiftoire,
Etoient enveloppés de glû.
Il y demeura fufpendu,
Bien honteux, comme on le peut croire.
Un enfant arriva qui faifit le vaurien :
Sa liberté fut pour jamais perdue.
Cet appât dans le fond ne lui plaifoit en rien :
Mais c'étoit chofe défendue.

* FABLE XV.

LE CHYMISTE ET LES FRUITS.

CERTAIN Chymifte, aimant le jardinage,
Moins par goût que par vanité,
De fon favoir très-entêté,
Avoit l'extravagant ufage
D'enlever à fes fruits leur première bonté.
Il fe fut bien gardé, dans leur maturité,
De les préfenter fur fa table.
Habile à les décompofer,
Sa main les dépouillant de leur goût véritable,
Sa main par l'alambic les faifant tous paffer,
En exprimoit certaine quinteffence,
Certain fuc qui nuifoit par fon effervefcence,
Et que pour le fruit même il prétendoit donner.
Aux yeux de qui fait raifonner,

Certes, s'écrioit-il d'un ton de suffisance;
Ces fruits bruts & grossiers, ouvrages du hazard;
Acquérant en nos mains un degré d'excellence,
Pour être bien goûtés ont besoin de notre art!
Tu te trompes, lui dit un Sage:
Tes fourneaux valent-ils les célestes rayons
De l'astre qui mûrit le fruit le plus sauvage?
Ami, crois-moi, laisse ces dons
Tels que tu les reçois des mains de la nature.
Dieu t'a permis d'en aider la culture,
Mais non de changer en poisons
Leur délicate nourriture.
Le Chymiste orgueilleux rejetta ces raisons.

PAR un semblable excès maint Auteur se signale:
Il décompose en cent façons,
Il subtilise la Morale;
Et fait tant qu'en venin il change ses leçons.
Eh! laissez dans nos cœurs, qu'un instinct sûr éclaire,
Laissez de nos devoirs mûrir le sentiment:
Sans votre dangereux talent,
Ils auroient assez de quoi plaire.
Vous en ôtez le goût en les analysant.





FABLE XVI.

CLOÉ ET FANFAN.

J'AI peint Fanfan ingrat envers Pérette, (a)
Pérette qui l'avoit nourri;
Je l'ai peint dédaignant Colas pour son ami,
Et logeant la fierté déja sous sa bavette.
Fanfan grandit; & malgré les avis
De Cloé, mère tendre & sage,
Son orgueil s'accrut avec l'âge:
Le fripon insultoit tous les gens du logis.
Que fit Cloé pour corriger son fils?
Cloé par un adroit mensonge
Vint à bout de changer son cœur.
Mon fils, dit-elle un jour, apprenez le malheur
Où le juste destin vous plonge:
Vous n'êtes point à moi; Pérette & son mari
Ont trompé tous deux ma tendresse;
Ce secret vient d'être éclairci.
De vous sacrifier ils ont eu la foiblesse.
Soit amour pour Colas, soit toute autre raison:
Soit l'espoir de tirer quelque jour avantage
Des trésors usurpés par vous dans ma maison,
Ils vous ont fait changer de nom,
D'habit, d'état & d'héritage.

(a) Voyez la première Fable de ce Livre, intitulée *Fanfan & Colas*.

Mais enfin le remords a dévoilé l'horreur
De leur déteſtable artifice :
Colas eſt mon enfant & vous êtes le leur.
Je retire mon fils des mains de ſa nourrice ;
Il va rentrer aujourd'hui dans ſes droits,
Et vous allez partir : votre orgueil en murmure,
Adieu, je ſentois bien, Colas, que la nature
Dans mon ame pour vous n'élevoit point ſa voix.
Fanfan troublé, muet, l'œil fixé ſur ſa mère,
A ce nom de Colas laiſſe couler des pleurs.
Cloé tournant les yeux ailleurs,
Pour pouſſer juſqu'au bout l'affaire,
Tient ferme, le dépouille, & lui met les habits
Qu'il devoit porter au village.
Mille ſanglots alors échappent à ſon fils,
Les pleurs inondent ſon viſage ;
Il parle enfin : Maman, que vais-je devenir ?
Mal vêtu, mal nourri, fils du payſan Pierre,
Je ferai malheureux . . . . Oui, Colas, mais qu'y faire ?
Le ciel de votre orgueil a voulu vous punir.
Colas, vous mépriſiez mon fils & votre mère,
Vous traitiez durement tous ceux que la misère
Pour ſubſiſter oblige de ſervir ;
Vous allez apprendre à les plaindre.
Vous voyez qu'au ſein du bonheur
Les retours du ſort ſont à craindre :
De vos cruels dédains reconnoiſſez l'erreur.
Si mon fils alloit vous les rendre ?
S'il alloit à ſon tour . . . . Fanfan n'y tenant plus,
Tombe aux pieds de Cloé, déſeſpéré, confus,
La conjure de le reprendre.
Je ſervirai, lui dit-il, votre fils ;
Je le reſpecterai, je lui ſerai ſoumis.

C'en fut assez pour cette sage mère,
Qui se sentoit trop attendrir :
Elle embrassa son fils, quitta cet air sévère,
L'appella par son nom, loua son repentir,
Et désormais eut lieu de s'applaudir
De cette leçon salutaire.

FABLE XVII.

L'ABRICOTIER.

Un Manant imbécile, & vain par conséquent;
Car l'un ne va jamais sans l'autre,
Et je crois l'esprit d'un Manant,
En ce point-là, peu différent du nôtre :
Un Rustre se plaignant qu'un destin trop ingrat
Ne l'eût pas placé sur le trône,
Attendu ses talents pour régir un État;
Blâmant, critiquant tout, & glosant sur le prône,
Apperçut un Abricotier,
Tortu, mais jeune encore, & qu'un Jardinier sage
S'étoit contenté d'étayer.
Mon Dieu! que d'hébétés, dit-il, dans mon village
Ces gens-ci, par exemple, ont bien trouvé cela :
Ils ont long-tems rêvé, je gage,
Pour accoûtrer ainsi l'arbrisseau que voilà.
Eh! parbleu, si c'est leur envie
De redresser cet arbre-là;
Il penche par ici, qu'ils le courbent par-là :
Sous l'effort de leur bras il faudra bien qu'il plie.

Je n'ai jamais été Jardinier de ma vie
Et contre eux je vais parier,
Qu'en moins de quatre coups, de leur Abricotier
Je corrige à l'inſtant la pente vicieuſe.
Il dit, & commença d'abord par le lier,
Puis s'efforçant de loin de le faire plier,
Il attiroit à lui ſa tige tortueuſe.
Il croyoit agir ſagement:
Garo ne ſongeoit pas que c'eſt une folie
De détruire un défaut par un autre penchant.
Pomone avec chagrin voit agir ce Manant.
Sa ſotiſe eſt bientôt punie;
L'arbre crie & ſe rompt, & tombe en gémiſſant.

ÉCOUTE-moi, Pédant, dont la philoſophie,
Au lieu de les régler, dérange nos cerveaux,
J'ai peint dans cette allégorie
Les heureux fruits de tes rares travaux.
En des défauts plus grands tu changes mes défauts,
Tu veux me redreſſer & ta main m'eſtropie.

*FABLE XVIII.

LES DEUX RATS:

DANS un coin de l'Académie
Deux Rats un jour s'entretenoient tout bas:
(Rats venus du dehors). L'un ne concevoit pas
Que la Fable en ce lieu fût ſi fort applaudie.
L'autre vieux, mais très-vieux, & qui même autrefois
S'étoit gliſſé dans cette Compagnie
Quand Lamotte y portoit la voix

Dit : L'ami tu n'as pas assez d'expérience :
Il faut avoir mes ans pour résoudre ce cas.
Ces hommes que tu vois là-bas,
Dans les routes de la Science
De leurs pareils guident les pas.
Celle des mœurs, du goût, de l'harmonie
Occupe sur-tout leur loisir.
Il fut entre eux jadis un excellent génie,
Qui chez nous autres fut choisir
Des exemples frappans pour remplir cette tâche.
Contre la vérité souvent l'homme se fâche :
Il la lui fit aimer sous ce déguisement
Appellé Fable, Apologue autrement.
(Le Rat savoit cela pour avoir dans sa vie
Rongé bien des recueils de telle Poësie).
Après lui vint un auteur moins exquis;
Et celui-là, je l'ai connu, mon fils.
Il mit dans l'Apologue une finesse extrême.
Il fut prôné : mais le premier, on l'aime ;
On l'arrache à nos dents, & l'on disoit ici
Qu'à la Fable il falloit renoncer après lui.
Ecoute maintenant ; c'est un autre langage :
Nivernois vient de lire (a). Eh bien! à chaque image
Sous laquelle il a fait briller la vérité,
Tout l'auditoire transporté
A reconnu d'abord les traits du premier sage.

NE prescrivons jamais à la postérité
Une louange sans partage.

(a) Cette Fable fut faite au sortir d'une séance publique de l'Académie françoise, où ce Seigneur en avoit lu plusieurs qui avoient été généralement applaudies, comme toutes celles qu'il y a lues depuis.

FABLE XIX.

LE JEU DE PALET.

CERTAIN Palet adroitement lancé,
Part comme un trait, & le voilà placé
Près du but. La place étoit bonne,
Il n'y craignoit, dit-on, perſonne;
Quand ſoudain par un autre il ſe voit repouſſé.
Un troiſieme à ſon tour donne au ſecond la chaſſe.
Un quatrieme part, tombe, roule & ſe place
Sur le but même. Il a gagné.

MEME cas tous les jours arrive chez les hommes.
Nous courons tous tant que nous ſommes,
Vers certain but plus ou moins éloigné.
Tel qui l'atteint d'abord eſt débuſqué ſur l'heure:
C'eſt ſouvent au plus ſot que la place demeure.



FABLE XX.

LES FOURMIS.

LA Reine des Fourmis ([a]) mourut: on la pleura.
Le trône étoit héréditaire.
Elle n'avoit qu'un fils ; ce fils lui succéda.
Mais il n'imita point les vertus de sa mère,
Et bientôt on le détrôna :
Ce peuple avec ses Rois n'entend pas raillerie.
Voulant à l'avenir éviter un tel cas,
Il abolit la monarchie.
Il fallut pour cela convoquer les États.
Ils créèrent des Magistrats ;
Ils accrurent la tyrannie ;
Et de ce nouveau joug chacun fut bientôt las.
Pour avoir mal choisi, ces insectes conclurent
Qu'un tel gouvernement ne leur convenoit pas ;
Et leurs meilleurs cerveaux dès l'instant résolurent
De n'avoir désormais ni Magistrats ni Roi :
Le Louvre fut détruit & les loix disparurent.
Alors chaque Fourmi ne vécut que pour soi.

([a]) *Fourmi*, petit insecte laborieux, à qui l'on prétend que la nature a donné une sorte de prudence, qui consiste à faire des provisions en été pour se nourrir pendant l'hiver. Ce fait, quoique démenti par des observations modernes, est si généralement reçu, qu'on peut continuer à le citer pour exemple, sur-tout dans des Fables. Il y a différentes espèces de Fourmis, dont les unes sont aîlées ; il y en a de rouges, de noires & de jaunes. Elles sont si grosses en Afrique & dans d'autres lieux des Indes, qu'elles y sont redoutables par les ravages qu'elles commettent. Elles s'y bâtissent des logemens, dont les Voyageurs font des descriptions surprenantes, & qui ont jusqu'à huit pieds de profondeur. La résine laque est due à des Fourmis volantes.

Que m'importe si ma voisine
Pour passer son hyver n'a pas assez de grains ?
Je n'irai pas quitter le soin de ma cuisine
Pour enrichir ses magasins :
L'une ainsi raisonnoit. Grace à Dieu, disoit l'autre,
Mon grain me durera quatre bonnes saisons ;
Plutôt que de donner du nôtre,
Le printems & l'été nous nous reposerons.
Plusieurs avoient, parmi ces insectes avares,
Au pied d'un petit mont établi leurs foyers ;
D'autres sur la hauteur avoient mis leurs Dieux Lares.
L'Aquilon de ceux-ci vuide un soir les greniers.
Les Dames d'en-bas toutes fières
D'avoir leurs magasins entiers,
Quand ils viennent quêter, rejettent leurs prières.
Mais la pluie à son tour ravageant leurs logis,
Ces bestioles trop altières
Vont des rives du Styx grossir les fourmillières.
Leurs voisins par l'épargne & le tems rétablis,
Les laissèrent périr sans en être attendris.
Une jeune Fourmi vit un jour avec joie
Un bel épi de bled à deux pas de son trou.
Vingt Fourmis près de-là trotoient sans savoir où :
Aidez-moi, leur dit-elle, à charger cette proie.
C'est très-bien dit vraiment, répond chaque Fourmi ;
Allez vous fatiguer pour cette Demoiselle ?
Quant à moi, je prends l'air ; mon grenier est rempli :
Le ciel vous assiste, la belle !
De leur mépris barbare elle se vengea bien ;
(Le dépit donne du courage :)
Tandis qu'elles goûtoient les plaisirs du voyage,
La Dame alla piller leur bien.
De retour au logis, les autres ne trouvèrent

Que

Que la moitié de leur provision :
Pour unique ressource elles se désolèrent;
Personne ne prit part à leur affliction.

Les hommes deviendroient bientôt insociables,
S'ils ne connoissoient plus ni Monarques ni loix;
Et les refus cruels qu'essuieroient leurs semblables
Leur nuiroient à tous à la fois.
Cérès a dans mon champ répandu ses largesses ?
Ce que j'aurai de trop sera pour mon voisin,
Qu'elle a privé de ses richesses;
Et sa reconnoissance est un trésor certain,
Où je puiserai l'abondance,
Quand Cérès me voyant avec indifférence,
Pour lui seul ouvrira son sein :
Tel est le fondement de la loi naturelle;
Mais tant de passions en détachent nos cœurs,
Que pour nous ramener vers elle,
Il faut des Dieux, des Rois, & des Décrets vengeurs.



FABLES NOUVELLES.

LIVRE SECOND.

PROLOGUE.

La Fontaine, (a) ce guide aimable,
Dont j'ose dans ce tems suivre les pas hardis,
Composa ses charmans écrits
Pour un siécle bien moins coupable.

(a) *La Fontaine* (Jean de) étoit de Château-Thierri en Champagne. Il parvint jusqu'à l'âge de 22. ans sans connoître ses talens pour la poësie, & ce fut la lecture d'une ode de Malherbe qui les développa. On sait quel usage il en a fait. Il y a dans tous ses ouvrages des beautés qu'on ne trouve point ailleurs. M. Foucquet, Sur-Intendant des finances, lui fit une pension. Cet admirable Fabuliste trouva encore de généreux Protecteurs dans M. le Prince, M. le

Il n'eut à cenſurer que des vices communs,
Des ridicules de tout âge.
Nul n'abuſoit alors du beau titre de Sage.
Les cris de la nature, à préſent importuns,
Pouvoient encor ſe faire entendre.
Au criminel honneur d'affranchir les humains
Des nœuds les plus ſacrés, des devoirs les plus ſaints,
Perſonne ouvertement n'auroit oſé prétendre.
Ces excès odieux nous étoient réſervés.
Déplorables effets des bornes du génie!
A force de raiſon nos cœurs ſont dépravés.
Que juſque-là cette raiſon s'oublie;
Que pour ouvrir nos yeux
A la Philoſophie,
Elle étouffe en nos cœurs cet inſtinct précieux,
Ce germe renaiſſant de pitié, de tendreſſe,
Qui nous fait plaindre, aimer, ſervir l'humanité;
De ce coupable effort mon eſprit révolté,
Si c'étoient-là ſes traits, haïroit la ſageſſe.

Prince de Conti, M. de Vendôme, M. le Duc de Bourgogne, Meſd. de Bouillon & de Mazarin, & une amie ſincère dans Mad. de la Sablière, qui le retira chez elle. Il fut attaché pendant quelque tems en qualité de Gentilhomme, à la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monſieur. On remarquoit en lui le même eſprit de ſimplicité, de candeur, de naïveté, que nous admirons dans ſes livres. Il mourut à Paris le 13. Mars 1695. âgé de 74. ans, & fut enterré dans le cimetière de ſaint Joſeph, à côté de ſon ami Molière.





FABLE PREMIERE.

LE PATRIARCHE.

Un Vieillard au trépas s'avançoit fans efforts;
Et l'âge chaque jour lui rendoit plus aifée
La route qui conduit au royaume des morts:
Un de fes pieds touchoit le feuil de l'Élyfée.
Ayant vécu fans crime, il mouroit fans remords.
Ce Sage comptoit fes années
Par d'utiles vertus l'une à l'autre enchaînées.
L'univers avoit profité
De fon long féjour fur la terre.
Généreux citoyen, fenfible époux, bon père,
Ses momens furent tous à la fociété.
Pour elle il encenfa le Dieu de la richeffe,
Heureux d'avoir acquis, parce qu'il put donner.
De nœuds facrés pour elle il voulut s'enchaîner,
Heureux de l'augmenter des fruits de fa tendreffe.
Toujours utile au monde, il n'eut point la foibleffe
De le quitter par dégoût, par ennui.
Il ne crut pas devoir ravir à fa patrie
L'exemple des vertus, fes foins, fon induftrie,
Ni chercher le repos dans la haine d'autrui.
Des ans de ce Vieillard la mefure eft complette,
Et le ciel va bientôt le rappeller à lui.
La Mort aux environs promenant fon fquelette,
Sur fon chemin, prend en attendant mieux,
Un Philofophe ingrat envers les Dieux,
Mifantrope chagrin, dont la langue indifcrette

Au monde qu'il fuyoit vouloit rendre odieux
De la société les liens précieux.
On la laisse attaquer cet homme en sa retraite.
Quoiqu'il fût jeune encore, à peine on le regrette;
A peine on s'apperçoit qu'il a quitté ces lieux.
Enfin, précipitant sa marche,
La Mort, la Mort arrive au lit du Patriarche.
La cruelle d'abord fixa ses yeux jaloux
Sur ce vieil habitant du monde,
Victime tant de fois échappée à ses coups.
Autour de lui régnoit une douleur profonde;
Enfans, amis, valets que ses soins généreux
Traitoient en amis malheureux,
Tous pleuroient, tous sembloient pleurer entre-eux un père.
La Mort alloit frapper une tête si chère,
Mille cris un instant suspendent son courroux;
Un instant seulement; & l'affreuse Déesse,
Sous ses doigts décharnés pressant ce foible corps,
Usé, flétri par la vieillesse,
Achève d'en briser les fragiles ressorts.
Quoiqu'on eût dès long-tems dû prévoir ses atteintes;
Malgré le poids des ans, malgré la loi du sort
Qui nous soumet tous à la mort;
Les cœurs sur ce Vieillard s'ouvrent encore aux plaintes.
La sagesse après soi laisse un long souvenir.
On plaignit ses enfans, on pleura son grand âge:
Il avoit de ses jours fait un si bel usage!
Ces hommes, disoit-on, ne devroient pas mourir.

On n'en dit point autant de ces prétendus Sages,
Qui d'un faux dehors revêtus,
Se croyant plus parfaits, plus leurs mœurs sont sauvages,
N'ont que le masque des vertus;

Fardeau du genre humain que leur perte soulage;
L'univers perd beaucoup dans un bon citoyen,
Dont la postérité pourtant le dédommage;
Ceux-là meurent entiers, l'univers n'y perd rien.

FABLE II.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL.

On m'a conté qu'une Bourrique,
En dépit de sa voix, & du peu de talens
Dont l'avare nature orna ces sotes gens,
Voulut apprendre la musique.
Pour réussir en son projet,
L'animal chaque jour alloit dans la forêt,
Étudier le chant de Philomèle. (a)
Il ne l'eut pas entendu quatre fois,
Qu'il se flata de l'emporter sur elle.
Ah! vraiment, disoit-il, j'ai bien une autre voix!
Je vais gager, sans trop de vaine gloire,
Que tous les chantres de ce bois
Au moindre de mes sons céderont la victoire.
Aussi-tôt l'orgueilleux Baudet
Se met à braire à pleine tête.
Effrayé de cette tempête,
Dans tous les environs le peuple aîlé se taît.
C'en fut assez, l'impertinente bête
S'attribua l'honneur d'un triomphe parfait.

(a) *Philomèle*, c'est à dire, le Rossignol, petit oiseau de couleur rougeâtre, dont le ramage est admirable. Il vit de mouches & d'araignées, & chante nuit & jour, jusqu'au tems où il fait ses petits, après quoi il devient muet. Pline l'appelle *le Chantre de la Nature.*

*FABLE III.

LES DEUX CHATTES ET LEURS PETITS.

Un jour dans un grenier je vis deux Chattes mères;
Mères comme, entre nous, certains Princes sont pères
Des peuples qui leur sont soumis; (a)
Prêtes à dévorer au besoin leurs Petits,
Et les aimant en Chattes, c'est tout dire.
Entre elles il survint des débats pour l'empire.
Ce coin-ci m'appartient. Point du tout, c'est à moi.
A vous? A moi-même. Et pourquoi?
Pourquoi? ce n'est pas-là l'affaire:
Que la guerre en décide. Eh bien! ayons la guerre.
C'étoit jadis, en langage de Chat,
Contre son ennemi soi-même se défendre.
Mais chez ce peuple scélérat
Nos mœurs n'ont pas de peine à prendre.
C'est par le bras d'autrui que chez nous l'on se bat:
Il seroit beau qu'un Potentat,
En fait de coups, fût recevoir & rendre!
De leurs petits formant chacune un bataillon,
Nos deux Chattes leur font disputer la victoire.
Ils étoient déja grands, partant méchans, dit-on:
Quatre Chats des deux parts, animés par la gloire,

(a) La suite indique assez qu'il faut entendre ici les Conquérans, à qui, selon Despréaux,

L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.

Sans savoir pourquoi, ni comment;
Se vont tuer tout bonnement;
Et les mères sont-là qui les regardent faire.
L'un d'eux qui n'avoit pas l'ame encor bien guerrière;
Prend la fuite en prudent minet;
Et sa mère l'étrangle net.
Puisqu'il nous faut mourir d'une ou d'autre manière,
Faisons de notre mieux, disent les autres Chats.
L'action engagée, un, deux, trois sont à bas:
Trois de chaque côté; c'étoit l'armée entière
De la mère du Déserteur.
Grace peut-être à sa rigueur
Un dernier fils de l'autre eut le destin d'Horace. (a)
Mais la pate cassée & les deux yeux crevés,
Il paya cher l'honneur d'avoir gardé la place.
Or à présent vous concevez
Quel fruit il en revint aux deux barbares mères:
D'un côté les Petits & le grenier perdus;
Et de l'autre un enfant perclus,
Reste de quatre. Autant en font nos guerres.

(a) *Horace*, célèbre guerrier de Rome. Choisi, avec ses deux frères, pour combattre contre les trois Curiaces de l'armée des Albins, il revint seul triomphant de ce combat cruel, & soumit par cette victoire la ville d'Albe aux Romains. On sait comment Corneille a traité ce sujet.



*FABLE IV.

LE MOUTON ET LA BERGÈRE.

Vous le croyez qu'il n'eſt rien ſur la terre
De comparable en douceur au Mouton ?
Je l'ai cru comme vous, je n'en fais pas myſtère :
Mais voyez combien j'étois bon!
Dans certain bourg il en fut un n'aguère
Qui par ſes geſtes & ſon ton,
Par ſon bêlement débonnaire,
Edifioit tout le canton.
Il n'étoit point d'enfant qui, ſoit jeu, ſoit careſſe,
A Robin mouton ne fit piéce,
Tantôt lui préſentant pour ſauter un bâton,
Et tantôt le menant en leſſe,
Ou le tirant par ſa toiſon.
Sur tout ce badinage il entendoit raiſon.
Mais un jour qu'il étoit moins gai qu'à l'ordinaire,
Voici qu'une jeune Bergère
Détache un ruban de ſon ſein
Pour en parer la tête de Robin;
Faveur qu'à Colin même elle n'eût oſé faire.
Et d'abord Robin en colère
Souffre avec peine une ſi belle main,
Puis du front la repouſſe, & puis, & puis enfin,
Renverſe rudement Chloé ſur la fougère,
Foulant aux pieds rubans & pannetière,
Et roſe encore, & muguet & jaſmin,
Par cette chûte éparpillés à terre.

Qu'on vante après cela cet animal si doux !
C'est un caprice, direz-vous.
Caprice soit : mais il est bien étrange.
Je dirai cependant, non pas à sa louange,
Que l'homme en a de pareils quelquefois :
J'entends l'homme en santé, je fais grace aux malades.
Heureux celui qui, dans le mois,
N'a qu'une ou deux de ces boutades !

FABLE V.

LES MITES. (a)

Sur un fromage de Hollande,
Des Mites respiroient, trotoient, s'émancipoient.
Autour d'une table assez grande
A Pomone, à Bacchus des gens sacrifioient.
Non sans bruit : de Bacchus le culte ainsi l'ordonne.
Mites de disputer. L'une disoit : Il tonne.
Non, disoit l'autre ; c'est le vent.
Le fromage entamé, la gent Mite s'étonne
Que le globe ait changé de face en un instant.
Maint rocher écrase en tombant
Maint Philosophe qui raisonne
Sur ce fatal événement,
Ou maint esprit-fort (b) qui prétend
Que ce bruit ne tuera personne.

(a) *Mite*, insecte très-petit, qui naît dans le fromage & ailleurs.

(b) *Esprit-fort.* » Les Esprits-forts, » dit la Bruyere, savent-ils qu'on » les appelle ainsi par ironie ? Quelle » plus grande foiblesse que d'être » incertain quel est le principe de » son être, de sa vie, de ses sens, » de ses connoissances, & quelle en » doit être la fin ! »

Un jour se paſſe. Un jour c'étoit comme cent ans.
Dames Mites diſoient à leurs petits enfans :
Il fut un tems que la terre étoit ronde.
Mais, je ne ſai par quel deſtin,
De forme un jour elle changea ſoudain.
Plus d'un peuple y périt. Hors des bornes du monde,
Un être tout-puiſſant diſpoſe de nos jours.
Les enfans prenoient ce diſcours
Pour un conte de vieille, enfanté par la crainte.
Le fromage reçoit une ſeconde atteinte;
Autre brèche fatale à nombre d'habitans.
Ceux-ci morts, la race ſuivante
Traitant de radoteurs ſes pères, ſes ſçavans,
De ces triſtes événemens
Trouva l'hiſtoire extravagante.
Il ſe pouvoit que le hazard,
Que le tems eût du globe altéré la figure;
Mais vouloir qu'à cette aventure
Je ne ſai quel pouvoir eût eu la moindre part
C'étoit ſotiſe toute pure.
Du fromage il reſtoit à peine un demi-quart,
L'inſecte né le ſoir n'en croit pas davantage
A ce pouvoir ſuprême, à cet être inconnu,
Par ſes ayeux tant rebattu.
Sur le dernier morceau, pour terminer l'hiſtoire,
Le dernier mourut ſans y croire.

INCRÉDULES mortels, ceci s'adreſſe à vous :
Race ingrate, parlez ; ſera-ce quand la foudre
Aura réduit ce globe en poudre,
Que d'un être vengeur vous craindrez le courroux ?

FABLE VI.

LA COLÈRE DU LION.

Les États du Lion (a) touchoient à ceux de l'Ours, (b)
Et quoique ces messieurs & tout peuple semblable,
Soient gens d'un naturel assez peu sociable,
Rien n'avoit jusqu'alors divisé les deux cours.
Celle du Seigneur Ours étoit la moins aimable.
On y rimoit par fois, mais en mauvais jargon :
Leur langue, à dire vrai, n'est pas encor polie.
Des Ours rimer ! Et pourquoi non ?
Tant d'Ours ont parmi nous cette folle manie !
Tant d'Anes l'ont encore ! Un couplet de chanson

(a) *Lion*, le plus noble & le plus courageux de tous les animaux. Cette raison l'en a fait nommer le Roi. Les anciens ont cru faussement qu'il avoit peur du coq. M. de Buffon nie qu'il dorme les yeux ouverts. Il voit la nuit comme les chats, ne dort pas long-tems, & s'éveille aisément. » Sa taille est si bien » prise & si bien proportionnée, » dit l'éloquent historien de la na» ture, que son corps paroît être » le modele de la force, jointe à » l'agilité : aussi solide que ner» veux, n'étant chargé ni de chair » ni de graisse, & ne contenant » rien de surabondant, il est tout » nerf & tout muscle ». Il n'y a pas de Lions à la Chine, quoiqu'il y ait toutes sortes de bêtes sauvages. L'Afrique en produit beaucoup. » Le » Lion né sous le soleil brûlant de » cette troisieme partie du monde, » dit encore M. de Buffon, est le » plus fort, le plus fier, le plus » terrible de tous : nos loups, nos » autres animaux carnaciers, loin » d'être ses rivaux, feroient à peine » dignes d'être ses pourvoyeurs ». (Il y a une espece de Lynx qu'on appelle *le pourvoyeur du Lion.*)

(b) *Ours*, animal féroce, mais qui s'apprivoise jusqu'à pouvoir être dressé à danser & à faire divers tours. Son poil est épais, de couleur grise, quelquefois noire, & blanche dans les pays septentrionaux, sur-tout au tems des neiges. Sa graisse fournit une très-bonne huile.

Fait sur sa majesté Lionne,
Par un Ours désœuvré, caustique outre cela,
Remplit ces deux États des fureurs de Bellone.
Aux oreilles du sire un flateur en parla.
L'orgueil sur de tels cas est toujours trop crédule.
Plutôt que d'avaler doucement la pilule,
Sa Majesté fit tant de bruit,
Qu'un couplet ignoré fut sû de tout le monde.
Bientôt de sa vengeance il tire un autre fruit:
Il livre des combats, Bellone le seconde;
Et pour une chanson le peuple Ours est détruit.
Quant au peuple Lion, il ne s'en fallut guère
Qu'il ne payât de tout son sang
Les pénibles lauriers de cette heureuse guerre.
Heureuse! l'on a tort de placer en ce rang
Les cruelles faveurs que nous fait la Victoire;
On les devroit compter au nombre des malheurs.
Souvent parés de tristes fleurs,
Victimes de l'État, aux autels de la gloire
Nous portons un encens tout trempé de nos pleurs.
Rois, ce sont-là vos jeux: mais j'aurois trop à dire.
Voyons comment le redoutable sire
Justifia ses barbares fureurs.
Le Lion savouroit cette joie effrénée
Dont Mars victorieux enivre un cœur guerrier,
Lorsqu'en un combat singulier,
Un des siens termina sa triste destinée.
Bien qu'un duel fût sans pardon,
L'offensé cependant méritoit quelque grace:
Son rival à l'insulte avoit joint la menace;
Il avoit même, disoit-on,
Levé sur lui la griffe, & frolé son menton.
L'offense étoit impardonnable;

Il eût autant valu recevoir un soufflet :
Mais le Roi sans pitié fit pendre le coupable.
Alors on se souvint quel bruit il avoit fait
Pour un injurieux couplet.

FABLE VII.

LE SAGE.

O QUE, si je voulois, je citerois sans peine
Maint autre sot, maint autre extravagant !
Mais dans le monde il en est tant,
Qu'il faut choisir, pour ne point perdre haleine.

UN homme qui vouloit triompher de ses sens,
Et qui n'étoit encor qu'à son apprentissage,
(a) Chez certain Philosophe, ou plutôt chez un Sage,
(car ces termes sont différens,)
Se plaignoit de tenter des efforts impuissans
Pour atteindre au sang-froid d'un grave personnage.
Les cerveaux éventés faisoient tourner le sien.
Si quelqu'un devant lui ne raisonnoit pas bien,
Un feu séditieux s'allumoit dans ses veines ;
Il ne pouvoit souffrir cet absurde entretien,
Et formoit mille plaintes vaines
D'entendre des discours qui ne signifioient rien.

(a) *Chez certain Philosophe ou plutôt chez un Sage,*
(*Car ces termes sont différens*)

Philosophie est un mot grec composé, qui signifie *amour de la sagesse*. La modestie des Anciens ne leur permettoit pas de se qualifier du nom de *Sages*, mais seulement de celui d'*Amateurs de la sagesse*. N'abuse-t-on pas un peu aujourd'hui de ces deux termes, dans une infinité de livres, & même dans certaines coteries, présidées par des femmes ?

Il faut, lui dit le Sage, ou fuir dans la retraite,
Ou ne vous point choquer d'ouir de tels propos :
Tous les visages sont-ils beaux ?
Toute raison aussi peut-elle être parfaite?
Vous ne prétendez pas corriger un boîteux;
Sa marche est loin, je crois, d'exciter votre haine:
Un esprit de travers se redresse-t-il mieux,
Et doit-il causer plus de peine?
Des dons qu'ils vous ont faits remerciez les Dieux.
Ils ne vous ont doué d'une raison plus saine,
Que pour offrir vos soins à ces gens moins heureux;
Et non pour déployer un vain courroux contre eux.
Si leur raison fuyant l'appui de la sagesse,
De se fortifier ne donne aucun espoir;
Vous avez acquitté votre premier devoir :
Il en est un second, supportez leur foiblesse.

*FABLE VIII.

LE PONGO ET LES SAPAJOUS.

Un Singe que Pongo l'on nomme, (a)
Dont l'intelligence surprend,
Et qui n'est pourtant seulement
Qu'un peu plus que Singe & moins qu'homme,
Fit grand bruit autrefois dans notre continent.

(a) *Pongo*, appellé aux Indes orientales *Orang-outang*, mot qui signifie *Homme sauvage*, *Homme des bois*. C'est de tous les Singes celui qui ressemble le plus à l'homme; & il est proportionné de même.

Il ornoit la ménagerie
D'un Roi qui, quand il étoit las
Des Courtiſans, dirigeoit là ſes pas
Pour s'amuſer d'une autre ſingerie.
Or, voici le portrait de ce Singe étonnant:
De longs bras, un grand corps, figure preſque humaine,
Et comme nous ſe ſoutenant
Sur deux pieds ſans aucune peine;
A table, comme nous, mangeant, & découpant
Dans de l'argent ou de la porcelaine;
De la ſerviette s'eſſuyant,
Rempliſſant lui-même ſon verre,
Et les convives ſaluant
Sans répandre une goutte à terre. (a)
Chacun crioit miracle en le conſidérant.
C'en fut aſſez; les gens de ſon eſpèce
Voulurent tous en faire autant.
Tout Sapajou, (b) pour peu qu'il eût d'adreſſe,
Quoiqu'en s'y prenant gauchement
Crut l'égaler par le talent.
Un point ſans plus, leur ôtoit l'avantage
De reſſembler à l'homme autant que lui;
C'étoit la taille & l'air du perſonnage.
Que firent nos magots? Ce qu'on fait aujourd'hui:
A l'animal ils s'attachèrent,
Et ſur ſes épaules grimpèrent,
Croyant par cette ruſe aux yeux des regardans
Se rendre & plus beaux & plus grands;
Mais les regardans les huèrent.

(a) Tout ce que je dis ici, M. de Buffon, dans ſon Hiſtoire naturelle, le raconte d'un Orang-outang qu'il a vu.

(b) *Sapajou*, petit Singe *fort divertiſſant*, ſuivant M. Valmont de Bomare. » Il y en a, dit ce » Naturaliſte, de bruns, de noirs, » de jaunes, de cornus, & à queue » de renard «. Ils diffèrent peu des Babouins & des Guenons, qui égratignent & mordent.

AUTANT

AUTANT en eſt de vous, Singes de notre tems,
Ecrivains dont la taille eſt à peine apperçue,
Et qui, pour être plus en vûe,
Grimpez ſur tel ou tel. Il ſuffit, je m'entends.

FABLE IX.

LE CHARDONNERET.

UN Chardonneret (a) jeune & beau,
Leſte, brillant, adroit, mais un peu trop volage,
Fut eſclave dès le berceau.
Une Belle au printems de l'âge
Etoit folle de cet oiſeau.
Il n'en aimoit pas plus la cage.
Il demandoit pour quels forfaits
On l'avoit chargé d'une chaîne?
Et pourquoi dans deux ſeaux qu'on ſuſpendit exprès,
Il falloit, achetant ſes repas de ſa peine,
Que lui, Chardonneret, puiſât ſoir & matin?
Tandis que l'oiſeau du voiſin,
Un Pinçon (b), diſoit-il, qui ne le valoit guère,

(a) *Chardonneret*, petit oiſeau qui tire ſon origine en françois, comme en grec & en latin, de ce qu'il ſe tient ordinairement ſur les chardons & les épines, dont il mange la graine. Son plumage & ſon chant ſont agréables. Il vit environ quinze ans. On le dreſſe quelquefois à tirer deux petits ſeaux qui contiennent ſon eau & ſa graine, & qui ſont ſuſpendus à une poulie, dans une cage ouverte où il eſt attaché à une petite chaîne.

(b) *Pinçon*, petit oiſeau de paſſage, qui imite le ramage du Roſſignol, qui chante plus l'hiver que l'été, & dont il y a des variétés nombreuſes. Au Cap de Bonne-Eſpérance on trouve une eſpéce de Pinçon remarquable par la conſtruction de ſon nid. Il entrelace artiſtement avec du coton de petites branches d'arbres & de buiſſons, & ſe pratique deux appartemens: celui du mâle eſt au-deſſus de celui de la femelle.

Exemt de tout travail, libre de tout lien,
Mangeoit ſans le gagner, & ſe donnoit carrière
    Dans un logis plus vaſte que le ſien.
Il ne demandoit pas liberté toute entière,
        Mais qu'on adoucît ſa priſon.
On le fit; on briſa cette chaîne cruelle;
En un brillant palais on changea ſa maiſon.
De joie il compoſa ſur l'heure une chanſon:
        On n'en fit jamais de ſi belle!
        Le voilà comme le Pinçon,
Allant, venant, ſautant de bâton en bâton,
        Pour ſes repas n'ayant qu'à prendre.
Il n'y fut pas deux jours qu'il ne put ſe défendre
    De deſirer d'être plus libre encor.
        Si je pouvois prendre l'eſſor!
Pourquoi n'a-t-on pas fait cette cage plus haute?
Moineaux qui fendez l'air, que vous êtes heureux!
        Je voudrois voyager comme eux:
Content, à la maiſon je reviendrois ſans faute.
        Il perdit cette fois ſon tems.

LES vœux de cet oiſeau ſont ceux de bien des gens.





* FABLE X.

LES FURIES.

LA vieilleſſe de trop de rides
Sillonne maintenant le front des Euménides,
Dit un beau jour Pluton au Meſſager des Dieux;
Je veux les remplacer. Va chercher trois Furies
Qui ſoient par l'âge moins flétries,
Et fais-les deſcendre en ces lieux:
Trois ſans plus: il en eſt là-haut bien davantage.
Soudain Mercure part, & remplit ſon meſſage.
Junon de ſon côté dit à la jeune Iris:
J'ai réſolu de confondre Cypris.
Tout le ſexe là-bas, ſi nous voulons l'en croire,
Reconnoît ſa puiſſance & celle de ſon fils.
Tâche de découvrir, n'importe en quels pays,
Trois Beautés dont le cœur ait l'éclatante gloire
De ne leur être point ſoumis:
Sinon trois, du moins deux: fais, s'il eſt néceſſaire,
Pour une ſeulement tout le tour de la terre.
Iris vole auſſi-tôt de climats en climats.
Mais envain: la machine ronde
N'offre à ſes yeux brune ni blonde,
Pour qui l'Amour n'ait des appas,
N'en offre aucune qu'à Cythère
Ce Dieu n'ait proſternée aux genoux de ſa mère.
Iris retourne ſeule au céleſte pourpris.

Quoi ! pas une, lui dit Junon tout en colère :
O vertu ! . . . . que Vénus désormais sera fière !
Déesse, répondit Iris,
Un peu plutôt vos vœux étoient remplis.
Si je n'eusse été prévenue,
Je vous amenois trois objets
Dont la sagesse est reconnue,
Trois Belles qu'on ne vit jamais
De l'Amour éprouver les charmes ;
Dédaignant toutes trois les soupirs & les larmes,
Toutes trois sans desirs & sans penchans secrets.
Mais pour Pluton par Mercure choisies,
De la terre à mes yeux elles ont disparu.
Pour Pluton ! trois Beautés, modèles de vertu !
Qu'en veut-il faire ? Des Furies.

FABLE XI.

LA SOURIS ET LE VIEUX RAT.

La Souris dans son trou réfléchissant jadis
Sur le destin des Chats, sur celui des Souris :
Ce monde, disoit-elle, est un plaisant ouvrage !
Les grands en chassent les petits :
Chacun y signale sa rage;
Et c'est à qui se mangera.
Le Seigneur Jupiter qu'on dit être si sage,
A bien mal arrangé cela.

Car pourquoi, par exemple, en créant notre eſpèce,
A-t-il auſſi créé des Chats ?
Ces animaux pervers, attachés à nos pas,
Font peu d'honneur à ſa ſageſſe.
Tout en raiſonnant ſur ce cas,
Dame Souris ſe met en quête.
Une ſouricière l'arrête :
Autres plaintes, autre embarras.
C'eſt encore, dit-elle, un tour de cette engeance :
Il me faut périr ſous leurs coups.
Et puis louez les Dieux d'une triſte exiſtence
Qui ſert de jouet aux Matous !
Un vieux Rat converti, voiſin de ſa demeure,
S'en vint lui dire alors : Ma commère, entre nous,
Je vous entends depuis une heure
Tenir les propos les plus fous.
D'abord votre injuſte colère
S'en prend à tort aux Chats. Jamais Chat n'a ſû faire
Une priſon ſemblable à celle-là.
Ce fut l'homme qui l'inventa,
Lui que vengent les Chats de notre brigandage [a]
Vous ſouvient-il de ce fromage
Qui périt l'autre jour ici ſous votre dent ?
Vous le voliez à l'homme ; & quand l'homme vous prend,
C'eſt Jupiter qui n'eſt pas ſage.
J'ai penſé comme vous, ma commère, mais l'âge
Eſt venu m'enſeigner ce précepte excellent :
Les maux dont nous voulons rendre le ciel garant
Sont ſouvent notre propre ouvrage.

[a] *Le Rat* eſt omnivore, dit M. de Buffon : il ronge, ainſi que la Souris, tout ce qu'il rencontre.

FABLE XII.

LA MOUCHE ET LE PAUVRE HOMME.

En été, ſur le nez d'un Homme,
(Non de ceux que Plutus chérit,
Mais qui ſous l'humble toît que lui-même il bâtit,
Dormoit la nuit d'un profond ſomme,)
Une Mouche, (a) dit-on, alla droit ſe camper.
Et la dame auſſi-tôt y prenant ſon ſouper,
Va, vient, vole & revole, & ſe donne carrière,
En Mouche qui n'a rien à faire;
Piquant juſques au ſang ce nez qui ſe tient coi.
Il ronfloit mieux qu'un nez de Roi.
Quand de ce jeu la commère fut laſſe,
Vers un château ſuperbe elle prit ſon eſſor.
Là par-tout elle voit briller la pourpre (b) & l'or;
Mais aucun n'y repoſe, aucun, quoiqu'elle faſſe,
N'eſt prêt à recevoir ſon incivil abord;
Chacun la maudit & la chaſſe.
La dame s'en retourne aux endroits où l'on dort.

(a) *Mouche.* Quelques Naturaliſtes en diſtinguent quarante-huit ſortes, ſans y comprendre les Moucherons.

(b) *Pourpre* eſt le nom d'un poiſſon de mer, à coquille, qui renferme une liqueur du plus beau rouge, qu'il rend en mourant & qui ſervoit autrefois à faire des teintures précieuſes. On fait aujourd'hui la pourpre avec de la cochenille ou de la graine d'écarlate; & l'on connoît à peine, ſi ce n'eſt peut-être aux Indes, le poiſſon des Anciens, qu'ils appelloient *Murex.*

FABLE XIII.

LE CHIEN D'UN POETE ET LA CHATTE D'UN ABBÉ.

UN Chien avoit la table & le lit d'un Poëte.
De dire s'il faisoit de somptueux repas,
A parler franchement, je ne le pense pas.
Je garde le silence aussi sur la couchette :
    De lits de plume & de mets délicats
(a) Auteurs & Chiens, dit-on, font rarement emplette.
L'animal cependant, (je veux parler du Chien,)
En son taudis natal se trouvoit assez bien.
Il y vécut toujours comme un Anachorète:
Va-t-il s'imaginer qu'on peut devenir gras,
Ni que dans l'univers il soit une retraite
    Plus belle que le galetas
Où logeoient près du toît notre Auteur & ses rats?
Là tout étoit en proye aux traits de la satyre :
Des Souverains sut-tout il l'entendoit médire,
Vanter l'art de rimer, se dire enfant des Dieux.
Le galant là-dessus se forge une chimère :
Si son Maître jamais s'en retournoit aux cieux,
Sans doute que lui, Chien, dans la céleste sphère

(a) Par ces Auteurs je n'entends point ceux d'un mérire réel : il est rare aujourd'hui qu'ils soient privés des honneurs & des récompenses qui leurs sont dús. Il n'est question ici que de ceux qui par leur médiocrité ne sont dignes ni de la faveur du public ni de celles de la fortune, & à qui s'adresse le conseil de Boileau : *Soyez plutôt Maçon.*

Occupant un rang glorieux,
Il verroit sous ses pieds tous les Chiens de la terre.
Ainsi, tel que l'Auteur, au sein de la misère,
Ce crasseux animal étoit présomptueux.
Certaine Chatte un jour vint lui rendre visite.
D'un gros Abbé vermeil très-digne favorite,
Elle étoit ronde d'embonpoint.
Il lui fit un accueil conforme à son mérite.
La dame cependant ne s'en contenta point:
Mais en Chatte bien née, elle eut la retenue
De se déguiser sur ce point.
Tout choquoit dans ces lieux sa délicate vûe.
Une cruche égueulée, une chaise rompue;
Pour murs quelques vieilles cloisons,
Et pour feu, deux méchans tisons:
Elle aimeroit autant loger en pleine rue.
C'étoit un dégoût bien fondé
Dans une dame entretenue
Par un dévotieux Abbé.
Bonne table, bon feu, bon lit, enfin que sai-je!
La commère avoit tout en la maison du Saint.
Quand du jour cependant le flambeau fut éteint,
Et que, pour s'en aller, elle leva le siége,
Quel propos croyez-vous que son hôte lui tint?
Il s'imagina faire à cette Chatte honnête,
Pour prix de sa visite, un compliment flatteur,
En souhaitant de tout son cœur
Qu'elle pût être un jour sous les loix d'un Poëte.

De ce qui tient à nous soyons moins éblouis.
La moitié des humains croit valoir mieux que l'autre.
Notre pays natal est le plus beau pays;
Le plus puissant Roi, c'est le nôtre.

FABLE XIV.

L'ANE ET SON MAITRE.

Un Ane des plus sots prétendoit faire accroire
Que sa cervelle étoit un trésor de bon sens.
On en parleroit dans l'histoire.
Les Dieux avoient sué vingt ans
Pour former les ressorts qui jouoient là-dedans.
Raison, sagesse, esprit, mémoire,
Il avoit tout en un degré parfait.
Si l'avenir regrette un Socrate (a) Baudet,
La race des Baudets lui devra cette gloire.
Le galant enivré de cet orgueil si vain,
Résistant un jour à son Maître,
Refusa d'aller au moulin.
Cet emploi dégradoit son être :
Le beau métier pour un Caton! (b)

(a) *Socrate*, très-célèbre Philosophe Grec, fils de Sophronisque, Sculpteur, & de Phœnaréte, Sage-femme, & disciple d'Archelaüs. Il fut déclaré par l'Oracle, le plus sage de tous les Grecs. Comme il se moquoit de la pluralité des Dieux du paganisme, & qu'il n'admettoit qu'une Divinité, il fut accusé d'impiété par Anyte & par Mélite, & condamné à boire du jus de ciguë qui l'empoisonna. Il mourut avec une constance admirable, 400. ans avant J. C. âgé de 70. ans. Socrate étoit Athénien. Il n'a laissé aucun écrit : il avoit seulement mis en vers, pendant sa prison, les Fables d'Esope; mais ces vers ne sont point parvenus jusqu'à nous.

(b) *Caton.* Il y a eu deux célèbres Romains de ce nom; Caton le Censeur, qui étoit, selon Cicéton, excellent Orateur, Sénateur accompli, & grand Général; & Caton d'Utique, arriere petit-fils du précédent, qui s'attacha à la secte des Stoïciens, où il puisa une grandeur d'ame admirable. Il suivit le parti de Pompée contre César; & après la bataille de Pharsale, pour se dérober au ressentiment du vainqueur, il se mit sur son lit, lut deux fois le Traité de l'immortalité de l'ame de Platon, & se donna un coup de poignard, dont il mourut à l'âge de 48. ans.

Ha! je trouve celui-là bon,
Dit Gros-Jean le Meûnier. Et que prétends-tu faire?
Penſer, reprit l'Aliboron:
Je ne veux plus déſormais d'autre affaire.
Faites porter vos ſacs à quelque Ane vulgaire;
Et reſpectez un Sage comme moi.
Le bon homme ſe tût. Quelle mouche le pique,
Diſoit-il en lui-même? il eſt fou ſur ma foi:
Gros-Jean, la tête tourne à ta pauvre Bourrique.
Ce mal lui vient je ne ſai d'où.
Laiſſons-la penſer tout ſon ſou;
Et cependant retranchons ſa pitance.
Ce parti n'étoit pas trop ſot pour un Meûnier.
L'Ane bientôt ſe laſſa d'un métier
Qui ne rempliſſoit pas ſa panſe.
Il ſe plaignit. Gros-Jean tout auſſi-tôt
Lui dit: Impertinente bête,
Me prends-tu pour un idiot?
Quel fruit me revient-il des rêves de ta tête?
Porte ton bât, travaille, & l'on te nourrira.

TOUT en iroit mieux ſur la terre
Si chacun ſe bornoit à faire
Le métier pour lequel Jupiter l'appella.



✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

*FABLE XV.

LE PAPILLON ET LE FLAMBEAU.

UN Papillon étoit déſeſpéré
De s'être brûlé l'aîle à certaine bougie
Dont l'éclat l'avoit attiré.
On ne m'y prendra de ma vie,
Diſoit-il d'un ton pénétré.
Piége maudit ! ſans ma folle imprudence,
Me verrois-je à préſent dans l'état où je ſuis ?
Toujours quelques maux ſont les fruits
De la tardive expérience.
Mais ce premier malheur m'apprend
A n'en pas courir un plus grand.
A peine a-t-il fini cette triſte élégie,
Qu'un flambeau ſe préſente à ſa vue éblouie :
Soudains remords, ſermens, voilà tout oublié.
L'enfant de l'air fit encor la folie
D'y voler, quoiqu'eſtropié.
Il y perdit l'autre aîle, & puis la vie.



FABLE XVI.

LA MÈRE ET LA MORT.

Réservlez-vous, grands Dieux, ce prix à ma tendreſſe !
En proye à toutes les erreurs
Qu'embraſſe imprudemment une aveugle jeuneſſe,
Aux dangereux plaiſirs s'abandonnant ſans ceſſe,
Hélas! mon fils s'égare & perd le goût des mœurs!
Lui, dont avec plaiſir j'ai cultivé l'enfance,
Cet arbre où brilloient tant de fleurs,
Quand j'en attends des fruits, trahit mon eſpérance!
Ah! combien tes erreurs me coûtent de regrets!
Tu veux avancer ma carrière,
O mon fils! la vertu pour toi n'a plus d'attraits;
Et j'ai ceſſé de t'être chère!
Ainſi dans ſa douleur amère,
Sur les égaremens de ſon malheureux fils
S'exprimoit une tendre mère.
D'autres peines encor ſes chagrins ſont ſuivis.
A ce jeune emporté la volupté perfide
Fit enfin payer cher ſes funeſtes préſens.
Un poiſon apprêté par ſa main parricide,
En un cercle de maux enchaîna tous ſes ſens.
La vieilleſſe barbare avec ſes doigts peſans
Dans un corps tout uſé produit moins de ravage.
Pour toucher au ſombre rivage,
Il ne lui falloit plus qu'un pas.
A mon amour trahi qu'importe ſon trépas,

Disoit la mère alors, sans paroître attendrie?
Lui-même de ses mains à creusé son tombeau.
O Mort! délivre-moi d'un éternel fléau;
Fais qu'il ne trouble plus le bonheur de ma vie!
Comme elle dit ces mots, la Mort vient à grands pas:
Par son cœur aussi-tôt sa bouche est démentie:
O Mort! corrige-le, mais ne l'emporte pas!

FABLE XVII.

LE DOGUE ET SA CHAINE.

COMMENT! je garderai la cour & le jardin,
Et l'on m'enchaînera pour prix de tant de peine
Et l'on me nourrira de pain!
Par Jupiter!... Mouflar se débattant soudain,
Entre en fureur, brise sa chaîne,
Et s'enfuit dans le bois voisin.
Mais Mouflar avoit eu beau faire,
Il traînoit à son cou les trois quarts du lien;
Fardeau cruel & qui le désespère.
Il falloit voir ce pauvre Chien,
Courant les bois, secouant les oreilles,
Mordant avec effort ce fatal instrument.
Jamais Sisyphe en son affreux tourment,
N'éprouva des fureurs pareilles.
Dans ton premier état tu vivois plus content;
Ton Maître adoucissoit parfois ton esclavage:
Pauvre Mouflar, quel avantage

Te revient-il d'avoir fait le méchant?
Te voilà pour toujours enchaîné quoique errant.
Cette réflexion rendit Mouflar plus ſage.
Il retourne au logis, préſente ſon colier,
Reçoit quelques coups d'étrivière,
Et reprend ſon premier métier.

Ce récit feroit la matière
D'un long diſcours ſur les Sages du tems.
Ecoutez-les: ils ſont indépendans;
Ils ont de la raiſon aggrandi le domaine,
Et ſecoué le joug de ces anciens tyrans,
Que nous nommons devoirs, nous autres bonnes gens.
Mais regardez de près cette engeance ſi vaine:
C'eſt le Dogue Mouflar traînant par-tout ſa chaîne.

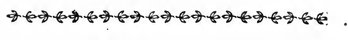
FABLE XVIII.

LES DEUX ŒILLETS.

Dans un parterre orné des tréſors du printems,
Un Œillet (a) blanc frappoit ſur-tout la vûe.
Son eſpéce en ces lieux étant ſeule connue,
Il épuiſoit les éloges des gens.
D'imaginer que la nature
Pût produire un Œillet plus beau que celui-ci,
Chimère que cela, ſotiſe toute pure!
La nature pourtant accepta le défi.

(a) *Œillet.* On prétend que les Anciens n'ont pas eu connoiſſance de cette fleur. Il y en a de toutes ſortes de couleurs. On les varie même par artifice, en ſemant à la fois des graines de toutes les eſpéces.

A loisir elle fit éclore
Un Œillet nuancé des diverses couleurs
Dont sont peints les habits de Flore.
Mais cet éclat nouveau trouva mille Censeurs.
Vit-on jamais Œillet de cette espéce ?
L'essence de l'Œillet n'est-ce pas la blancheur ?
Ce faux éclat flatte moins qu'il ne blesse :
La nature n'a pu produire cette fleur.
A chaque trait brillant ce fut une satyre ;
Et quand sur les couleurs on n'eut plus rien à dire,
On le chicana sur l'odeur.



*FABLE XIX.

LES RATS.

LA nation des Rats voulut élire un Prince,
Un Potentat, à qui fussent soumis
Les Rats des plus lointains pays.
Aussi-tôt de chaque province
Il arrive à Ratapolis
Nombre de Rats blancs, noirs ou gris,
Les uns venant du nouveau monde :
Les autres, habitans de Rome ou de Paris.
(a) Il en vint de gros, de petits ;
Il en vint tant, qu'une lieue à la ronde
Les chemins en étoient remplis.

(a) *Il en vint de gros, de petits, &c.*

On distingue plusieurs sortes de Rats. Les Rats musqués qui sont naturels dans la Martinique & dans quelques autres îles, embaument d'une odeur

Tous aſpiroient au Trône. Il fallut faire un choix.
Ceux qui manquoient ou de queue ou d'oreilles ;
Ou d'autres qualités pareilles,
Furent exclus d'une commune voix.
Ce n'eſt cependant pas choſe ſi ſingulière
Qu'un Roi ſans oreilles, ſans yeux :
Beaucoup reſſemblent à ces Dieux
Qu'on faiſoit de bronze ou de pierre.
Il en eſt peu comme LOUIS.
De l'éclat du Rat blanc les États éblouis,
Furent prêts, dit-on, de l'élire.
Le Rat muſqué ſe préſenta :
Le nez des Sénateurs auſſi-tôt opina
Que c'étoit celui-là qu'il falloit nommer Sire.
Mais le Rat d'Egypte arrivant,
La Diéte en ſa faveur ſuſpendit les ſuffrages.
Par un diſcours très-éloquent
Il fit valoir ſes avantages.
Qu'étoit-ce que l'odeur qui les ſéduiſoit tant,
Qu'étoit-ce qu'un habit brillant
En comparaiſon du courage ?
D'un monſtre qui du Nil déſoloit le rivage,
Lui, Rat, avoit été vainqueur.
S'ils vouloient dans leur Roi chercher un défenſeur,

de muſc l'air des lieux voiſins. Le Rat d'Egypte tient un peu de l'Ecureuil. On prétend qu'il entre dans la gueule du Crocodile, & que ſe gliſſant dans ſon ventre, il lui ronge les entrailles. Dans divers pays les Rats ſont blancs & cendrés, & plus grands que l'Hermine. Dans d'autres, tels que celui de Nuremberg, ils ont le poil preſque ſemblable à celui du Liévre, la queue courte, & deux trous ſeulement à la place où devroient être les oreilles. Les Rats de Hongrie reſſemblent à la Belette, ſont d'une couleur qui tire ſur le verd, & ne ſont guères plus gros que les Souris. Les Rats d'Inde ſont de la groſſeur d'un Chat. Leur poil eſt d'un blanc argenté, & reſſemble fort à celui des Marmotes, qui eſt aſſez rude, excepté ſous le ventre où il eſt doux & touffu.

C'étoit

C'étoit à lui qu'appartenoit l'empire.
Sa harangue plut fort, & chaque Sénateur
Trouva qu'on ne pouvoit mieux dire.
Un long *Vive le Roi* fut par-tout répété.
A ce Rat ſi puiſſant le ſceptre eſt préſenté :
Mais tandis qu'il goûtoit la gloire,
De ſa nouvelle dignité,
Certain Chat qui s'étoit gliſſé dans l'auditoire,
Aux yeux des Sénateurs croqua Sa Majeſté.

QUE conclure de cette Fable ?
Ce qu'enſeigne mon Maître en un ſujet ſemblable,
Qu'à peu de gens convient la Royauté ;
Et que tel ſe croit redouté,
Qui n'eſt dans bien des cas rien moins que redoutable.



FABLE XX.

L'OURS ET LE RAT,

OU

L'OURS PHILOSOPHE.

CERTAIN Ours mal-léché, (a) n'ayant ri de ses jours,
S'avisa de vouloir devenir Philosophe :
On dit que Jupiter fit de la même étoffe
Les Philosophes (b) & les Ours.
Les premiers quelquefois étant d'humeur brutale,
Un Ours peut embrasser cette profession.
Celui que j'introduis choisit dans la morale,
Pour premiere vertu, la modération.
Au fond d'un bois obscur, un antre solitaire
Lui parut propre à son projet.
Rien dans ce lieu caché ne le pouvoit distraire.
Il est vrai : mais aussi, seul en cette forêt,
Quel mérite avoit-il de vaincre la colère ?
Tout Hermite est bâti de cette façon-là :
Il cherche les déserts, les bois, la solitude.
Eh ! mon ami, ce n'est pas-là
Que l'on peut de son cœur faire une heureuse étude :

(a) *Certain Ours mal-léché* : On prétend que l'Ours n'est pas plus gros qu'une Souris en naissant ; qu'il naît sans forme distincte, & que l'Ourse lui en donne une à force de le lécher.

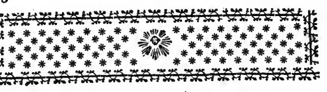
(b) On doit entendre ici seulement les Pédans de la Philosophie.

Le vice y dort, mais n'y meurt pas.
Il n'eſt pas étonnant qu'à l'abri de l'injure,
La vengeance ſoit ſans appas.
Loin de tout bienfaiteur, c'eſt choſe auſſi très-sûre,
Que tu ne feras point ingrat.
Pauvre, tu ne ſaurois abuſer des richeſſes.
Seul, comment ſerois-tu fourbe, indiſcret ou fat?
Mais tu vis avec tes foibleſſes;
Tu fuis pour t'affranchir d'un trop rude combat.
Revenons à notre Ours, qui, plein d'un zéle extrême,
Et brûlant d'arriver à la perfection,
Réfléchiſſoit ſur l'art de ſe vaincre ſoi-même.
Un Rat interrompit ſa méditation.
De notre Sage alors le cerveau ſe dérange;
Seigneur Ours oubliant auſſi-tôt ſa ferveur,
Contre ce Rat en fureur,
Le pourſuit, l'atteint & ſe venge.

GENS qui vous ſéqueſtrez, connoiſſez votre erreur:
Le feu des paſſions couve dans votre cœur!
Ainſi qu'un furieux qui ſouffre qu'on le lie,
Sait en dépit du frein jouir de ſa folie;
Tel a ſevré ſes ſens d'un poiſon ſéducteur,
De qui l'ame en ſecret en ſavoure la lie.

Fin du Second Livre.





FABLES NOUVELLES.

LIVRE TROISIEME.

PROLOGUE.

Mortels qui ne prenez que la haîne pour guide,
N'apprendrez-vous jamais, race ingrate & perfide,
A quel dessein le ciel vous a doués d'un cœur?
Il voulut vous faire un bonheur
De chérir, d'aider vos semblables.
Renoncer à cette douceur,
Envers l'humanité c'est vous rendre coupables;
C'est profaner du ciel le don le plus flatteur.
Veux-tu qu'à tes desirs les Dieux soient favorables,
Lecteur, imites-les, & sois compâtissant.
Le plaisir d'être humain devroit-il coûter tant!

Il nous offre de si doux charmes!
L'insensibilité n'offre que de l'ennui.
Malheureux celui qui d'autrui
N'a jamais partagé les larmes!



FABLE PREMIERE.

LES DEUX CHIENS ET LE CHAT.

DEUX Chiens logeoient dans la même maison.
Comme voisins, ils avoient l'un pour l'autre
Une rare amitié, dit-on.
(a) Le naturel du Chien parfois vaut bien le nôtre.
De la riche Aglaë l'un étoit le Toutou;
Et l'autre le Barbet de la pauvre Claudine.
Celui-ci logé dans un trou,
Près du grenier, faisoit maigre cuisine.
Celui-là commensal d'un superbe logis,
Ne vivoit que de mets exquis.
Mais, admirez d'un Chien la pitié secourable!
Toutou nourrissoit son voisin;
Toutou n'étoit d'aucun festin,
Qu'il n'offrit à Barbet quelques plats de sa table.

(a) *Le naturel du Chien parfois vaut bien le nôtre.*

Le Chien est le symbole de la fidélité; il étoit autrefois consacré à Mercure, comme au plus rusé & au plus vigilant des Dieux; deux qualités qui distinguent encore cet animal. La durée de sa vie est de douze ou quinze ans. Il naît aveugle. Ses espéces sont en grand nombre, & on les désigne par des noms différens.

Sur un point feulement il avoit du chagrin :
Aglaë, qui craignoit de lui gâter la taille,
(Car elle étoit, dit-on, folle des animaux,)
Pour régaler Barbet comptoit trop fes morceaux.
Il avoit beau s'en plaindre. Enfin, vaille que vaille,
Barbet partageoit fon deftin,
Barbet ne mourroit pas de faim.
Les foins du bon Toutou n'étoient vus de perfonne.
Notre Chien, difoit-on, eft devenu gourmand;
On ne fait ce qu'il fait de tout ce qu'on lui donne.
Les gens le maltraitoient : le monde eft fi méchant !
Toutou pâtiffoit, mais n'importe:
Son frère étoit encor cent fois plus malheureux.
Sur l'efcalier, près de certaine porte,
Etoit un coin bien connu de tous deux,
Qui receloit les dons du Toutou généreux:
Là chaque jour Barbet fe reconforte.
Nos deux Chiens vivans de la forte,
Un dévot Chat (a) compagnon de Toutou,
Le vit porter en ce lieu fa pitance.
Frère, dit-il, es-tu donc fou?
Quelle loi pour un gueux t'oblige à l'abftinence ?
Laiffe-le faire diéte, & mange tout ton fou.
L'honnête-homme de Chien, fans fe mettre en colère,
Lui dit : Si vous faviez quelle félicité
L'on goûte à foulager autrui dans fa misère,
Vous auriez pour Barbet la même charité.
Du peu dont je me prive il fera grande chère.

(a) *Un dévot Chat.* Le Chat eft hypocrite. Il tient un peu du Tigre par fa forme & fa légéreté. On prétend que fa cervelle eft une forte de poifon. Les Indes produifent diverfes efpéces de Chats fauvages. Il y a des Chats appellés *Harets*, qui fe retirent dans les bois pour y vivre de Lapins. Cet animal, fans être dreffé, eft bon chaffeur.

Ne suis-je pas heureux d'avoir ce superflu,
Pour appaiser la faim d'un frère!
Je conçois qu'un bon cœur peut aimer la vertu,
Pour le seul plaisir de bien faire.
Alte-là; votre Chien a beaucoup trop d'esprit,
Dira quelque Censeur; il parle comme un livre.
Qu'il parle bien ou mal, retenons ce qu'il dit:
Ses préceptes sont bons à suivre.

FABLE II.

LES DEUX JOUEURS.

Un homme ayant perdu tout son argent au jeu,
Frappoit du pied, juroit. Mais jurer c'est trop peu:
Ses transports ne sauroient se rendre.
Dans l'ardeur de son premier feu,
Il étoit tout prêt de se pendre.
Le désespoir rend furieux.
Un de ses compagnons ne prospérant pas mieux,
S'alloit aussi ruiner sans ressource,
Et voyoit le fond de sa bourse.
Le premier lui dit: Tuons-nous,
Puisqu'aussi bien la faim le viendra faire;
Donnons-nous l'un à l'autre une mort nécessaire,
Et faisons repentir les Dieux de leur courroux.
L'autre qui n'avoit pas perdu toute espérance,
Ne goûta point pour lors cet avis-là.
Son camarade s'emporta,
S'arracha les cheveux, fit mainte extravagance:

Sa rage étoit au comble. Un fauteuil étoit-là,
Il s'y jette, & bientôt un fommeil falutaire
Vient rendre le calme à fes fens.
Il n'y repofa pas long-tems.
L'autre, qui n'avoit pu rappeller la fortune,
Ayant perdu fa bourfe & fes bijoux auffi,
L'éveille : Allons, dit-il, j'accepte ton défi;
Terminons par le fer une vie importune.
Le dormeur revenu de fon premier accès,
Lui répondit alors : Je te céde ma place;
Tiens, dors un fomme, & nous verrons après
A terminer notre difgrace.

FABLE III.

LES VŒUX,

DES feux de deux époux qui s'aimoient tendrement;
Sans qu'Hymen leur eût fait aucun préfent encore,
Après bien des fouhaits, on vit un fils éclore.
Dieu fait fi cet événement
Remplit le tendre efpoir de ce couple charmant!
Par mille jeux on célébra l'aurore
De cet enfant fi précieux.
Des deux époux cette heureufe naiffance
Refferra de nouveau les nœuds.
Leur premier foin fut d'implorer les Dieux;
Pour ce cher fils, douce & frêle efpérance
D'un avenir qui doit les rendre heureux.
Ils ne demandent point les grandeurs, l'opulence;
Mais qu'il devienne vertueux.

Puiſſe mon fils, diſoit le père,
Dans le printems de l'âge être ſage & prudent!
Qu'il ait l'eſprit docile & le cœur bienfaiſant:
Qu'il ſoit équitable, ſincère,
Qu'il abhorre le vice; & je mourrai content
D'avoir fait ce don à la terre.
La mère de ſa part diſoit: Qu'il ſache aimer!
Son vœu ſe bornoit-là; vœu digne d'une mère!
De l'amour en effet naît le deſir de plaire,
Si voiſin du deſir de ſe faire eſtimer.
L'amour polit le caractère,
Épure l'ame, y ſéme les vertus.
On prend pour lui certain fils de Vénus,
Qui n'en eſt cependant qu'une image groſſière.
Le véritable amour, celui qui dans nos cœurs
Rappelle nos devoirs, les guide, les éclaire,
Eſt fils de la raiſon, & le père des mœurs.

*FABLE IV.

LA GUERRE DES COQS.

PLUSIEURS Coqs ſe battoient. Les Poules à l'écart,
Par leurs cris hâtoient la victoire.
Plus d'une à cette guerre eût volontiers pris part,
Pour en fixer toute la gloire
Sur certain héros, ſes amours;
Dût la foule des Coqs, victime de ſa rage,
Combler le Styx, en arrêter le cours.
Le combat s'animoit; & déja le carnage

Paroiſſoit appeller la mort de mille endroits.
Déja couloit le ſang. Les Poules au cœur tendre,
Mais les yeux éblouis par de ſi beaux exploits,
Sans pitié le voyoient répandre.
Maître Renard vient à paſſer,
Guette un Poulet chétif, le croque & court encore.
Et Poules de s'intéreſſer
Au deſtin de cette pécore:
Le pauvre enfant! Quel mal avoit-il fait,
Pour périr ſous la dent d'un ennemi barbare?
C'étoit à qui le pleureroit.
Et cependant Bellone ſe déclare
Pour un Coq jeune & fier, l'Alexandre des Coqs.
Il avoit au fond du Ténare
Précipité tous ſes rivaux.
On n'en pleura pas un. La gent qui porte crête
Reçut aveo tranſport le héros triomphant.
Mainte Hélène (a) au caquet bruyant
Ambitionna ſa conquête.

(a) *Hélène*, Beauté célèbre, qui fut cauſe de la ruine de Troyes.



FABLE V.

LES DEUX ANES.

Je ſuis Philoſophe, moi,
Diſoit un jour un Ane à ſon confrère:
J'ai rompu mon licou. Toi, tu ne ſais que braire,
Servir ton Maître, & marcher devant toi.
Quoi? dit l'autre ſurpris, t'es-tu de bonne foi
Affranchi de tout eſclavage?
Et qui te nourrira? Qui, répondit le Sage?
Mon ami, je vois bien que tu ne m'entends pas.
Etre libre eſt un avantage
Dont aucun animal ne jouit ici-bas?
Pour le repos de chaque eſpèce,
Il eſt de certains nœuds qui les enchaînent tous,
Nœuds que forma d'abord ou la force ou l'adreſſe,
Par conſéquent plus ou moins doux,
Mais cependant toujours involontaires.
Vous autres bonnes gens, ignorez ces myſtères:
Nous voulons vous ouvrir les yeux.
En attendant, ne pouvant faire mieux,
Nous portons, en jurant, le poids de nos misères.
J'ai bravé l'homme ce matin;
Et ce ſoir je prendrai mon ſouper de ſa main.
Belle proueſſe, reprit l'autre!
Etre rebelle, ingrat & lâche en même tems!
Paſſe encor, meſſieurs les Sçavans,
Si vous adouciſſiez votre ſort & le nôtre;
Un tel effort alors pourroit me ſembler bon:
Mais arracherez-vous à l'homme ſon bâton?

FABLE VI.

LE MERLE.

D'UN bois fort écarté les divers habitans,
Animaux, la plûpatt ſauvages, malfaiſans,
De l'homme ignoroient l'exiſtence.
Nos ſemblables jamais ne pénétrèrent-là.
Un Merle (a) en un couvent élevé dès l'enfance,
En voyageant au loin, parvint chez ces gens-là.
Il étoit beau parleur, & ſortoit d'une cage,
Où Merle de tout tems apprit à s'énoncer
En jeune oiſeau dévot & ſage.
Son zéle dans ce bois eut de quoi s'exercer.
Eclairons, diſoit-il, nos frères miſérables :
Tout Merle à ce devoir par état engagé,
Plus éclairé, plus ſaint, doit prêcher ſes ſemblables.
Un jour donc notre oiſeau ſur un arbre perché,
Harangua vivement les plus conſidérables
D'entre ces animaux à ſon gré ſi coupables.
Nouveau Miſſionnaire, il ſuoit en prêchant.
D'abord on ne comprit ſon diſcours qu'avec peine :
Il parloit d'un être puiſſant,
Qu'il nommoit Homme, ayant l'univers pour domaine,

(a) *Merle*, oiſeau commun, dont le chant eſt naturellement agréable, & qui apprend à ſiffler. Son plumage eſt noir, & ſon bec jaune. De-là vient le proverbe du Merle blanc qu'on ſuppoſe impoſſible à trouver. Mais il y en a en Afrique, en Arcadie, & même en Savoye & en Auvergne. On en connoît auſſi de bleus, de verds & de couleur de roſe. Celui du Bréſil eſt d'un rouge éclatant.

Sachant tout, & pouvant, s'ils ne s'apprivoiſoient,
Détruire par le feu toute leur race entière.
Ours, Tigres, Sangliers étoient-là qui bâilloient :
Mais à ce dernier trait ils dreſſent la crinière.
Le Merle profitant d'un inſtant précieux,
S'agite, entre en fureur, & déploye à leurs yeux
Les grands traits de l'art oratoire :
(Eſchine (b) en ſes diſcours montroit moins d'action)
On dit qu'il arracha des pleurs à l'auditoire.
Dans le bois chacun ſonge à ſa converſion,
Et tremble d'encourir la vengeance de l'Homme.
Sur ce nouveau Roi qu'on leur nomme,
Au Docteur Merle ils font cent queſtions.
L'Homme eſt, répondoit-il, doué par la nature
De toutes les perfections.
Il a donc une belle hure (c)
Dit le Porc en l'interrompant ?
Sans doute qu'il reçut une trompe en partage,
Reprit à ſon tour l'Éléphant ? (d)

(b) *Eſchine*, célèbre Orateur Grec, rival de Démoſthène. Il ſe diſtingua tellement par ſon éloquence, que les Grecs donnèrent le nom des trois Graces aux trois Harangues qui nous reſtent de lui, & celui des neuf Muſes à neuf de ſes Epîtres. Il fleuriſſoit vers l'an 316. avant J. C.

(c) *Hure*. Le Sanglier eſt un Porc ſauvage, dont la tête s'appelle *hure*, ainſi que celle du Saumon & celle du Brochet.

(d) *Eléphant*, le plus grand & le plus gros de tous les animaux à quatre pieds. Sa trompe, qui eſt en même tems un bras nerveux dont les coups ſont terribles, & une main adroite qui ſaiſiſſant les corps les plus minces, fait tout ce que nous faiſons avec les doigts, réunit encore l'organe de l'odorat, enſorte que *cet animal*, comme s'exprime M. de Buffon, *a le nez dans la main ;* & c'eſt de cette réunion de ſens que provient ſon intelligence ſupérieure. Car on lui attribue mille choſes qui approchent du jugement & du raiſonnement des hommes. Deux grandes dents courbées qui lui ſortent du côté de la mâchoire d'en haut, ſont ce qu'on appelle l'*yvoire*. Les Indiens prévenus des idées de la métempſycoſe, regardent les Eléphans blancs comme les mânes vivans de leurs Empereurs. Auſſi ces animaux, au rapport des voyageurs, ont-ils chacun un palais,

Le Tigre (e) prétendoit qu'il devoit faire rage
Avec ses griffes & ses dents;
Et l'Ours, (f) qu'entre ses bras il étouffoit les gens.
Les foibles s'en formoient des images pareilles,
Et pensoient le douer d'attributs assez beaux,
Le Cerf, (g) en lui donnant des jambes de fuseaux,
Et l'Ane de longues oreilles.

TOUT ce qui nous ressemble est parfait à nos yeux.
D'après leurs traits grossiers, leur instinct vicieux,

une maison composée d'un nombreux domestique, une vaisselle d'or, des mets choisis, des vêtemens magnifiques, & sont dispensés de tout travail & de toute obéissance. L'Empereur vivant est le seul devant lequel ils fléchissent les genoux, & ce salut leur est rendu par le Monarque; sur quoi il échappe à M. de Buffon une saillie, qui seroit une bonne morale de Fable : « cependant les attentions, » les respects, les offrandes les flat» tent sans les corrompre; ils n'ont » donc pas une ame humaine : cela » seul devroit suffire pour le démon» trer aux Indiens ». Ce Naturaliste estime que l'Eléphant en liberté doit vivre au moins deux cens ans. Celui que le Roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668, n'avoit que quatre ans; & on n'en donnoit que cinq à celui qui a été vu à Paris en 1771.

(e) *Tigre*, animal très-féroce, dont heureusement l'espèce n'est pas nombreuse, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Il a la tête d'un Chat & les pattes d'un Lion. Ses dents & ses ongles sont fort aigus. C'est peut-être de tous les animaux le seul dont on ne puisse fléchir le naturel. Il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, & qui lui fait dévorer ses propres enfans, & déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Il plonge sa tête dans l'animal qu'il éventre, pour en sucer à longs traits le sang. Le Roi de Congo punit sévérement ceux qui lui apportent des peaux de Tigre sans le poil de leurs moustaches, parce que pris en pillule, c'est un poison qui pique les membranes de l'estomac avec autant de douleur qu'un paquet de fines aiguilles. On dit que l'animal quand il boit, évite d'avaler ces poils, en se plaçant parallélement au fil de l'eau.

(f) *Ours*. Cet animal a les pieds assez semblables à des mains, & ses deux pattes de devant lui servent comme de bras.

(g) *Cerf*, animal innocent, tranquille, & qui aime la solitude des forêts. Sa tête est parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, qui croît & pousse comme le bois d'un arbre, & qu'il met bas chaque année. Ses jambes sont fort menues.

Ces animaux peignoient les hommes.
Et vils insectes que nous sommes,
A notre image aussi notre orgueil peint les Dieux.



FABLE VII.

LES DEUX POULES ET LE MOUTON.

DEUX Poules dans certain marché,
Voyoient avec douleur tant d'œufs qu'on alloit vendre.
Elles nous maudissoient! il falloit les entendre.
Mon Dieu! que l'homme est dur, & qu'il est peu touché
Des larmes qu'il nous fait répandre!
Avant qu'ils soient éclos il nous prend nos enfans,
Et ne nous laisse pas le loisir d'être mères.
Nos œufs, nos tendres œufs sont les mets de ces gens.
Tandis qu'ainsi discouroient ces commères,
Arrive un troupeau de Moutons.
Robin, l'un des plus gras, leur dit : Qui vous chagrine?
C'est cette race humaine, hélas! dont nous parlons;
Ce sont nos œufs que nous pleurons :
Chaque jour cette engeance en fournit sa cuisine.
Qui, vos œufs! ha! vraiment, plaignez ces embryons!
Et nous donc, que l'homme assassine,
Nous qu'il engraisse exprès pour faire un meilleur plat, (a)

(a) *Pour faire un meilleur plat.* La grosseur & la beauté des Moutons & de leur laine varient, suivant les climats & la nature des pâturages; mais on connoît peu d'endroits où leur chair ne soit regardée comme une excellente nourriture. Leur laine sert à faire diverses

Croyez-vous qu'à bon droit nous n'ayons rien à dire
Contre ce peuple ſcélérat ?
En vérité, bonnes, je vous admire.
Embryons tant que vous voudrez !
Ce ſont nos fils, dit l'une. Ami, répondit l'autre,
L'homme vous traite mal, plaignez-vous, murmurez ;
Mais le malheur d'autrui n'empêche pas le nôtre.
Laiſſez-nous déplorer notre deſtin commun.
L'amour d'une mère eſt extrême :
Voir périr ſes enfans ou périr elle-même,
Pour une mère c'eſt tout un.

ſortes de draps, & leur graiſſe à faire communément du ſuif de chandelle. Dans pluſieurs endroits de l'Afrique, ils s'engraiſſent tellement par la queue, qu'elle pèſe juſqu'à vingt livres : on eſt obligé de la ſoutenir avec une petite brouette.



FABLE VIII.

L'ENFANT ET LE VER-A-SOYE.

CERTAIN Enfant avoit un Ver-à-ſoye,
Dont il faiſoit ſes plus doux paſſe-tems.
Un rien divertit les enfans.
Celui-ci n'avoit pas de plus parfaite joye
Que celle d'élever ſon jeune priſonnier.
Il faut qu'à toute heure il le voye,
Qu'il le nourriſſe, qu'il le choye :
Il ne l'eût pas donné pour l'un vers entier.

De

De ſon tendre feuillage il dépouille un mûrier; (a)
De cartons enlaſſés fait un château fragile,
De feuilles le tapiſſe, & dans ce domicile
Met le Vermiſſeau repoſer.
Lui de s'y promener, d'y filer, d'y manger:
C'eſt plaiſir qu'être eſclave en un ſi doux aſyle!
Le tems vint que Nature, aux regards des humains
Voulant dérober ſes merveilles,
Fit qu'à bâtir le Ver employa quelques veilles.
A l'ouvrage elle ſeule elle prêta les mains;
Tout ce que touche la Nature
Devient or ſous ſes doigts. L'inſecte en peu de tems
Se façonne un logis d'admirable ſtructure.
Il ſe retire là-dedans,
Pour en ſortir un jour ſous une autre parure.
L'Enfant voudroit déja qu'il eût briſé ſes fers;
Il voudroit qu'à l'inſtant, d'habitant de la terre
Il devînt citoyen des airs;
Il voudroit déja qu'il fut père:
Pour un ſeul Ver, dit-il, j'aurai cent Vermiſſeaux.
Le voile où s'opéroit cette métamorphoſe,
Sembloit trop retarder tant de plaiſirs nouveaux.
A couper ce tiſſu le marmot ſe diſpoſe.
Sa main mal aſſurée, & les cruels ciſeaux
De concert avec ceux de la Parque fatale,
Pour l'inſecte chéri trop funeſte concours,
Tranchèrent & ſa ſoie & le fil de ſes jours:
De ſa coque il paſſa dans la barque infernale.

C'EST ainſi qu'en voulant ſe hâter de jouir,
Souvent on perd un bien qu'on alloit recueillir.

(a) *Mûrier*: le bois de cet arbre dont les feuilles ſervent à nourrir les Vers-à-ſoye, eſt eſtimé, parce qu'il dure long-tems & qu'il a de la facilité à ſe courber. On peut faire des cordes avec ſon écorce.

*FABLE IX.

LE BOUC, L'ANE, LE RENARD ET LE TAUREAU.

MESSIRE Bouc, (a) animal assez vain,
Avec Maître Ane un jour alloit de compagnie.
Le galant de son mieux entretenoit Martin;
Martin de son côté jasoit comme une Pie.
Il fut d'abord entr'eux question du prochain:
Sur ce point-là leur caquet fit merveilles.
Puis on parla de soi par contre-coup.
Le Bouc vanta sa barbe, & l'Ane ses oreilles.
Au dire de chacun, il s'en falloit beaucoup
Que l'autre eût sur lui l'avantage.
Lorsqu'un Renard passant par-là:
Courage, leur dit-il, mes bons amis, courage!
Le plaisant orgueil que voilà!
Vos dons, foi de Renard, ne me font nulle envie;
Je n'en donnerois pas cela.
Regardez cette queue, & dites, je vous prie,
Si jamais la Nature a rien fait d'aussi beau?
A peine a-t-il parlé, que sur ces entrefaites,
Arrive un vigoureux Taureau.
On lui conte le cas: Pauvres gens que vous êtes,

(a) *Messire Bouc.* Le Bouc est le mâle de la Chèvre. Il diffère du Bélier en ce qu'il est couvert de poils & non pas de laine, & en ce que ses cornes sont moins contournées. Il a de plus une longue barbe, qui croît tellement qu'on en fait des perruques, en la mêlant avec des cheveux. Il y a des Boucs qui n'ont point de cornes.

Répond, en mugissant, l'animal encorné !
Ce qu'à chacun de vous la Nature à donné
Vaut-il ceci, parlez ? Le redoutable Sire
Baisse à ces mots la tête, & les fait fuir tous trois.
Contre cet argument qu'auroient-ils pû lui dire ?
Lecteur, tu n'en sçais rien, je crois;
Ni moi non plus : mais je te dois instruire.

Tout homme est glorieux; c'est la commune loi:
Tout homme met autrui fort au-dessous de soi.
Cet orgueil-là vraiment a de quoi faire rire:
Tandis qu'à vos dépens moi-même je m'admire,
Un tiers vient qui vaut mieux & que vous & que moi.



FABLE X.

L'EPHÉMERE ET LE FRÊLON.

Né le matin, le soir près du tombeau,
Un Ephémère (a) avoit changé deux fois de peau,
Pondu des œufs, couvé, fait le tout à la hâte,
Et chez Pluton descendoit bien & beau.
Vous êtes d'une bonne pâte,
Lui dit un Frêlon (b) étonné;
Vous voilà décrépit qu'à peine êtes-vous né.

(a) *Ephémère*, petit insecte volant, qui ne vit, dit-on, qu'un seul jour, & qui dans cet espace, change deux fois de peau, fait des œufs & jette des semences. Les Pêcheurs s'en servent pour amorcer leurs hameçons. On prétend qu'avant que d'être insecte aîlé, il vit trois ans sous la forme de Ver.

(b) *Frêlon*, espéce de Mouche inutile, qui ressemble à la Guêpe, mais qui est plus grosse du double. Si l'on coupe un Frêlon en deux, il ne laisse pas de manger.

Qui vous preſſoit ? pourquoi faire auſſi tant d'ouvrage ?
Vous auriez vécu davantage,
En vous repoſant comme moi.
L'Ephémère lui dit : Tais-toi.
Ton exemple eſt honteux à ſuivre.
J'ai travaillé ; je laiſſe après moi des enfans :
Quand dans l'oiſiveté j'aurois vécu cent ans,
Dis-moi donc, auroit-ce été vivre ?

FABLE XI.

LA POULE ET LE POULET.

CERTAIN Auteur raconte qu'un Poulet
A peine ſorti de la coque,
Déja trotoit, déja s'émancipoit.
On croiroit, ſans mentir, que cet Auteur ſe mocque,
Si chez nous chaque jour pareil cas n'arrivoit.
La Poule auſſi ſage que tendre,
Blâmoit ſon fils de ſa témérité :
Quel délire vous prend ? pourquoi ne pas attendre
Que vous puiſſiez marcher en ſûreté !
Les enfans aujourd'hui m'étonnent !
Que ne me laiſſez-vous guider vos premiers pas !
Mon fils, vous ne connoiſſez pas
Les dangers qui vous environnent.
Vous marcherez aſſez, quand l'âge & la raiſon
Rendront votre importune mère
Moins utile à vos jours, & peut-être moins chère,
En attendant, craignez le ciſeau de Cloton ;

Et laiſſez-moi fournir juſque-là ma carrière,
Sans voir entrer le deuil en ma maiſon.
Le Poulet rejetta cette ſage leçon :
Ma mère, en vérité, me paroît ſingulière
D'affecter un ton ſi chagrin,
Pour un peu de bon tems que j'ai pris ce matin.
Franchement ſon humeur eſt parfois tracaſſière :
Mais je la laiſſe dire, & vais toujours mon train.
Le fripon paya cher ſon naturel mutin :
Un ſoir trompant l'œil de la Poule,
(Elle avoit des petits en foule)
Le pauvret ſautant comme un fou,
Voletant, culbutant, trotant ſans ſavoir où,
Du poulailler gagna la porte.
Mouflar dormoit. Un Renard étoit-là,
Priant les Dieux de faire enſorte
Que le Mâtin dormît toute cette nuit-là.
Il apperçut l'imprudente volaille.
Oh! oh! dit-il, ceci vaut encor mieux:
Sire Jupin amène ici cette canaille :
Ce que c'eſt que d'être pieux !
Il dit, & du Poulet ne fit qu'une bouchée.
Le Mâtin s'éveilla trop tard.
De vous dire à quel point la Poule en fut touchée,
Quand j'emploirois tous les pinceaux de l'art,
Sa douleur ne feroit encore qu'ébauchée.

O NATURE! à ta voix pourquoi ſommes-nous ſourds?
Soins d'un cœur que l'amour tient agité ſans ceſſe,
Flambeaux devant nos pas portés par la tendreſſe,
A combien de dangers vos généreux ſecours
Arracheroient notre jeuneſſe,
Si dans ce tems d'erreurs nous vous ſuivions toujours!



FABLE XII.

LA GUESPE ET LE CHOU.

MES amis, quel eſt donc cet homme
Qui chaque jour s'en vient vous noyer d'eau,
Et qui ſur ſa bête de ſomme,
Quand il lui plaît, vous liant bien & beau,
Vous mène ou ne ſçait où? D'où vient qu'à ce voyage
Il ne met point un terme, dites-moi?
A-t-il ſur vous tant d'avantage,
Que vous ne puiſſiez pas vous ſouſtraire à ſa loi?
J'aimerois à vous voir vivre ici ſans rien craindre,
Sans importuns liens, ſans en bouger jamais.
Il le faut avouer, votre eſpèce eſt à plaindre!
Ainſi parloit la Guêpe (a) aux hôtes d'un marais.
Un Chou quelque peu Philoſophe,
Lui dit: Commère, en vérité,
Vous ne raiſonnez pas: ſommes-nous d'une étoffe
A durer une éternité?
Tout périt; & jamais l'effort de la nature
Ne fit un être exempt des outrages du tems.
C'eſt à ſa ſeule loi, toujours conſtante & ſûre,
Que ſont aſſujettis tant d'êtres différens.

(a) *Guêpe*, eſpèce d'Abeille, qui eſt auſſi armée d'un aiguillon, mais qui fait de mauvais miel. Les Guêpes ſont d'une groſſeur extraordinaires dans pluſieurs parties de l'Amérique.

Quant à cet homme, ma commère,
Dont vous nous vantez tant le pouvoir abfolu,
Mais auquel je croirai lorfque je l'aurai vu,
Ce n'eft qu'un être imaginaire;
Ouvrage de la peur, fantôme de grand-mère,
Préjugé d'éducation.
Sur cette folle opinion,
Ma bonne, quelque jour on pourra vous inftruire.
Maître Chou n'en eut pas le tems:
L'homme arrive à ces mots, l'emporte & le fait cuire.
Maître Chou fut lui-même inftruit à fes dépens.

* *

FABLE XIII.

LE MOUTON.

Un jour Robin Mouton, animal foible & fot,
Fourré comme un Docteur & gras comme un dévot,
Mais plus orgueilleux que Therfite, (a)
Crut qu'un Mouton de fon mérite,
Etoit trop bon d'obéir à Guillot.
Robin donc réfolut d'être libre au plutôt.
Il iroit bien tout feul promener, paître & boire:
Un lourdaud de Berger, aux champs, à la forêt,
Ne mettroit plus le nez dans tout ce qu'il feroit.
Parmi tant de Héros de célèbre mémoire,

(a) *Therfite*, le plus difforme des Grecs qui allèrent au fiége de Troye. Il ofa dire des injures à Achille, qui le tua d'un coup de poing.

Qui se sont affranchis d'un pouvoir usurpé,
Robin-le-grand seroit compté.
De ce bel endroit de sa vie
Quelque Poëte un jour subitement frappé,
En feroit une Tragédie:
On y citeroit ses discours.
Ce Mouton n'étoit pas comme ceux de nos jours
Un ignorant en poësie.
Je suis, ajoutoit-il, le plus grand du troupeau;
Jamais Mouton si fort n'orna la bergerie:
Contre tous les Chiens en furie
Je me défendrai bien & beau.
A l'entendre, on croiroit que le galant médite
Quelqu'exploit glorieux, quelque sanglant combat;
Ou qu'il brigue en Romain que le péril invite,
L'honneur du premier coup dans un assassinat,
(b) En abattant une tête proscrite,
Aux yeux d'un auguste sénat.
Il crut faire en effet une action d'éclat;
Un beau matin il prit la fuite:
Et Moutons aussi-tôt de courir à sa suite,
Et Chiens d'aller après, & Guillot de crier.
Rien ne put arrêter cette race maudite.
Un Loup sortant des bois étrangla le premier:
C'étoit Robin lui-même. On dit qu'il fit paroître
Beaucoup de fermeté dans ses derniers momens.
Les autres effrayés retournèrent au Maître:
Ils firent bien, les bonnes gens!

(b) *En abattant une tête proscrite,*
Aux yeux d'un auguste sénat.

Allusion à la conspiration de Brutus, de Cassius & des autres Conjurés qui assassinèrent en plein sénat, Jules-César, premier Empereur Romain, âgé alors de 56 ans, l'an de Rome 710.

L'INDÉPENDANCE a beau vous plaire,
O peuple ! vrais Moutons pour la ſtupidité,
L'obéiſſance importe à votre sûreté.
Sachez donc être heureux ſous un joug néceſſaire,
Moins à craindre pour vous que n'eſt la liberté.

*FABLE XIV.

LES CRIMES ET LE CHASTIMENT.

LES Crimes une nuit échappés du Tartare,
Du monde conſterné parcouroient les climats;
Nuit horrible, où leur main barbare
Avec impunité ſème les attentats.
Des meurtres, des aſſaſſinats
Au Voyageur tremblant atteſtent leur paſſage.
La Nature s'éveille, & ſe plaint qu'on l'outrage.
Echo, dont la voix fait frémir,
Ne répond qu'à des cris de douleur & de rage.
On entend Dioné gémir
A l'approche du ſang qui couvre ſon rivage.
Dans le ſein des ſillons les germes corrompus,
N'engendrent que d'affreux reptiles:
La mort a pénétré dans les plus sûrs aſiles;
Les murs ſont démolis, & les verroux rompus.
Fiers du trouble où leur rage a plongé la Nature,
Les Crimes marchoient à grands pas.
L'herbe meurt ſous leurs pieds; & ſemblable aux frimats,
Le ſouffle de leur bouche impure
Des forêts d'alentour fait jaunir la verdure.

Cependant, appuyé ſur un bâton noüeux,
Le Châtiment ſévère en boîtant ſuit leurs traces.
Ils l'apperçoivent derrière eux:
Ils raillent ſa lenteur, & bravent ſes menaces.
Mais, conſtant à les ſuivre, il trompe leur effort;
Sur leurs pas tortueux il attache ſa vûe:
L'heure de la vengeance enfin étant venue,
Il les atteint, les frappe, & les livre à la mort. (a)

(a) *Rarò antecedentem ſceleſtum*
Deſeruit pede Pœna claudo.
Hor. L. III, Ode II.

FABLE XV.

LE LION ET LE LIÉVRE.

On raconte qu'un jour ſa majeſté Lionne
Du Liévre (a) rabattit aſſez bien le caquet.
Celui-ci qui croyoit au Roi la donner bonne,
D'être l'appui de la couronne
A ſon nez, dit-on, ſe vantoit.
Sire, ſans irriter votre auguſte perſonne,
Avouez que je ſuis un excellent ſujet.
Le Léopard n'eſt point docile,
L'Ours & le Tigre encore moins.
Pour l'Ane, il eſt gourmand preſqu'autant qu'imbécile,

(a) *Liévre*, petit animal ſauvage de la forme d'un Lapin, mais un peu plus gros, qui a le poil gris & rougeâtre, & qui eſt répandu avec profuſion ſur toute la ſurface de la terre. Il a peu d'induſtrie, & eſt naturellement peureux. Les Liévres de la Laponie & des autres pays ſeptentrionaux, deviennent blancs en hiver, & reprennent leur couleur au printems: il n'y en a que quelques-uns qui reſtent toujours blancs.

Et ne peut que charger l'État dans ses besoins.
Le Bœuf à regret sert un Maître.
Le Loup (b) fait l'important, & le Renard est traître;
C'est un drôle, entre nous, à vous jouer d'un tour.
Tout ce qui forme votre cour
Après la révolte soupire.
Ce n'est pas sans courir des hazards dangereux,
Que d'une part des soins qu'exige cet empire
Mon Roi se repose sur eux.
Je suis, ma foi, le seul qui vaille quelque chose.
Tais-toi, reprit alors le Monarque, & pour cause.
C'est de toi-même avoir trop bonne opinion;
Apprends-le de ton Roi pour ton instruction.
Fuir de ces animaux l'odieuse malice,
C'est n'être pas méchant, mais non pas être bon.

PARBLEU, ce Lion-là n'étoit pas bête, non!
On n'est pas vertueux pour n'avoir aucun vice,
Ni plus soumis au joug pour fuir la trahison:
La foiblesse est souvent toute notre justice.

(b) *Loup*, animal farouche & carnassier, qui est une espéce de Chien sauvage. L'Angleterre n'a pas de Loups, par le soin qu'on a pris d'en purger l'Isle, en payant un prix pour chaque tête. Les pays septentrionaux en sont remplis. En Orient, on les exerce à la danse. Il est difficile de forcer les vieux Loups à la course, parce qu'ils peuvent courir plusieurs jours sans s'arrêter.





* FABLE XVI.

LES DEUX MASQUES.

Un Masque à certain bal cachoit une Beauté.
L'Ouvrier prit plaisir à le faire difforme ;
Nez bourgeonné, menton énorme,
Bouche béante & lèvre de côté :
C'étoit les traits d'une Gorgone.
Mais celle qu'il cachoit brilloit par le maintien,
Avoit le pied petit & la taille mignone :
Partant chacun disoit : *Beau masque*, on ne voit rien
Qui ne plaise en votre personne ;
Et le Masque prenoit cet éloge pour sien.
Cette expression familière
Semblant à lui seul s'adresser,
Il croit qu'on ne peut se lasser
D'admirer en ces lieux sa beauté singulière.
Quand la mère du jeune objet
Qui par je ne sai quel caprice
S'étoit muni d'un visage si laid,
Arrive au bal, chignon bien fait,
Visage nud, mais peint avec tant d'artifice,
Que sur ses pas d'abord voilà maints étourdis
Vantant les roses & les lis
Dont cette Vénus surannée
A rechampi sa face bazannée.

Eh bien! ne le difois-je pas,
Reprend le Mafque alors? J'ai vu fur fa toilette
Cette femme tantôt fabriquer fes appas,
Lorfque des miens fa fille a fait l'emplette:
Partant, c'eft moi qu'on loue en louant celle-ci.
La mère avec fon fard, la fille avec le nôtre,
Ont également réuffi:
Mafque pour Mafque, l'un vaut l'autre.

FABLE XVII.

LA FAUVETTE.

Aux branches d'un tilleul une jeune Fauvette (a)
Avoit de fes petits fufpendu le berceau.
D'écoliers turbulens une troupe inquiéte,
Cherchant quelque plaifir nouveau,
Apperçut en paffant le nid de la pauvrette.
Le voir, être tentés, l'affaillir à l'inftant,
Chez ce peuple enclin à mal faire,
Ce fut l'ouvrage d'un moment.
Tous fans pitié lui déclarent la guerre.
Le pauvre nid vingt fois penfa faire le faut.
Il n'étoit fi petit marmot
Qui ne fît de fon mieux pour y lancer fa pierre.

(a) *Fauvette*, petit oifeau qui tire fur le fauve, d'où lui vient fon nom, & dont le chant eft fort agréable. Elle a beaucoup d'induftrie. Elle fait fon nid fur les arbres des grands chemins, & le compofe très-artiftement de crins de cheval. On la nourrit comme le Roffignol.

L'allarme cependant étoit grande au logis.
La Fauvette voyoit l'inſtant où ſes petits
Alloient périr ou ſubir l'eſclavage ;
Un eſclavage, hélas! pire que le trépas!
Les gens qu'elle voyoit là-bas
Etoient aſſurément quelque peuple ſauvage
Qui ne les épargneroit pas.
Que faire en ce péril extrême!
Mais que ne fait-on pas pour ſauver ce qu'on aime!
Elle vole au-devant des coups ;
Pour ſa famille elle ſe ſacrifie,
Eſpérant que ces gens, dans leur affreux courroux,
Se contenteront de ſa vie.
Aux yeux du peuple ſcélérat
Elle va, vient, vole & revole,
S'éléve tout-à-coup, & tout-à-coup s'abbat,
Fait tant qu'enfin cette race frivole
Court après elle & laiſſe-là le nid.
Elle amuſa long-tems cette maudite engeance,
Les mena loin, fatigua leur conſtance ;
Et pas un d'eux ne l'atteignit.
L'amour ſauva le nid, le ciel ſauva la mère.
A ſes petits elle en devint plus chère.
Dieu ſait la joie & tout ce qu'on lui dit
A ſon retour de touchant & de tendre!
Comme ils avoient paſſé tout ce tems ſans rien prendre,
Elle appaiſa leur faim ; puis chacun s'endormit.





*FABLE XVIII.

LES OURS ET LES CHIENS.

Du peuple Ours & du peuple Chien
Je vais vous raconter l'hiſtoire.
Chez l'un il ne s'en falloit rien
Qu'on ne crût parvenir au plus haut point de gloire
En contrefaiſant l'autre ; & chez l'autre au rebours,
(Je veux dire chez le peuple Ours,)
On tenoit à grand avantage
D'éviter du voiſin juſques au moindre uſage.
Du reſte, entre eux longs & fréquens débats
A qui des deux dans la machine ronde
Devoit appartenir le pas.
L'Ours en ſa cervelle profonde,
Trouva pour l'avoir un moyen
Que n'eût pas en mille ans imaginé le Chien.
Ce peuple en tous points nous imite,
Dit un Ours philoſophe ; il peut le payer cher :
Voulons-nous voir dans peu ſa nation réduite ?
Tuons-nous par raiſon, il ſe tuera par air :
Et comme il outre tout, la mode ſera cauſe
Que, pour un de nos gens curieux du trépas,
Dix Chiens voudront ſauter le pas.
Se tuer pour un Ours, & rien c'eſt même choſe :
Partant le diſcours prit ; & maint Ours ſe noya,
Et chez le peuple Chien ce goût s'accrédita,

Tellement, ajoute l'hiſtoire,
Que ſur l'autre bientôt ce peuple l'emporta :
Trente Chiens en deux jours au Styx allèrent boire.
Si la mode en continua,
J'ai beaucoup de peine à le croire :
Mais, ô combien l'exemple a ſur nous de pouvoir!
C'eſt où j'en veux venir, François, par cette Fable :
Crains qu'en imitant trop un voiſin redoutable,
Il ne t'arrive de décheoir.

FABLE XIX.

LE CHAT ET LE COQ D'UN CLOCHER.

POUR bien juger des Grands il faut les approcher.

UN jeune Chat rôdant ſur le toît d'une égliſe,
Admiroit le Coq du clocher,
Qui brilloit fort. Raton, dans ſa ſurpriſe,
Diſoit : Où s'eſt allé percher cet animal ?
Son éclat me ravit; je n'ai rien vu d'égal.
C'eſt peut-être quelque machine
Sans mouvement, pour faire peur aux Chats.
Mais non, le voilà qui chemine :
Ce Coq aſſurément vient des lointains climats.
Pour mieux le contempler Raton alors s'arrête.
Quand il eut bien examiné le cas,
Philoſophé ſur la queue & la crête :
Il eſt d'or, ou, parbleu, je ne m'y connois pas;

Ce

Ce Coq eſt d'or, vous dis-je, & d'or très-pur encore.
Nous allons voir s'il a du cœur.
O Jupiter! tu ſais que je t'honore,
Voilà le Roi des Coqs, fais que j'en ſois vainqueur!
Après cette courte prière,
Raton ranimant ſon ardeur,
S'élance ſur une goutière,
Gagne une tour, & ſaute de manière
Qu'il atteint le clocher. De-là Grippeminaud
De lucarne en lucarne arrive juſqu'au haut.
Non ſans péril: Raton avoit l'ame guerrière,
Et ne s'effrayoit pas des dangers de l'aſſaut.
Arrivé, le voilà bien ſot:
Ce Coq ſi beau n'étoit que matière groſſière.
Raton lui fait défi: l'autre ſans dire mot,
Tourne tantôt la tête & tantôt le derrière.
Raton dans ſa lucarne enrage comme il faut
De la ſotiſe qu'il a faite.
Enfin voyant qu'il tournoit à tout vent:
Je t'ai pris, lui dit-il, pour un être vivant,
Et tu n'es qu'une girouette!

TEL brille ainſi de loin dans un poſte éminent,
Qui de près n'eſt qu'une mazette.



*FABLE XX.

LE PYRRHONIEN ET LE VERRE ARDENT.

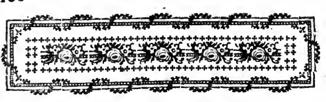
Un homme qui doutoit de tout,
(Manie aujourd'hui trop commune,)
Qui, quand on le pouffoit à bout
Sur la clarté du jour, fur celle de la Lune,
Pour la nier fermoit les yeux;
Au mois de Juin, lorfque plus radieux,
Et plongeant fur notre hémifphère,
Le brûlant amant de Thétis
Fond nos humeurs, & fait mûrir nos fruits,
Nioit obftinément fa chaleur falutaire.
Certain Sage entreprit de guérir fon cerveau:
Un jour que ce Pyrrhon (a) nouveau
En plein champ avoit pris fon fomme,
De l'aftre bienfaifant qui jaunit nos moiffons,
Dans un verre courbé concentrant les rayons,
Il brûla quelque peu la barbe de notre homme.
Celui-ci s'éveille en criant,
Porte la main fur fon vifage,
Et ne fait plus que dire au Sage
Contre un fi fenfible argument.

(a) *Pyrrhon*, fameux Philofophe grec, Difciple d'Anaxarque, qu'il accompagna jufqu'aux Indes, & Chef de la fecte des Septiques ou Pyrrhoniens. Il trouvoit partout des raifons d'affirmer & des raifons de nier. Il vivoit du tems d'Epicure & de Théophrafte, environ 300. ans avant J. C. & étoit natif d'Elis au Péloponèfe.

CECI peut aisément s'appliquer à la Fable :
Les principes qu'en nous la Providence a mis,
Niés par maint Auteur, à cet homme semblable,
Comme en un centre réunis,
Dans un récit clair & concis,
Mêlé d'une adroite critique,
Réveillant ses sens engourdis,
Font sur lui l'effet du caustique.

Fin du Troisieme Livre.





FABLES NOUVELLES.

LIVRE QUATRIEME.

PROLOGUE.

O COMBIEN j'aimerois un mortel dont le cœur
Ne connoîtroit la haine ni l'envie ;
Qui du bonheur d'autrui feroit tout son bonheur;
Qu'on verroit sans orgueil & sans hypocrisie,
Par quelques dons versés au sein des malheureux,
Marquer tous les jours de sa vie !
Où le trouverons-nous ce mortel généreux ?
Lecteur, je t'ai déja crayonné son image:
Il y faut ajouter encor de nouveaux traits.

J'aurai beau, je le vois, en remplir mon ouvrage,
Les hommes n'apprendront jamais
Que l'oubli même des bienfaits
Ne doit point rebuter le Sage.

FABLE PREMIERE.

LA COLOMBE ET LE NID DE PINÇON.

Pour autrui de l'urbanité,
Pour son Roi de l'amour, pour soi de la gaieté;
Voilà des dons que j'idolâtre.
Mais ce n'est point assez: sur ce vaste théâtre
Où tour-à-tour nous naissons & mourons,
Je veux que l'on joigne à ces dons
La pitié pour autrui, quand le destin l'accable.
Ecoutez les Héros que fait parler la Fable;
Plus éloquens entre eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Plus sages que leur Roi, tyran de l'univers,
Qu'ils apprennent à l'homme à chérir son semblable.

Une Colombe (a) en voyageant,
Du Nid infortuné d'un Pinçon indigent
Fit, dit-on, la rencontre heureuse;
Heureuse pour un cœur noble & compatissant:
Or la Colombe est tendre & partant généreuse.

(a) *Colombe;* c'est, selon quelques Ornithologistes, la femelle du Pigeon, & selon d'autres, une espèce particuliere. On la nomme *l'Oiseau de Cithère*, parce que le char de Vénus étoit tiré par des Colombes, ou parce que cet oiseau est fort porté à l'amour. Il est regardé comme le symbole de la douceur. Il vole en troupe, & est passager.

Pour ces gens auſſi-tôt ſe prenant d'amitié,
Elle approche, elle voit la faim qui les aſſiége.
La mère avoit péri depuis peu dans un piége;
Le père étoit eſtropié;
Les petits ſe mouroient: ce Nid faiſoit pitié.
La Colombe en pleura. C'eût été grand dommage
Que le ſort ne l'eût pas conduite en ce lieu-là!
La mort un peu plus tard dévoroit tout cela:
Le ciel a béni ſon voyage.
De ces pauvres enfans la voilà qui prend ſoin,
Les échauffant, leur donnant la pâture,
Exprès pour eux l'allant chercher au loin.
Quand ſon cœur eût été guidé par la nature,
La nature n'eût pas fait mieux.
Elle y voloit au lever de l'Aurore,
Repaiſſant les petits dès qu'ils ouvroient les yeux.
Le ſoir elle y voloit encore;
Puis le Nid bien repu recevoit ſes adieux.
Le Pinçon attendri la recommande aux Dieux.
Le tems vint, (hélas! tout s'oublie)
Que le père guéri, les petits voletans
Purent aller chercher leur vie.
Notre Colombe arrive un beau jour de printems:
Les ingrats auſſi-tôt prennent la clef des champs;
Tous quittèrent le Nid, tous fuirent devant elle.
Quelqu'un lui dit: Ne vous chagrinez pas,
(Ce fut, je penſe, l'Hirondelle)
Il eſt beau, croyez-moi, de faire des ingrats.



FABLE II.

L'OURS ET LE LION.

Les forfaits de l'humaine engeance
De Jupiter un jour laſſèrent la bonté.
Pour punir les mortels, la céleſte puiſſance
Mit entre eux l'inégalité
D'eſprit, de force & de naiſſance,
Qui du monde opprimé chaſſa la liberté.
Jupiter à regret exerce la vengeance.
Bientôt ſe repentant de ſa ſévérité,
Il voulut adoucir la fatale ſentence.
L'Équité par ſon ordre abandonnant les cieux
Vint en nous fixer ſa demeure,
Et réprimer l'eſſor des cœurs ambitieux.
Mortels, ſans ce bienfait des Dieux,
Vous ſeriez l'un à l'autre, en tous lieux, à toute heure,
Des Lions affamés, des Tigres furieux.
L'Équité balançant un pouvoir tyrannique,
Dans le cœur des méchans veille & combat pour nous.
Ses cris jettent le trouble au ſein du Politique;
Du Conquérant avide ils ſuſpendent les coups.
Oui, ſévère Équité, principe pur & ſage,
Par qui l'univers eſt en paix,
Ton pouvoir vient des Dieux; il n'eſt point notre ouvrage:
S'il l'étoit, il faudroit l'ignorer à jamais.

L'OURS un jour aſſembla les hôtes des forêts.
Mes amis, leur dit-il, j'ai pitié des ténèbres
Qui voilent à vos yeux vos plus grands intérêts.
J'ai fréquenté des Ours, Philoſophes célèbres,
Ours égalant les Dieux & ſages comme moi.
Ici-bas chacun eſt pour ſoi,
Si ſur tous autres la nature
A voulu vous favoriſer
D'ongles forts, d'une belle hure,
Ce ſeroit être ingrats que de n'en pas uſer.
Profitez de ces dons. Pour moi, je vous le jure,
Je ne reſpecterai plus rien.
Demandez-moi ſur quoi ſe fonde
Cette loi du *tien* & du *mien* ?
Nous ſommes citoyens du monde.
Jupiter à chacun de nous
N'a point aſſigné de domaines;
Et ces diſtinctions ſi vaines
Sont l'ouvrage du tems, & d'animaux trop doux,
Qui ſe ſont librement donné d'injuſtes chaînes.
Plus d'antres, plus de loix: notre bien eſt partout.
L'Ours pendant ce diſcours s'étoit tenu debout:
Il s'aſſit. Le Lion ſe lève & dit: Mes frères,
J'admire de maître Ours l'éloquence & l'eſprit.
Il nous a dévoilé de ſublimes myſtères
Que dès ce même inſtant je veux mettre à profit.
Seigneur Ours, il me faut pour l'hiver un habit
Bien chaud & bien fourré; c'eſt l'avis d'Hippocrate.
Notre bien eſt partout; j'ai, ſi je ne me flate,
Pour le reprendre ſur les gens,
Bonnes griffes, je penſe, & d'aſſez bonnes dents!
Souffrez que votre peau me ſerve de fourrure.
L'Ours n'étoit déja plus à la fleur de ſes ans;

Le Lion profitant du droit que la nature,
Comme au plus fort, lui donnoit fur fa peau,
L'attaque, le défait, l'écorche bien & beau,
Confond les partifans du pauvre Philofophe,
Et leur fait redouter pareille cataftrophe.



FABLE III.

LA GUENON.

CERTAINE Guenon (a) fière & mordante à l'excès,
Du matin jufqu'au foir glofoit fur fes pareilles:
L'une avoit tout au plus des ébauches de traits;
Et pour quelque jeuneffe & des yeux fort coquets,
Elle prétendoit être une des fept merveilles.
Deux grands yeux qui ne difoient rien
Sortoient à l'autre de la tête;
Son regard toujours fixe annonçoit une bête.
Telle autre croyoit marcher bien,
Qui mefuroit fes pas comme une précieufe.
Dame Guenon la radoteufe
Etoit difficile, entre nous:
Mais voulez-vous favoir d'où venoient fes dégoûts?
Elle étoit à la fois vieille, louche & boiteufe.

COMMENT donc, me dira quelque Cenfeur malin,
Comptez-vous empêcher une femme, une fille,
De babiller fur le prochain?
Non; je fai bien qu'il faut que ce fexe babille:
Mais je voudrois du moins que ce qui manque en lui
Il ne l'imputât pas à défaut dans autrui.

(a) *Guenon*, Singe femelle.

FABLE IV.

LE LIVRE DE LA RAISON.

Lorsque le ciel, prodigue en ſes préſens,
Combla de biens tant d'être différens,
Ouvrages merveilleux de ſon pouvoir ſuprême ;
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un Livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre : *La Raiſon.*
Ce Livre ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devoit tous conduire à la vertu.
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus ſages.
L'enfance y vit des mots & rien de plus ;
La jeuneſſe, beaucoup d'abus ;
L'âge ſuivant, des regrets ſuperflus :
Et la vieilleſſe en déchira les pages.



FABLE V.

LES FLEURS.

Les côteaux émaillés étoient baignés des pleurs
Dont, en quittant son lit, l'Aurore les arrose.
L'Aurore pour Titon signaloit ses ardeurs,
Malgré les tristes fruits de sa métamorphose;
Et dans un char doré traîné par les Zéphirs,
Sur nos feux satisfaits vengeant ses vains desirs,
Précipitoit un tems dont le plaisir dispose:
Ou, pour dire en françois la chose,
Le jour venoit de naître; & les nouvelles fleurs,
L'Amarante (a) & l'Œillet, la Tulipe (b) & la Rose,
Se disputoient le prix des plus vives couleurs.
La querelle dura jusqu'à la nuit obscure.
Le Soleil formoit seul leur brillante parure,
Mais ces fleurs ne s'en doutoient pas;
Lorsqu'effaçant les traits dont il peint la nature,
Le Soleil dans son char emporta leurs appas.
Cette nuit-là sa sœur de plaisirs enivrée,
Auprès d'Endymion oublia l'empyrée.

(a) *L'Amarante*, fleur d'un rouge très-vif, qui a donné son nom à l'espèce de rouge qui fait sa couleur.

(b) *La Tulipe*, belle fleur qui fait l'objet des soins d'une infinité de Fleuristes, mais qui étant sans odeur, ainsi que l'Amarante, n'a d'admirable que la beauté de sa forme & de ses couleurs. Elle nous vient de Turquie, & son nom est formé de *Tulipan*, qui signifie *Turban* dans les pays orientaux. La Tulipe est une fleur commune dans les prés de Tartarie, qui s'est perfectionnée par la culture. La variété en est infinie.

L'odorat vint alors juger
Les Reines des brillans parterres :
Toutes ne ſavent pas fixer ce ſens léger.
La Tulipe une des plus fières
Quand Phébus éclatoit aux céleſtes lambris,
Dans l'ombre avoit perdu ſon prix :
L'odorat, que vers elle aucun parfum ne guide,
A peine s'apperçoit qu'elle eſt-là ſeulement.
Ce juge délicat non moins rapidement
Paſſa l'Amarante inſipide :
Mais la Roſe & l'Œillet le ſurent arrêter.
Dans les Œillets nouveaux tout ſait nous enchanter;
Tout eſt délicieux dans les Roſes nouvelles :
On y revient ſans ceſſe, on ne les peut quitter.
La jeune Violette (c) auſſi charmante qu'elles,
Mais plus timide, & qui n'avoit rien dit,
Des Zéphirs parfumant les aîles;
Ne fut pas la dernière à qui l'on applaudit.

JAMAIS, pour mériter un hommage fidèle,
La ſeule beauté ne ſuffit :
Flatez moins les yeux que l'eſprit;
On vous trouvera toujours belle.

(c) *La Violette*, petite plante des prés, des bois & des jardins, qui porte au printems une fleur purpurine d'une odeur agréable. C'eſt la couleur de la violette qui a donné ſon nom à celle qu'on nomme *violet*. Cette fleur ſert beaucoup en Pharmacie.



*FABLE VII.

LE MOUCHERON ET LES TROIS DOGUES.

UN Moucheron eut autrefois l'audace
De déclarer la guerre à trois Dogues puiſſans.
Gens foibles, comme on ſait, ſont parfois inſolens.
J'ai pris un Moucheron; je pouvois à ſa place
Choiſir maint petit Prince, orgueilleux, imprudent,
Maint téméraire Conquérant:
L'eſpèce n'eſt pas rare. Achevons notre conte.
L'inſecte prend ſon tems; l'attaque eſt vive & prompte,
Et nouvel Alexandre, il vole en un inſtant
De l'un à l'autre combattant.
L'ennemi qu'une telle guerre
Outrageoit, rendoit furieux,
Au lieu de mépriſer cette tête légère,
S'abandonne aux tranſports d'un courroux ſérieux.
Voilà nos Dogues en défenſe,
Allant, venant, faiſant maint & maint ſaut.
Le Moucheron les pique, & s'envole auſſi-tôt.
Chacun d'eux tour-à-tour abboye & puis s'élance:
Mais ſon agilité les met tous en défaut.
C'en fut aſſez pour faire croire
A notre orgueilleux Moucheron,
Qu'il alloit ſubjuguer tous les Chiens du canton:
Mais la mort qui met fin à la plus belle hiſtoire,

La mort qui détruit tout, soit Mouches, soit Héros;
Soudain vint lui ravir l'honneur de la victoire.
Les aîles qu'il avoit au dos
Faisoient les trois quarts de sa gloire.
Un des Dogues s'écrie: Ah! vraiment je suis bon
De me mettre en courroux pour un tel avorton!
Puis il prend un parti plus sage,
S'assit, léve la tête, & le suivant des yeux,
Observe, sans bouger, le Moucheron volage.
L'insecte aîlé qui croit que ce Dogue est peureux,
L'attaque de plus près, & lui fait maint outrage.
L'autre tient bon, l'attend,
Le laisse approcher davantage,
Ouvre la gueule, avance, & le happe à l'instant.



FABLE VII.

LES DEUX HIBOUS ET LE PÉLICAN.

O VOUS qui méprifez le monde & fon Auteur,
Faux Sages, admirés du vulgaire ftupide,
Prenez donc une fois le fentiment pour guide.
Je vais, fi je le puis, parler à votre cœur:
Entre le monde & vous que votre cœur décide.

DEUX Hiboux (a) avoient fui toute fociété:
Femmes, enfans, amis, ils avoient tout quitté.
Fiers d'étouffer l'amour, l'amitié, la nature,
Ils vivoient dans un trou, fans foins, fans embarras.
Sans parler mal d'autrui? je ne le penfe pas.
Sans regrets? j'en appelle à l'ame la plus dure:
Au fond des antres & des bois,
La nature à nos cœurs fait entendre fa voix;
La nature jamais n'eft tout-à-fait muette.
Ces oifeaux rechignés, qu'en leur fombre retraite
Avoient conduits les mêmes fentimens,
Goûtoient en apparence une union parfaite.
Le monde étoit d'ailleurs un defert pour ces gens.

(a) *Hibou*, oifeau qui fe nomme auffi *Chat-huant*, parce qu'il fe nourrit de Souris comme les Chats, & qu'il jette un cri lugubre. Sa tête d'ailleurs reffemble affez à celle du Chat. Il hait la lumière & marche avec sûreté dans les ténèbres.

Le hazard amène à leur porte
Un Pélican (b) qui les connut jadis.
Vous avez donc perdu vos femmes & vos fils?
Car qui peut vous forcer à quitter de la sorte
Vos concitoyens, vos amis?
Des amis, dirent-ils, en est-il sur la terre?
Pour des concitoyens, nous n'en connoissons pas;
Ce n'est qu'un titre imaginaire.
Nous ne faisons pas plus de cas
De celui d'époux & de père:
Quand le Hibou reçoit la Chouëtte en son nid,
C'est un penchant commun qui tous deux les unit;
C'est un échange volontaire,
Un engagement libre où chacun met du sien:
Ce penchant satisfait, ils ne se doivent rien.
Quant aux fruits qui viennent à naître
D'un concours fortuit de goûts & de besoins,
Aveugle instrument de leur être,
Moi Hibou, leur dois-je aucuns soins!
Eh! que m'importe que le monde
Soit plus ou moins peuplé de Chats-huants!
Le Pélican frémit; & sur ces deux méchans
Croit entendre à ces mots le tonnerre qui gronde.
Ingrats! s'écria-t-il, que le ciel vous confonde!
Eh! pourquoi, malheureux, vous donna-t-il un cœur!
Bon! le ciel! vous en avez peur?
Allez, allez porter vos rêves creux à d'autres.
Le ciel voit nos forfaits, il punira les vôtres,

(b) *Pélican*, oiseau de la grosseur du Cygne, qui fait son nid autour des lacs, & qui se nourrit de poisson. La nature lui a placé sous la gorge une sorte de sac pour sa proye & celle de ses petits. Les Anciens ont célébré un autre Pélican fort rare & qui vit dans les deserts, dont l'amour pour ses petits va jusqu'à les nourrir de son sang. C'est de ce Pélican, connu en Afrique, qu'il est question ici.

Reprit

Reprit le Pélican ; tremblez que ſa fureur
Avec éclat ſur vous ne venge la nature !
Tandis qu'à vos petits refuſant la pâture,
Vouz oſez blaſphémer contre les droits du ſang,
Je vais aux miens ouvrir mon flanc,
Content par mon trépas de racheter leur vie.
Il les quitte auſſi-tôt & vole à ſes enfans.
D'un promt effet ſa menace ſuivie,
Signala des Hiboux les rares ſentimens.
L'un d'eux accablé d'ans (cruelle maladie!)
Ne pouvant plus aller à la proviſion,
Prit une réſolution
Digne de ſa philoſophie ;
Ce fut de manger l'autre : & pour y réuſſir,
Il choiſit une nuit en pavots ([a]) libérale.
Mais le galant eut beau choiſir ;
Sa cruauté lui fut à lui-même fatale:
Son confrère en mourant ſe défendit ſi bien,
Qu'il l'entraîna ſur la rive infernale.

LECTEUR, à ce récit je n'ajoûterai rien:
Je veux à tel & tel épargner la morale.

([a]) *Pavot.* Les têtes des Pavots blancs entrent dans les remédes & font aſſoupiſſantes. C'eſt cette plante qui donne l'*opium*.



FABLE VIII.

LES DEUX COMMÈRES.

En côtoyant une rivière,
Certaine femme un jour contoit à sa Commère,
Qu'un enfant sur ces bords ramassant des roseaux,
S'étoit noyé la semaine dernière:
Il avoit rencontré l'Achéron dans ces eaux.
Que dites-vous d'une telle avanture?
Je dis que des parens méritent bien cela;
Que je ne conçois pas comme on plaint ces gens-là.
Car enfin, n'est-ce pas dépouiller la nature?
N'est-ce pas à plaisir immoler son enfant?
Leur cœur n'eût-il pas dû prévoir cet accident?
Mettons à part l'amitié parternelle;
Pour peu, répondez-moi, que l'on ait de cervelle,
Laisse-t-on un enfant aller seul près de l'eau?
Il faut, en vérité, qu'on ne raisonne guère.
Grace à Dieu, quand mon fils quittera le berceau,
Il n'ira nulle part sans son père ou sa mère.
Je saurai le conduire; & d'une autre manière
Je prétends veiller sur ses jours.
La dame n'avoit pas achevé ce discours,
Que rencontrant sur sa route une pierre,
Elle veut en sautant franchir cette barrière;
La voilà qui dans l'eau tombe la tête en-bas.
Elle fut secourue & ne se noya pas:
Mais sur autrui peut-être apprit-elle à se taire?

✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲

FABLE IX.

LES DEUX PIGEONS.

Deux Pigeons s'aimoient tant qu'ils ne se quittoient point.
L'amitié n'est chez nous qu'un goût dont on se lasse,
Un nœud qu'use le tems, un caprice qui passe.
Chez le peuple Pigeon (a) c'est au contraire un point
Que le tems rarement efface.
Cependant les deux que voici
Ne furent pas toujours l'un à l'autre fidèles.
L'amitié quelquefois est difficile aussi!
Leurs premières ardeurs furent, dit-on, si belles,
Qu'aux ménages les mieux unis
Ces oiseaux servoient de modèles.
Ensemble le matin ils quittoient le logis;
Plus gais au soir ils y rentroient ensemble.
La nuit ils partageoient les douceurs du foyer.
Plus ils s'aiment, plus il leur semble
Qu'ils naquirent pour vivre en même colombier.
Chacun d'eux ne connoît dans l'univers entier
Que son ami qui lui ressemble.
De soins, d'attentions, ils nourrissoient leurs feux.
Ils auroient été trop heureux

(a) *Pigeon*, oiseau domestique, très-chaud & très-fécond, qui n'a point de fiel. La forte inclination des Pigeons pour leur logement ordinaire, les a fait employer autrefois à porter des lettres. On est sûr qu'un Pigeon tiré de son colombier, y retournera avec le fardeau qu'on attache à son cou, & qu'on suppose proportionné à ses forces.

Si rien n'eût altéré cette amitié si tendre.
Hélas! auroit-on pu comprendre
Que du sein même de leurs jeux
La discorde naîtroit chez eux!
L'amitié veut certaines déférences
Dont se lassa leur zéle familier.
Des riens servent à nous lier :
Et ces riens négligés deviennent des offenses.
A la dînée un jour l'un vola le premier :
L'autre eut beau le prier d'attendre;
Le méchant fit semblant de ne le point entendre,
Moitié jouant, moitié pressé par l'appétit.
Certain mouvement de dépit
S'emparant aussi-tôt de son ami sensible,
Au logis sans rien prendre il passa tout le jour,
Bien résolu d'être inflexible :
Et quand l'autre fut de retour,
Alors, sans l'écouter, s'échappant à son tour,
Il s'envola si loin qu'il ne fut plus possible
De regagner ces lieux jusqu'alors trop chéris.

AMIS, respectez-vous : les égards ont leur prix.



FABLE X.

L'HOMME INFIRME.

Mon Dieu! disoit un Homme âgé,
Chez qui logeoient la goutte & la paralysie,
Mon Dieu, depuis trente ans combien tout est changé!
J'ai vû qu'on jouissoit des douceurs de la vie:
Tout le monde se portoit bien;
On marchoit, on dansoit; chacun aimoit à rire.
Présentement on n'aime rien:
Partout l'ennui triomphe, & le plaisir expire.
Le moyen qu'on soit enjoué!
Sur un triste fauteuil on est toujours cloué,
Et l'on y souffre le martyre.
Le logis où l'on vit c'est l'arche de Noë;
L'on n'en sort qu'au bout d'une année.
Il n'est plus de printems, les jours ne sont plus beaux;
Je prévois qu'à sa fin la nature entraînée,
Dans peu sera réduite à la nuit du cahos.
A peine il achevoit ces mots,
Sa niéce entre en sautant, en déployant sa joye.
Adieu, mon oncle; on nous envoye,
Mon frère & moi, promener dans les champs:
Il fait si beau, mon oncle! & la voilà partie.
Voyez un peu quelle étourdie,
Reprit notre Homme alors! Jadis nos jeunes gens

Avoient l'air plus posé, plus sage, moins frivole.
Le monde est fou, sur ma parole :
Il ne ressemble en rien au monde de mon tems.

HOMMES, voilà vos jugemens.

*FABLE XI.

LES BOUTEILLES DE SAVON ET LA PHIOLE.

CERTAIN Enfant, Physicien nouveau,
A regret voyoit disparoître
Un globe composé de savon, d'air & d'eau,
Qu'un léger souffle avoit fait naître
Au bout d'un foible chalumeau.
Il souffle encore : autre globe aussi beau,
Non moins brillant, non moins futile.
Un feutre le renvoye, il retombe, il n'est plus.
Las d'employer des efforts superflus
Pour fixer un corps si fragile,
L'Enfant très-prompt à se dédommager,
Court au buffet, se saisit d'une Phiole,
Et déja la fait voltiger;
Jeu bien plus périlleux, mais tout aussi frivole.
Contre un tel passe-tems la Phiole ne tient pas;
Elle tombe : l'Enfant veut garantir sa chûte,
Et fait lui-même la culbute,
Et se blesse avec ses éclats.
Son Précepteur arrive; il lui conte le cas,

Sa blessure étoit très-légère.
Mon ami, répondit le Précepteur prudent,
Ce double exemple vous apprend
Comme tout périt sur la terre.
Le trépas éteint les petits
Sans bruit, sans en laisser l'ombre la plus légère.
Les Grands avec fracas brisés comme le verre,
Ne laissent après eux que d'odieux débris.

FABLE XII.

LE PAPILLON ET L'ŒILLET.

Un jeune Papillon, (a) après s'être gorgé
Du suc délicieux des plus beaux dons de Flore,
Prétendit recueillir encore
La vapeur d'un Œillet par le tems outragé.
Est-il rien sous les cieux que le tems ne dévore!
Cet Œillet languissoit sur la terre penché.
Il avoit vû trop d'une aurore;
Et le favorable Zéphir
En vain par ses douces haleines
S'efforçoit de le rajeunir.
Le long âge est un mal dont on ne peut guérir.
Se voyant pour surcroît de peines,

(a) *Papillon*, petit insecte volant, qui vient d'une Chenille ou d'un Ver. On croit que chaque plante a sa Chenille & son Papillon particulier. Swammerdam a décrit 114. espèces de Papillons de nuit, & Aldrovande 118. Il y en a dont les aîles sont d'une beauté singulière.

En proye aux friands appétits
De notre Papillon à la tête légère :
Ne mets pas, lui dit-il, le comble à ma misère,
Volage enfant de l'air. De ces parfums exquis
Qu'exhalent mes pareils, tu t'enivres ſans ceſſe.
Je n'en murmure point ; c'eſt la loi du deſtin.
Je t'ai laiſſé dans ma jeuneſſe,
Aſſez & trop ſouvent recueillir ſur mon ſein
Cette chère & douce ambroiſie,
Ce précieux nectar principe de ma vie.
Aujourd'hui je ſuis vieux ; c'eſt beaucoup maintenant
Si je puis voir encore un matin ſeulement :
Bientôt j'irai parer le ſein de Proſerpine.
N'avance point ce tems. J'ai perdu ces couleurs
Dont, jaloux d'embellir ta parure divine,
Pour peindre tes habits tu dépouilles les fleurs :
Tout nous quitte dans la vieilleſſe.
Papillon, ſi la faim te preſſe,
Sur tant d'autres tu peux te repaître à loiſir.
Pour ſatisfaire mieux à ton cruel plaiſir,
Il te faut une fleur plus jeune & plus aimable.
Papillon fut impitoyable,
Il acheva de le flétrir.

AMOUR, amour ! tu n'es pas plus traitable.



*FABLE XIII.

L'AUTOUR ET LES MOINEAUX.

QUAND l'aquatique Gent (a) voulut avoir un Maître,
Elle ne ſavoit trop ce qu'elle demandoit.
Elle en eut un qui la grugeoit.
Il ſe feroit raſſaſié peut-être:
Mais Dieu préſerve tout État,
Ceux de l'onde & des airs, auſſi-bien que les nôtres,
D'avoir jamais un Potentat
Qui le donne à gruger aux autres!
C'eſt ce que jadis l'Autour (b) fit,
L'Autour, oiſeau pillard & de bon appétit.
Il étoit Roi dans un bois ſolitaire,
Où le Sire en ſon tems fit la chaſſe aux Moineaux;
Où les plumant de ſa royale ſerre,
Il les grugeoit tout vivans juſqu'aux os.
Sans murmurer ces gens le voyoient faire:
Il falloit bien d'un honnête ordinaire
Laiſſer jouir ſa majeſté.
Le Monarque d'ailleurs, malgré ſa large panſe,
N'en prenoit que ſa ſuffiſance.
Mais le tems vint que dégoûté

(a) *L'aquatique Gent*, les Grenouilles qui demandèrent un Roi, & à qui Jupiter envoya une Gruë, qui les *goboit à ſon plaiſir*, ſuivant l'expreſſion de la Fontaine.

(b) *Autour*, oiſeau de proie, qui, au rapport de M. de Buffon, *plume les oiſeaux fort proprement, & enſuite les dépece avant de les manger. Il eſt d'un naturel très-ſanguinaire.*

D'être son pourvoyeur lui-même,
Par un acte émané de son pouvoir suprême,
(c) Le Milan, l'Épervier, & jusqu'aux Hobereaux,
Furent chargés de plumer ses vassaux.
De ce cruel devoir trop bien ils s'acquittèrent,
Tellement que Monarque & sujets murmurèrent.
Messieurs les pourvoyeurs les grugeant à leur tour,
Il n'en resta plus pour l'Autour.

(c) *Le Milan, l'Épervier, & jusqu'aux Hobereaux,*

Autres oiseaux de proie, dont le Hobereau ou Hobreau est le plus petit. » Dans quelques-unes de nos » provinces, dit le même Naturaliste, on donne ce nom aux petits Seigneurs qui tyrannisent leurs » paysans, & plus particulièrement » au Gentilhomme à liévre, qui » va chasser chez ses voisins, sans » en être prié, & qui chasse moins » pour son plaisir que pour le » profit ».

FABLE XV.

LE TREMBLEMENT DE TERRE ARRIVÉ CHEZ LES FOURMIS.

Près d'un chêne entouré d'une source féconde,
Dames Fourmis depuis long-tems,
Avoient & la ville & les champs.
Ce gîte leur sembloit toute la terre ronde;
Cette source étoit l'Océan:
L'autre rive eût sans doute été le nouveau monde,
Si dans l'art de traverser l'onde
Il se fût trouvé-là quelqu'insecte savant.

Reines de l'univers, tout ce qui le décore
Nous offre des plaisirs, ou charme nos ennuis.
Pour réjouir nos yeux on voit briller l'aurore;
Jupiter fit pour nous & les jours & les nuits,
Il créa les saisons encore;
Jupiter est flatté qu'une Fourmi l'honore:
Il le faut avouer, nous sommes d'un grand prix!
Ainsi parloit cette chétive race;
Tandis qu'aux Dieux elle eût dû rendre grace
De vivre de fétus, d'exister seulement.
La frayeur rabbatit leur caquet insolent.
Borée un jour souffloit, & sur la fourmillère
Il fit tomber un gland.
Sa chûte fut fatale à plus d'un habitant,
Et répandit l'effroi jusque sur la frontière.
Il pèse à la nature entière,
La terre en a tremblé de l'aurore au couchant.
L'avez-vous senti, ma commère?
En vain nous avons cru que Jupiter jaloux
De notre fragile existence,
Attachoit à nos jours l'éclat de sa puissance;
Tout nous vient de lui seul, il n'attend rien de nous
Rendons grace à sa bienveillance,
Et craignons son juste courroux.

Ainsi l'orgueil fit place à la reconnoissance:
Ce que les dons du ciel n'avoient pu sur leur cœur
Un coup de vent en eut l'honneur.



*FABLE XV.

LES NAINS ISSUS DE GÉANS.

C'EST une belle invention
Que cet art par lequel tout un peuple extravague,
En voulant foumettre, dit-on,
Les préjugés à la raifon;
Cet art qui, fous un titre vague,
Renverfe fans diftinction,
Toute commune opinion,
Change Meffaline en Lucrèce,
Fait de Toinon une Princeffe,
Et d'un fcélérat un Caton!
Courage, va-t-on dire! on voit à votre ton
Que vous n'aimez point la fageffe.
Cette fageffe-là! Non, certainement, non;
Non, vous dis-je; & fi c'eft folie
De tenir fortement à la Religion,
A l'honneur, au devoir, aux loix de la patrie,
Qu'on me mène bien vîte aux petites-Maifons.
Je vois jufques aux plus grands noms
Cet efprit deftructeur inceffamment s'étendre:
Le feul défir de les défendre
Eft aujourd'hui l'objet de mes leçons.

EN un pays où la nature
Sembloit s'être épuifée à produire des gens
Forts & bien faits, & de haute ftature,
Il ne naiffoit depuis cent ans,

Que maigres avortons, que délicats enfans,
Nains chétifs, & pourtant très-vains, à ce qu'aſsûre
Certain Hiſtorien du tems.
Dans maint endroit public brilloit mainte ſtatue;
Qui retraçoit à leur débile vûe
La majeſté de leurs ayeux.
Cet aſpect impoſant, chez le peuple Pygmée
Fit d'abord nombre d'envieux.
Puis, des Nains d'une taille un peu mieux conformée,
Et d'un ou deux pouces plus grands
Que le commun des habitans,
Sur la foi de la Renommée,
Se crurent auſſi des Géans.
La Renommée a beau mentir, être infidelle,
Son crédit ſe ſoutient. On vit conſéquemment
De nos Nains & demi l'orgueilleuſe ſequelle,
D'abord à leurs ayeux s'égaler hardiment,
Puis trouver leur figure & leur taille groſſière,
Et partant s'eſtimer plus qu'eux;
Puis ne les regarder que d'un air dédaigneux,
Puis enfin leur jetter des pierres.
Mais ſur l'airain les pierres bondiſſant,
Retournèrent frapper la ſéquelle elle-même.
Plus d'un Nain s'en fut clopinant:
Aucun ne fut guéri de ſon orgueil extrême.



FABLE XVI.

LE CHAT ET LA SOURIS.

RATON un jour s'étoit mis en poſture,
Pour guetter certaine Souris,
Dont le drôle, en rôdant, en cherchant aventure :
Avoit découvert le logis.
Gare à préſent que la dame n'en ſorte !
Le dos voûté, l'œil fixe, & la patte en avant,
Raton a le nez à la porte.
La Souris ſort, il court & l'attrape à l'inſtant.
Ayant pour lors la panſe pleine,
Le galant ne la croqua pas.
C'étoit pourtant le plus friand des Chats :
Mais on n'a pas des Souris par douzaine ;
Pour les bons jours de la ſemaine
Il faut réſerver les bons plats.
En attendant jouons. Auſſi-tôt le compère
Tracaſſe la Souris & la mène grand train ;
Lui donne un coup de ſa patte légère,
La laiſſe fuir, la ratrape ſoudain ;
Va, vient, fait mille ſauts, mille bonds autour d'elle.
Quand il a joué tout ſon ſou,
La dame alors prenant ſa belle,
S'échappe & part : la voilà dans ſon trou.
Raton a beau flairer & faire ſentinelle ;
Il fallut cette fois ſe paſſer de Souris.
Je crois qu'on ne vit plus déſormais le Mitis
S'amuſer à la bagatelle.

FABLE XVII.

LES LAPINS.

Le foleil de la vie eft couvert de nuages :
Jeunes, les paffions obfcurciffent nos fens.
Ce foleil s'éteint-il, c'eft au fein des orages :
Le remords & la peur affiégent nos vieux ans.

Un beau matin, maint chaffeur à la ronde,
Faifoit tomber maint gibier fous fes coups.
Les Lapins (a) effrayés, n'ofant quitter leurs trous,
Croyoient être à la fin du monde.
Aux patriarches des Lapins
Chacun courut ; ainfi qu'au livre des deftins :
Vîte, il faut cent réponfes prêtes.
En leur tems ont-ils vu de pareilles tempêtes ?
Les Dieux ont-ils juré de détruire ce lieu ?
Connoiffez-vous ces machines de feu,
Qui font un fi grand bruit au-deffus de nos têtes ?
Le plus vénérable d'entre eux,
Leur Neftor, impofant filence à cette bande,
En Lapin radoteur, moins fage que peureux,
Satisfit à chaque demande.

(a) *Lapin*, animal fort commun en France, qui fe retire dans des trous qu'il fait en terre avec fes pattes de devant, & que l'on nomme *terriers*. La femelle du Lapin eft d'une fécondité fi furprenante, que hors de l'hiver, elle fait tous les mois cinq ou fix petits.

Mes enfans, leur dit-il, nous sommes des méchans.
Dont le ciel en courroux veut l'entière ruine.
Chez nos jeunes Lapins le vice a pris racine;
Ils ont tous mis le comble à leurs égaremens;
Et désormais il n'est plus tems
De vouloir appaiser la colère divine.
C'est la foudre qui gronde & qui pleut dans nos champs.
L'entendez-vous? Non, dit une jeune Lapine,
Qui, pour voir cette pluye, avançoit hors du trou.
Mon bon père, écoutez, vous êtes un vieux fou;
C'est moi qui vous le dis: les Dieux n'ont point envie
Qu'en même tems que vous nous voyions le trépas.
Nos champs n'ont point souffert, l'orage est tout là-bas:
Allons, gai, mes amis, jouissons de la vie;
Et laissons crier ceux qui n'en jouissant pas,
Condamnent nos plaisirs par pure jalousie.
Cette Lapine, encore à sa jeune saison,
Discouroit, va-t-on dire, en cervelle éventée:
Mais aussi sur leurs mœurs bavardant sans raison,
L'autre mal-à-propos faisoit un tel sermon.

Le blâme sort toujours d'une bouche édentée.



FABLE

FABLE XVIII.

LE LION DE LA FOIRE.

Le Roi des animaux, déchu de ſa nobleſſe,
Servoit en déplorant ſon ſort,
Un animal d'une autre eſpèce,
Non moins cruel, pas auſſi fort,
Mais qui ſait par ſon art réparer ſa foibleſſe.
Un homme l'avoit pris : il n'eſt pas queſtion
D'expliquer de quelle manière.
Il l'avoit pris comme on prend un Lion,
Un Ours, un Tigre, une Panthère. (a)
Ainſi de Jupiter les décrets éternels
Ont mis les animaux au pouvoir des mortels :
Leur rage ſans cela dépeupleroit la terre.
Le Lion en public étalant ſon malheur,
Chargé d'une chaîne peſante,
Et de Roi qu'il étoit, devenu Bateleur,
Repaiſſoit les regards d'une foule inſolente.
Pour ſon argent on ſiſloit les fureurs
De ſa majeſté rugiſſante.
Ha! c'eſt trop du deſtin éprouver les rigueurs!

(a) *Panthère*, mot grec qui ſignifie *bête tout à fait farouche*. C'eſt le nom d'un animal furieux, que quelques-uns prennent pour la femelle du Léopard. La Panthère eſt de la grandeur d'un veau. Elle a la peau marquetée. Les Romains en faiſoient paroître beaucoup dans les ſpectacles qu'ils donnoient au peuple. On en a fait le ſymbole de l'hypocriſie, parce qu'on prétend que l'odeur douce de ſa peau attire les bêtes qu'elle dévore, & qu'en les voyant approcher, elle cache ſa tête qui eſt hideuſe, avec ſes deux pattes de devant.

Je prétends fortir d'efclavage,
Dit-il : & ranimant fa force & fon courage,
Le crin dreffé, les yeux étincelans,
Il s'agite, il fe bat les flancs.
La chaîne qui réfifte augmente encor fa rage.
L'animal irrité la mord en frémiffant :
Il s'obftine à brifer ce fatal inftrument.
Mais rougiffant le fer d'une fanglante écume,
Il y brifa toutes fes dents.

En combats dangereux, en efforts impuiffans
Contre le joug des loix l'homme ainfi fe confume ;
Plus heureux s'il pouvoit triompher de fes fens !

FABLE XIX.

LE LAURIER ET L'OLIVIER.

Comme moi, des Héros ornez-vous les trophées ?
Couronnez-vous jamais la tête d'un guerrier,
Difoit un jour à l'Olivier [a]
Le Laurier [b] glorieux ? Cent batailles gagnées

(a) *Olivier*, arbre d'une moyenne grandeur, qui produit l'olive dont on tire une excellente huile. Son bois fert à quantité d'ouvrages. Cet arbre eft le fymbole de la paix.

(b) *Laurier*, arbre qui conferve toujours fa verdure, dont les feuilles font odoriférantes, & la tige unie & fans nœuds. On lui attribue quantité de vertus, fur-tout celles d'être inacceffible à la foudre, de garantir le bled de la nielle, & de produire du feu par le feul frottement de fes branches fur du fouffre en poudre. Les Généraux Romains étoient couronnés de Lautier dans leurs triomphes ; & les rameaux qui avoient fervi à cet emploi, fe plantoient dans les lieux les plus éminens de Rome.

N'ont souvent que moi pour tout prix.
De Bellone & de Mars les heureux favoris
Viennent se reposer sous mon noble feuillage;
Et vous n'avez que des mépris.
Cessez d'être si vain, repartit d'un ton sage
L'arbre à Minerve consacré:
Si vous êtes plus révéré,
Moi, je suis aimé davantage.
Vous allumez la guerre, & j'annonce la paix.
Vous faites des Soldats pleins d'un bouillant courage:
Ces Soldats valent-ils les Héros que je fais!
Pour aller jusqu'à vous, on ne s'ouvre un passage
Qu'à travers les débris, la flamme & le carnage;
Et les mêmes chemins conduisent au Cyprès. (c)
Souvent un Roi qui fait trembler la terre,
Pour chérir trop vos dons, opprime ses sujets:
C'est par moi qu'il en est le père.

(b) *Cyprès*, arbre dont le bois se corrompt difficilement. Les vers ne s'y mettent jamais. Les Anciens l'avoient dédié à Pluton, & le plaçoient devant les maisons où quelqu'un étoit mort. Le grand hyver de 1709 fit périr tous les Cypres du royaume.



FABLE XX.

LE RENARD PEINTRE.

Au tems d'Ésope, (a) où tous les animaux,
Discourant comme les sept Sages,
Comptoient entre-eux d'illustres personnages,
Des Rois, des Sçavans, des Héros;
Un Renard qui marchoit sur les traces d'Apelle, (b)
Avec tel artifice avoit peint un tableau,
Que l'Ane, l'Ours & le Taureau,
Y retrouvoient, dit-on, leur image fidelle.
Ces gens, comme on croit bien, n'étoient pas peints en beau.

(a) *Ésope*, Auteur célèbre par ses Fables, étoit Phrygien, selon la plus commune opinion. Il naquit Esclave, & fut mené à Athènes où il apprit la Philosophie morale. Par la suite ayant été affranchi, il fut appellé à la cour de Crésus qui le combla de bienfaits, & il s'y entretint avec Solon & les autres Sages de la Grèce. Crésus l'envoya à Delphes pour y faire des sacrifices à Apollon, & distribuer à chaque Citoyen quatre mines d'argent. Ésope s'étant apperçu que les terres labourables des environs de Delphes étoient en friche, reprocha aux Delphiens leur paresse, & renvoya à Crésus le reste de l'argent employé aux sacrifices. Les Delphiens irrités le précipitèrent du haut d'un rocher. Toute la Grèce s'intéressa à sa mort, & les Athéniens lui élevèrent une magnifique statue. On croit communément, sur le témoignage de Planudes, qu'Ésope étoit le plus difforme & le plus contrefait de tous les hommes. Mais sa vie écrite par cet Auteur, est remplie de contes ridicules & puérils, auxquels on ne doit nullement ajouter foi.

(b) *Apelle*, le plus grand Peintre de l'antiquité, qui vivoit environ 300. ans avant J. C. Alexandre, par pure vaine gloire, ne voulut jamais permettre qu'à trois hommes de travailler à son portrait; à Praxitèle en Sculpture, à Lysippe en fonte, & au célèbre Apelle en peinture.

Pardevant le Lion ils allèrent se plaindre.
Celui-ci pour toutes raisons,
Leur dit : Vous l'accusez d'avoir voulu vous peindre ?
Au bas de son ouvrage a-t-il écrit vos noms ?
Nullement, dirent-ils. Eh ! qui donc vous oblige
De vous en appliquer les traits ?
Mais la malignité charge tous ses portraits.....
Qui s'y reconnoît se corrige.

On osa de tout tems attaquer nos défauts
Par l'artifice heureux d'un adroit badinage :
De tout tems le ciel fit les sots
Pour les menus plaisirs du Sage.

ÉPILOGUE.

Mais c'est assez conter ; respirons un moment.
A la fin le mensonge ennuie.
Pour instruire plus sûrement,
Il faut avec économie
Employer cet art séduisant
Dont usa sobrement l'Esclave de Phrygie. (a)
Art fécond, mais frivole aux yeux de bien des gens,
Censeurs outrés dont la manie
Est d'envier à nos amusemens
Les douceurs de la Poësie.

(a) *L'Esclave de Phrygie*, Ésope, de qui la Fontaine a dit :
Phèdre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé ;
Ésope en moins de mots s'est encor renfermé.

D'autres penſant agir beaucoup plus ſagement,
Voudroient au compas d'Uranie
Aſſujettir le ſentiment;
Et dans un cercle étroit reſſerrant le génie,
Prétendent démontrer qu'un froid raiſonnement
Vaut toute l'eau de Caſtalie.
Laiſſons, laiſſons parler ces rigides Cenſeurs:
Et cependant, que l'homme apprenne en nos ouvrages
A vaincre ſes penchans, à réformer ſes mœurs.
Pour changer l'univers, l'enjouement des neufs Sœurs
Vaut la morale des ſept Sages.

Fin de la premiere Partie.



FABLES NOUVELLES,

DIVISÉES EN HUIT LIVRES.

Par M. l'Abbé AUBERT.

SECONDE PARTIE.

ÉPITRE

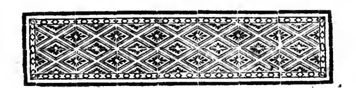
A MA MERE.

SUR les traces de la Fontaine
J'essaye aujourd'hui de marcher, (1)
Content de pouvoir arracher
Des bords fortunés d'Hypocrène,
Quelques-unes des fleurs qu'il y cueilloit sans peine :
Sous ses heureuses mains ces fleurs venoient s'offrir.
Il eut l'art de tout embellir :
Cet art ne coûtoit rien à sa fertile veine.
D'ingénieux Auteurs à qui son règne a nui,
Sont demeurés dans l'ombre en suivant sa carrière ;
Pour jetter la même lumière
Il faut être né comme lui.
De ces victimes de sa gloire
Ma chûte encor plus prompte augmentera l'histoire,
Si le public me juge avec les mêmes yeux :
Mais au-dessous du rang des Dieux,
Ne peut-on pas encore au temple de Mémoire
Occuper un rang glorieux?
Votre suffrage m'en assure,
O vous que je chéris, vous à qui la nature

(1) Cette Épitre étoit placée à la tête de l'Édition de 1756.

Donne tant de droits fur mon cœur,
J'ai conçu l'efpoir trop flatteur
D'acquitter une ardeur fi pure.
Mes vers ont fçu vous plaire ; acceptez-en le don :
J'y peins quelques vertus que j'appris de vous-même.
Cet encens qu'on recueille au pied de l'Hélicon,
On l'offre aux Rois, aux Grands : je l'offre à ce que j'aime.





FABLES NOUVELLES.

LIVRE CINQUIEME.

PROLOGUE.

Il eſt, je le répete, un inſtinct précieux,
Ame de l'univers, bienfait de la nature,
Dont l'impreſſion vive & pure
Eſt le plus doux plaiſir des mortels vertueux:
Cet inſtinct c'eſt l'amour, le chef-d'œuvre des Dieux.
Non cet amour qui mit en cendre
Les murs où combattoit le malheureux Troyen;
Mais ce ſentiment noble & tendre,
Que Voltaire exprime ſi bien,
Quand pour Mérope il fait couler nos larmes.
Quand il peint d'Idamé les tragiques allarmes,

Ou le sage Zopire, un poignard dans le sein,
Pardonnant à son assassin.
Je ne puis trop chanter cet amour plein de charmes,
Source de tout pouvoir, lien cher & sacré:
Le premier qui fut Roi, fut un père adoré.



FABLE PREMIERE.

LA POULE ET LES POUSSINS,

OU

L'ŒIL DE MERE.

Telle qu'une Beauté par Morphée embellie,
Étale à son réveil mille agrémens nouveaux;
Telle pendant la nuit la nature enrichie,
Déployoit un matin ses trésors les plus beaux.
L'or paroissoit briller sur les rians côteaux,
L'émail au sein des fleurs que le jour fait éclore,
Le crystal dans le fond des eaux.
L'azur faisoit pâlir les roses dont l'Aurore
Séme en habits légers les campagnes des cieux.
Les Zéphirs à l'envi venoient caresser Flore.
Les échos soupiroient les feux
De la Linotte & de la Tourterelle.
Des faveurs de Thétis encor tout glorieux,
Phébus sembloit répandre une clarté nouvelle;
Et le gazon promettre à tout Berger fidèle

Que l'amour ce jour-là couronneroit ses vœux :
Tout respiroit l'amour, les plaisirs & les jeux ;
Et de l'éclat des cieux la terre étoit si belle,
Que les Poussins s'ennuyoient au logis.
La mère part, & voilà les petits
Caquetant, becquetant, s'égayant autour d'elle.
Mais à peine ils sont dans les champs,
Que la Poule élevant la vûe,
Se trouble, se désole, & par ses cris perçans
Avertit du danger sa famille éperdue.
Les Poussins dispersés regrettent la maison,
Se blotissent, moitié parmi l'herbe menue,
Moitié dans les sillons creusés par la charrue,
Près d'une taupinée, ou derrière un buisson.
Le passant rit, s'arrête, & condamne la mère.
Je ne vois rien là-haut, dit l'un, de menaçant ;
Ni moi, dit un second, & j'ai l'œil bon pourtant :
Cette Poule s'est mis en tête une chimère.
Mais un autre, à l'aide du verre,
Leur fait voir au sommet des cieux,
D'abord comme un point noir qui par les airs chemine.
Ce point qu'ils considèrent mieux,
Devient ensuite oiseau, puis Vautour (a) à leurs yeux.
Mais il faut qu'à travers la brillante machine,
Pour en être assuré chacun d'eux l'examine :
Et du premier coup d'œil la Poule l'avoit vu.

O ! des yeux d'une mère admirable vertu !
O ! tendresse inquiéte & pure !

(a) *Vautour*, gros oiseau de proye, qui fait son aire sur des lieux très-escarpés. On en compte jusqu'à onze espèces, & il y en a dans presque toutes les parties du monde. Sa peau est belle & recherchée.

On peint l'Amour aveugle ; est-ce lui faire injure ?
Je vous laisse plaider, Amans, un tel procès.
Mais pour cet autre amour que l'on nomme nature,
Il a plus d'yeux qu'Argus, & ne s'endort jamais.

FABLE II.

LA ROSE ET FLORE.

CHACUN voudroit avoir tous les dons en partage,
Les graces de l'esprit avec celles du corps ;
Posséder de Crésus (a) les immenses trésors,
Et joindre à ce rare avantage
La science & l'esprit du Sage :
Ce n'est chose possible. On compte à ce propos ;
Que la Rose un beau jour au tribunal de Flore
Se plaignit en ces mots :
Mon sort est bien cruel ! Je nais avec l'Aurore,
Et je ne serai plus ce soir.
Étant aimable & jeune encore,
(b) Et Reine outre cela, c'est pitié de se voir

(a) *Crésus*, cinquiéme & dernier Roi de Lydie, fameux par ses richesses. Un jour qu'il en faisoit l'énumération, & qu'il exaltoit la félicité de son règne, Solon rabaissa sa vanité, en lui disant *qu'on ne devoit regarder aucun homme comme heureux avant sa mort.* Effectivement Crésus, ayant été vaincu par Cyrus, fut conduit devant ce Prince, qui fit élever un bucher pour l'y brûler. Alors reconnoissant la vérité de ce que Solon lui avoit dit, il s'écria : *ô Solon ! Solon !* Cette parole remarquée par Cyrus lui sauva la vie. Crésus commença à régner 557. ans avant J. C.

(b) *Et Reine outre cela :* La Rose, est regardée comme la Reine des fleurs. On distingue une infinité d'espèces de Roses, dont la moins feuillue a cinq feuilles : quelques-unes en ont jusqu'à cent. Il y en a de toutes sortes de couleurs.

Si rapidement moiſſonnée!
Du plaiſir de régner eſt-ce donc-là jouir!
De la Roſe pourtant telle eſt la deſtinée.
Si-tôt que le Soleil l'a fait épanouïr,
Qu'il donne un dernier trait à ſa beauté nouvelle,
Et que le doux Zéphir rend hommage en paſſant
A ſes naiſſans appas; une Guêpe cruelle,
Jalouſe de la voir ſi belle,
Vient flétrir de ſon teint l'éclat éblouiſſant.
Ainſi par ſon aſtre expoſée
A n'ouvrir qu'une fois ſon ſein à la roſée,
Elle céde bientôt au deſtin trop jaloux.
Une Reine mérite un traitement plus doux.
Flore à ces derniers mots ſe mit preſqu'en colère:
(C'eût été la première fois
Qu'on eût peint cette belle avec un front ſévère).
Contre le ſort, dit-elle, élevez moins la voix,
Petite Roſe ſans cervelle.
Des fleurs vous êtes la plus belle,
Mais vous en vivez moins: eh bien!
On ne peut tout avoir: vos cris n'y feront rien.
Ils y firent fort peu de choſe:
Elle n'en eut pas moins le deſtin d'une Roſe.



FABLE III.

LA PLUYE ET LE BEAU TEMPS.

PARLER de Pluye & de beau Tems,
C'eſt avoir peu de choſe à dire.
Il faut bien, pour forcer cette race à s'inſtruire,
De quelques contes bleus amuſer les enfans :
Il faut, ſi la raiſon veut corriger les gens,
Qu'avec eux elle apprenne à rire.
Les hommes ſont encore enfans à ſoixante ans.
Eſſayons toutefois d'ennoblir la matière.
De la Fontaine imitons l'Apollon,
Tantôt adouciſſant ſon ton,
Tantôt chantant d'une voix mâle & fière.

TELS que d'avides Conquérans,
Qu'on voit ſortir du nord pour ravager le monde,
Des fils d'Eole un jour les eſcadrons errans,
Après avoir ſoulevé l'onde,
Et préſenté la mort aux Matelots tremblans,
Etendirent au loin leur courſe vagabonde.
Des airs impétueux tyrans,
Précurſeurs fougueux des orages,
Ils aſſemblèrent les nuages,
Qui preſſés dans leur choc par ces eſprits puiſſans,
Se briſant tout à coup, inondèrent les champs.

O

O Jupiter! arrête! & suspens cette pluie
Qui va faire couler nos vins!
Ne permets pas, grand Dieu! que Pomone nous fuye,
En voyant ses trésors s'écouler de nos mains!
Ces cris ont désarmé le maître des humains.
Il parle, l'air se calme, Atlas mouillé s'essuye;
Le Zéphire revient habiter les jardins,
Et ramène Pomone encor toute éperdue;
De rayons entourés, & secouant leurs crins,
Les coursiers du Soleil ont pénétré la nue;
Les cieux sont devenus sereins.
Mais, ô de l'homme ingrat vœux indiscrets & vains!
La paix sur l'horison à peine est descendue,
A peine quatre fois aux célestes pourpris,
L'homme a-t-il vu briller les rayons salutaires
De l'ardent amant de Thétis,
Que de ses cris encor les Dieux sont étourdis.
Tels étoient des mortels les discours téméraires:
Bientôt la triste aridité
Régnera seule sur nos plaines.
Le Soleil va tarir les ruisseaux, les fontaines;
Nous allons être en proye à la stérilité.
Cybèle ne roulant que du feu dans ses veines,
Va perdre sa fécondité.
O Jupiter! prends pitié de nos peines;
Humecte des Zéphirs les brûlantes halemes,
Fais pleuvoir sur nos champs & rafraîchis Bacchus!
Mais ces prières furent vaines,
Jupiter irrité ne les écouta plus.



FABLE IV.

L'ANE GOURMAND.

UN Ane avoit jadis mené joyeuſe vie.
Il s'en repentit le glouton.
La réforme un beau jour fut miſe en ſa maiſon.
La bonnne chère en fut bannie.
A l'avenir, ſe bornant au chardon,
Sa table d'autres plats ne ſera plus ſervie:
Il veut enfin ſonger à ſa converſion.
Mais cette réſolution
D'un autre excès fut auſſi-tôt ſuivie.
Le chardon eſt un mets fort goûté du griſon:
Il en paſſa tellement ſon envie,
Qu'il mourut d'indigeſtion.





FABLE V.

LES RÊVES.

SULTAN Léopard, (a) grand rêveur,
Vouloit qu'en son empire on respectât ses songes:
Et si quelqu'indiscret les traitoit de mensonges,
Il l'envoyoit là-bas faire le raisonneur.
Yvre de son pouvoir, rêvoit-il que la lune,
A son commandement, avoit quitté les cieux:
Sa vision d'abord publiée en tous lieux,
Devenoit une erreur commune.

(a) *Léopard*, animal féroce, commun au Sénégal & en Guinée, dont la peau marquée de diverses taches, est improprement appellée *peau de Tigre* par les Fourreurs. Il a les mœurs & le naturel de la Panthère. « Les Négres le regar» dent comme le roi des forêts. » Losqu'ils en ont pris un, il est » d'usage de le présenter au roi » des Négres; mais comme dans » leurs coûtumes il seroit honteux » qu'un autre Roi fût introduit » dans le village royal sans résis» tance, les habitans vont au» devant de ceux qui conduisent » le Léopard. On en vient aux » mains. Le combat cesse à l'ar» rivée d'un député du roi Négre. » Le roi Léopard & les athlètes » arrivent en triomphe jusqu'au » marché. Là, en présence de tout » le peuple assemblé, on dépouille » de sa fourrure le roi des ani» maux, & on lui arrache les » dents. C'est le lot du Roi des » Négres. Le reste est abandonné » au peuple, qui fait cuire sa chair, » se régale bien & fait grande » fête. Comme, suivant eux, nul » animal ne mange son semblable, » leur roi n'en mange point; & » crainte de s'asseoir ou de mar» cher sur la fourrure, il la fait » vendre aussi-tôt, & donne les » dents à ses femmes, qui les por» tent sur leurs habits, ou en font » des colliers mêlés avec du co» rail ». MANUEL DU NATURALISTE, au mot *Léopard*.

Si le ſommeil troublant cet animal ſi vain,
Lui peignoit Jupiter, comme lui ſanguinaire,
A ſes ſens, comme lui, ne mettant aucun frein
Dieu forcené, barbare père,
Toujours prêt d'accabler des éclats du tonnerre
Les êtres ſortis de ſa main :
Chaque animal devoit ſoudain
Trouver des crimes à la terre,
Et, ſans comprendre en rien la divine colère,
Trembler pour tout le genre humain.
Un jour que tourmenté d'une triſte inſomnie,
Le galant goûta trop le nectar d'Idalie,
Morphée en traits hideux lui peignit cet Enfant
Qui dans le monde entier ſéme un feu pénétrant,
Et juſqu'au fond des mers fait éclore la vie :
Le lendemain par ſon Viſir
Il fut à ſes ſujets ordonné de haïr
Le culte de ce Dieu, comme profane, impie,
Et, parce qu'il troubla ſa hauteſſe endormie,
De laiſſer le monde finir.
La nature irritée envain prit ſa défenſe.
Ce Monſeigneur Léopard-là,
Certes, dans l'Alcoran n'avoit pas lu cela.
On ne crut tant d'erreurs d'abord qu'en apparence ;
La peur dans les eſprits glaçoit la vérité :
Mais enfin chaque jour quelque Rêve adopté,
Servant d'inſtruction à la crédule enfance,
Fut dans tous les cerveaux par le tems cimenté.
Bientôt ceux qu'on avoit bercés de ces chimères,
Les croyant, par reſpect, ſur la foi de leurs pères,
Prirent les Rêves creux d'un Tyran redouté,
Pour de vénérables myſtères.
Malheur à qui ſe rit de leur ſimplicité !

Ainsi dans l'univers l'erreur s'impatronise :
La force la fait recevoir,
L'habitude accroît son pouvoir,
L'imbécillité l'éternise.



FABLE VI.

LE RADOTEUR.

Une jeune Beauté, dans l'empire de Flore,
Frustroit de leurs amours les volages Zéphirs ;
La belle déroboit à leurs tendres soupirs
D'aimables fleurs, comme elle à leur aurore :
Tels sont du doux printems les innocens plaisirs.
Un Vieillard qui déja touchoit le noir rivage,
Que voit dans le lointain un objet de quinze ans ;
Et qui ne comptant plus les jours, mais les instans,
D'un œil jaloux contemploit le bel âge,
Du jeu de notre Iris grommeloit dans ses dents.
C'est une chose bien cruelle,
Qu'il faille, disoit-il, voir tous nos jeunes gens
S'amuser à la bagatelle !
Et puis pourquoi piller ces roses, ces œillets ?
Le Soleil les a fait éclore tout exprès,
Pour aller expirer au sein de cette belle !
Un peu plus loin Pierrot chantoit en labourant.
Celui-ci qui feroit beaucoup mieux de se taire,
Peut-être à la moisson ne chantera pas tant,
Dit alors notre Octogénaire :

Mon Dieu! combien cet âge eſt indiſcret & vain!
Ils s'imaginent que la terre,
Dès qu'ils ont commandé, leur doit ouvrir ſon ſein.
Mariés depuis peu, Guillot & ſa Climène
Sous un arbre voiſin ſe faiſoient les yeux doux.
Ah! pour filer l'amour voilà de beaux bijoux,
Dit encore notre homme! & c'étoit bien la peine,
Que l'hymen unît ces morveux,
Afin de mettre au jour des enfans malheureux!
Quand je me mariai j'avois la ſoixantaine;
Pour être bien en fonds c'étoit-là le vrai tems:
Plus le coffre eſt rempli, meilleur eſt le ménage.
Le ciel n'a pas voulu que j'euſſe des enfans;
Mais c'eſt en vérité dommage,
Car je m'y prenois bien pour les rendre opulens.
Oui; mais ces jeunes gens ſans cathare ni goutte,
Repart ſa femme qui l'écoute,
S'y prennent mieux pour en avoir.
Ce Laboureur qui chante, eſt plus ſage, ſans doute,
De laiſſer arriver les maux ſans les prévoir;
Son âge lui permet l'allégreſſe & l'eſpoir.
Enfin ce jeune objet cueillant les fleurs nouvelles,
Et mêlant leur éclat à ſes ajuſtemens,
Pour goûter leurs tréſors jouit de tous ſes ſens:
C'eſt un plus beau deſtin pour elles
De mourir de ſes mains que de celles du tems.

QUE je plains l'âge où l'on radote!
Plus foible eſt la raiſon, plus fort eſt le caquet.
A la vieilleſſe tout déplaît;
La jeuneſſe avec elle eſt toujours une ſote.

*FABLE VII.

SOCRATE S'ENTRETENANT AVEC SES DISCIPLES.

PEUT-ETRE, ami Lecteur, n'as-tu pas lu Platon (a)
Ni son Banquet, (b) ni son Phédon: (c)
Car je sais qu'on ne le lit guère,
(d) Cet Auteur que pourtant on appelle divin.

(a) *Platon*, fils d'Ariston, Philosophe d'Athènes, & chef de la Secte des Académiciens, né 426. ans avant J. C. & mort à 81. ans. Il apprit d'abord la Musique; il s'appliqua ensuite à la Peinture & à la Poësie, & fit même des Tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate, à qui il s'attacha depuis uniquement. Toute sa philosophie étoit comprise dans dix dialogues, où il exprimoit ses sentimens sous les personnages de Socrate & de Timée, & ceux des autres sous les personnages de Gorgias & de Protagoras. Plusieurs Pères de l'Eglise ont admiré la conformité qu'il y a, en beaucoup de choses, entre la doctrine de Platon & celle de l'ancien Testament.

(b) *Son Banquet*. Le Banquet est un des dialogues de Platon, ce qui » ne tend, dit M. Dacier dans la » vie de ce Philosophe, qu'à nous » dégager de l'amour des beautés » terrestres, pour nous porter à » aimer la souveraine beauté, qui » est Dieu. »

(c) *Son Phédon*. Autre dialogue de Platon, dans lequel Socrate, condamné à mourir, prouve à ses Disciples l'immortalité de l'ame, & l'espérance d'une autre vie. C'est de ce second dialogue que j'ai tiré tout ce que je fais dire à Socrate dans cette Fable. J'ai seulement étendu à la situation où il se trouve, & aux preuves qu'il donne d'une vie plus heureuse après celle-ci, le sens de la petite Fable qu'il auroit voulu qu'Ésope, dont il goûtoit fort le génie, eût composée.

(d) *Cet Auteur que pourtant on appelle divin*.

On dit communément *le divin Platon*. Numenius, Pytagoricien, nommoit Platon *le Moyse Athénien*; & S. Clément d'Alexandrie approuve ce mot dans le I. Livre de ses Stromates.

Je te pourrois citer maint & maint Écrivain
Envers qui de nos jours j'en vois tout autant faire;
Mais tu ne faurois pas te taire,
Et nous devons ménager le prochain.

A SOCRATE (e) on alloit apporter la ciguë.
De fes amis en pleurs ce Sage environné,
Voyoit d'un vifage étonné
Qu'en ce moment leur ame à ce point fût émue.
Débarraffé des fers dont on l'avoit flétri,
Sur le lit de la mort, il paffoit en revue
Les raifons de quitter gaîment ce monde-ci.
Quand, fortant de fa rêverie,
A fa jambe il porte la main,
La frotte doucement, & dit d'un air ferein:
Que d'illufions dans la vie!
Le plaifir que l'on chérit tant,
Semble être à la douleur entièrement contraire;
De l'un à l'autre on voit pourtant
Que le paffage eft néceffaire:
On les diroit entr'eux liés étroitement,
Tant leur fucceffion eft prompte & régulière!
Mes liens me faifoient fouffrir;
Les voilà détachés, je reffens du plaifir.
Sur ce fujet Éfope eût pu faire une Fable:
Jadis, auroit-il dit, le ciel voulut unir
Le plaifir & la peine: il n'y put réuffir.
Voyant la chofe impraticable,
Aux deux bouts d'une chaîne il les lia tous deux;
Si bien que l'un toujours traînant l'autre à fa fuite,
D'abord que la douleur nous quitte,
Le plaifir vient nous rendre heureux.

(e) *Socrate*. Voyez fur ce Philofophe la note (a) de la Fable XIV du fecond Livre.

Or, pouvoit ajouter le demi-Dieu d'Athêne, (f)
Eſt-il une plus grande peine
Que de vivre? Partant, béniſſons le trépas:
Après avoir franchi ce pas,
Nous atteindrons l'autre bout de la chaîne.

(f) *Le demi-Dieu d'Athêne.* On ſait qu'Eraſme a été juſqu'à s'écrier, qu'autant de fois qu'il liſoit la belle fin de Socrate, il ne pouvoit preſque s'empêcher de dire: *Sancte Socrates, ora pro nobis!* Cicéron, dans ſes Tuſculanes, s'exprime ainſi ſur le même ſujet: *Cum pœnè in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita eſt, ut non ad mortem trudi, verùm in cœlum videretur aſcendere.* « Dans le tems qu'on alloit lui » apporter le breuvage mortel, » il parla non en homme à qui » l'on arrache la vie, mais en » homme qui monte au ciel ». Trad. de l'Abbé d'Olivet.

FABLE VIII.

LE SERIN MIS EN CAGE.

Les maux que l'eſclavage entraîne
Rarement peuvent s'adoucir.
Une chaîne dorée eſt toujouts une chaîne,
Dont le poids ſe fait trop ſentir.

Un Serin jeune encore, ayant un beau plumage,
Un air vif, un tendre ramage,
Dans les jardins d'un grand Seigneur
Fut pris & ſoudain mis en cage:
Le mérite toujours attire le malheur.
Voilà l'oiſeau, pleurant ſon eſclavage,
Devenu citoyen d'un ſuperbe ſalon.

S'il eſt une douce priſon,
C'eſt la ſienne: grilles dorées,
Lit de duvet & de coton;
Pour ſes repas, friandiſes ſucrées,
Biſcuit, pralines & bonbon;
Pour prix de ſes accens, mille & mille careſſes,
Baiſers de Ducs & de Ducheſſes,
Grands éloges de ſa beauté:
Il a tout hors la liberté.
Sans elle rien n'eſt doux: l'eſclave l'apprécie
Au poids dont le malade eſtime la ſanté.
L'oiſeau cherche envain ſa patrie.
Dans les froids ornemens de ces lambris ſi beaux:
Les bois & leurs charmans ombrages,
Les prés fleuris, les clairs ruiſſeaux,
Les fertiles vallons, & les brillans côteaux,
Il ne les voit là qu'en images.
L'art y déploye envain ſes attraits ſéduiſans;
Il connoît trop bien la nature;
Et la plus fidèle peinture
Ne dédommage pas de ſes charmes puiſſans.
Jadis quand il voloit de bocage en bocage,
De plaiſirs il pouvoit à chaque inſtant changer;
Jupiter pour cela lui donna ce plumage,
Vain préſent qui des fers ne l'a pu dégager,
Et dont il oublira l'uſage!
A peine en ſa douleur l'amour le conſola;
Il eut une compagne: il fût mort ſans cela.
Mais le tems, le dégoût mit le trouble au ménage:
Ce fut bien un autre eſclavage,
Quand il en fut arrivé-là!

*FABLE IX.

LE LION ET LE TAUREAU.

SIRE Lion, quoiqu'il ne fût pas bête,
(Jamais un Roi ne l'eſt) eut la ſottiſe un jour
De perdre tout le fruit d'une juſte conquête.
Il venoit d'abattre la tête
D'un parti qui devoit le perdre ſans retour.
Le Tigre & le Taureau l'attaquant tour-à-tour,
Avoient démembré ſon royaume ;
Mais, graces à certain Vendôme, (a)
Habile Léopard, le Tigre avoit péri.
Fier d'avoir triomphé d'un premier ennemi,
Le Lion ordonna partout des feux de joye ;
Il fit frapper mainte monnoye
Où Mars étoit repréſenté
Soumettant à ſa Majeſté
Les plus puiſſantes républiques.
Des danſes, des tournois, des fêtes magnifiques
De ſes brillans ſuccès ſignalèrent le cours.
Mais, tandis qu'à voir danſer l'Ours,

(a) *Graces à certain Vendôme.* M. le Préſident Hénault, dans ſon Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France, fait ce bel éloge de Louis-Michel de Vendôme, fils de Louis, duc de Vendôme, qui fut depuis Cardinal, mort en Eſpagne, le 11 Juin 1712, âgé de 58 ans : « Les talens éminens de M. de » Vendôme pour la guerre, ſon » courage & ſa bonté faiſoient » aiſément reconnoître en lui » l'arrière-petit fils de Henri » IV. »

Tandis qu'à mille jeux s'occupoit notre Sire,
Le Taureau, profitant de sa sécurité,
Du Monarque orgueilleux vint attaquer l'empire.
De l'outrage éclatant fait à sa liberté,
Maint autre peuple révolté,
Saisit ce même instant pour en tirer vengeance.
Le Lion assailli, battu de tous côtés,
Eut bientôt perdu sa puissance.

PRINCES, triomphez moins de vos prospérités,
Ou redoutez un jour pareille décadence.

FABLE X.

LE SINGE, LE RENARD ET L'ANE.

ON conte qu'un Renard, un Singe, (a) une Bourrique,
A qui mieux mieux un jour s'égosillant,
A la fin d'un repas parlèrent politique;
Comme chez nous, leur dessert fut bruyant;
Comme chez nous, sans perdre un coup de dent,
On réforma la république,
On changea le gouvernement.
Le Renard & le Singe, espèce plus habile,
Dans la dispute avoient le premier pas.
Mais le Baudet stupide & partant indocile,
Parloit toujours & ne leur cédoit pas.

(a) *Singe.* La ressemblance de la figure de cet animal avec celle de l'homme, a donné lieu à quantité d'imaginations fabuleuses sur son origine. Il y a diverses espèces de Singes. L'Afrique en produit un nombre surprenant, qui courent les bois en troupes dans plusieurs contrées, & qui se rendent redoutables aux habitans.

Enfin voyant sa seigneurie
Contrainte de se rendre à la conviction,
L'Ane se mit à braire, & de telle façon
Qu'il leur fit quitter la partie.
Hé bien! dit-il, sa musique finie,
Vous voyez que j'avois raison.

FABLE XI.

LE MOINEAU-FRANC.

UN Moineau-franc à gorge noire,
Moineau charmant, jeune & fort amoureux,
Mais inconstant, léger, rempli de vaine gloire,
Jaloux de tout soumettre à l'ardeur de ses feux,
Dans tous les nids voisins passoit pour dangereux.
A de nouveaux plaisirs il se livroit sans cesse;
Et dans les lieux chéris qu'habitoit le fripon,
Il n'étoit arbre ni buisson
Qui n'eût vu mille fois triompher sa tendresse.
Un enfant l'y surprit; n'importe pas comment:
Les enfans pour ces coups ne manquent pas d'adresse.
Il emporte en sa chambre & l'un & l'autre amant.
Il les loge séparément:
Nouveau malheur qui leur coûta des larmes!
Ces oiseaux séparés se trouvent mille appas,
Qu'avant leur infortune ils n'appercevoient pas.
Amans & malheureux, en effet que de charmes!

Joint à cela l'embarras irritant
De parler de leurs feux à travers une cage,
D'en parler & rien davantage.
Si l'amour étant libre eſt un feu violent,
L'amour que l'on gêne eſt bien pire.
Après la liberté notre couple ſoupire
Pour habiter enſemble & s'aimer conſtamment.
Si dans la même cage ils logeoient ſeulement,
Ils y ſupporteroient leur ſort avec courage!
Toujours unis, ils y vivroient contens:
On admireroit leur ménage!
L'enfant combla leurs vœux: (il étoit dans un âge
Où les mêmes objets n'amuſent pas long-tems)
Il leur donna la clef des champs.
Que firent ces oiſeaux en ſortant d'eſclavage?
Ils s'envolèrent bien & beau,
Le mâle d'un côté, la femelle de l'autre.

HUMAINS, voudriez-vous que le cœur d'un Moineau
Fût plus fidèle que le vôtre?



FABLE XII.

LA POULE.

Une Poule encor jeune attiroit par ses cris
Les habitans du voisinage :
Toute la basse-cour entouroit son logis.
Commère, qu'avez-vous ? & d'où vient ce tapage ?
Pourquoi ne pas laisser en repos vos amis ?
De quoi nous donnez-vous avis ?
Parlez : car tant de bruit, sans doute, est le présage
De quelqu'événement dont nous serons surpris.
Dame Poule à ces mots crie encor davantage.
Dindons, (a) Coqs & Canards en étoient étourdis.
Ces gens croyoient qu'il alloit naître d'elle
Un Éléphant, ou pour le moins un Bœuf :
Dame Poule pondit un œuf.

De maint petit Auteur c'est l'image fidelle.

(a) *Dindon*, ou Coq d'Inde, gros oiseau domestique que l'on appelle ainsi, parce qu'il nous est venu des Indes occidentales.



*FABLE XIII.

LA CHATTE ET SON PETIT.

(a) SI j'ai dit qu'une mère Chatte
De ſa nature étoit ingrate,
Et traitoit ſes petits comme un Roi ſes ſujets,
On n'en conclura pas, j'eſpère,
Que tout Monarque eſt mauvais père :
Sans ſortir de chez vous, je puis par mille traits,
François, vous prouver le contraire.
Mais ſur ce point votre cœur vous en dit
Plus que ma Muſe ne peut faire.
Entamons un autre récit :
Eſſayons d'adoucir une cenſure amère ;
Et pour l'honneur de la maternité,
Titre ſacré, qualité chère & pure,
Prouvons par quelque vérité,
Que mainte fois le cri de la nature
Chez la gent Chatte eſt écouté.

UNE Minette auſſi douce que belle,
Au logis d'une Veuve avoit fait ſon Petit,
Un Minet doux & beau comme elle.
Dans le ſalon d'honneur un fauteuil eſt leur lit.

(a) *Si j'ai dit qu'une mère Chatte*
De ſa nature étoit ingrate.
Voyez la Fable III du ſecond Livre.

C'étoit

C'étoit au tems où l'hiver qui finit,
Cède à regret au printems qui commence:
Or on fait qu'en cette occurrence
L'hiver prend fes ébats la nuit.
Une nuit donc, malgré fa fourrure de Chatte,
Minette eut froid. Elle étoit délicate.
La Veuve, dame de céans,
Couchoit dans la chambre voifine.
Aimer les Chats étoit le foible de Rofine;
(C'eft fon nom) je connois beaucoup d'honnêtes gens;
Et moi tout le premier, que ce foible domine.
Minette, en Chatte de bon fens,
Defcend, fe frotte, flaire, & miaule à la porte.
Chez Rofine auffitôt la tendreffe l'emporte
Sur les pavots affoupiffans.
La voilà hors du lit; elle ouvre, s'y rejette,
Et dans fes draps reçoit Minette,
De la voix, de la main tour-à-tour la flattant.
Minette eft-là bien chaudement,
Qui fe tapit, s'étend, & faute d'éloquence,
Tâche en un long bourdonnement
D'exprimer fa reconnoiffance:
Quand foudain s'occupant du fruit de fes amours,
De fa harangue elle interrompt le cours,
Puis du lit tout-à-coup en miaulant s'élance,
Prend fon enfant, remonte, & lui fait partager
Le bien qu'elle goûtoit auprès de fa Maîtreffe.
Si Rofine admira cet acte de tendreffe,
S'il enchanta fon cœur, je le laiffe à juger!

Et voilà cependant ce que Defcarte appelle
Simple reffort, mouvement machinal!
Je ris de voir ce Sage & toute fa féquelle

Par le Physique expliquer le moral.
La Fontaine l'a dit (b); je le dirois plus mal :
Celui-là vainement se creuse la cervelle
Qui veut entre une montre & le moindre animal
Établir quelque parallèle.

(a) *La Fontaine l'a dit.* Dans le Discours à Mad. de la Sablière, qui précède la Fable intitulée *les deux Rats, le Renard & l'Œuf.*

FABLE XIV.

L'INJUSTICE ENVERS LES DIEUX.

DE la ville, en dansant, Javote revenoit,
Cœur joyeux, bourse bien garnie,
Portant au bras un panier qui pesoit
Bien moins que quand des champs la dame étoit partie.
Elle s'en va sautant parmi les prés fleuris,
Foule gaiment l'émail de l'herbe printanière,
Et gagne à grands pas le logis.
Du gain qu'elle avoit fait la commère étoit fière :
Les Dieux, chemin faisant, par elle en sont bénis.
Quand à l'instant un horrible nuage,
Crevant de toutes parts inonde tous ces lieux.
Javote étoit encor fort loin de son village.
Point d'endroit pour se mettre à l'abri de l'orage :
Que faire ? Elle maudit les Dieux
Qu'elle bénissoit tout à l'heure;
Et contre eux jurant de son mieux,
A grand peine la dame arrive en sa demeure.

Le plus léger dommage a bientôt ralenti
Toute dévote ardeur que le bonheur fait naître.
S'en prendre au ciel eſt un mauvais parti :
Que nous en revient-il ? Jupiter eſt un Maître
Qui jamais avec nous n'en a le démenti.

FABLE XV.

LE LABOUREUR ET LA TERRE.

Un Laboureur courbé ſous le travail & l'âge,
Recueillant peu de fruit du ſoin de ſes guérets,
Las de ſe conſumer au culte de Cérès,
Un jour enfin perdit courage.
Cet homme abandonnant & charrue & chevaux,
Les laiſſe errer à l'aventure,
Va s'aſſeoir ſous un arbre, & par un vain murmure,
A la Terre, en pleurant, il reproche ſes maux.
Ingrate, lui dit-il, c'eſt pour toi que j'endure
Depuis quarante hyvers la rigueur des ſaiſons.
En ai-je eu pour cela de plus riches moiſſons?
Eſt-il quelqu'un dans la nature
Qui profite moins de tes dons?
Achève ; mes deſtins n'ont été que trop longs;
Reprends de triſtes jours que je te ſacrifie :
Je ne puis plus porter le fardeau de la vie.
Sous mes membres briſés, ô Terre, entr'ouvre-toi !
Dans ton avide ſein, ô Terre, reçois-moi!
Mourir eſt mon unique envie.

La Terre s'entr'ouvrant lui fait voir ſon tombeau.
Notre homme avec horreur détourne alors la vûe,
Se léve, & reprenant un courage nouveau,
Retourne vîte à ſa charrue.

* FABLE XVI.

LA LINOTTE ET SON NID.

Une Linotte (a) ſe laſſa
D'habiter le nid de ſa mère.
Il faut ſe mettre à ſoi : chacun doit ſur la terre
S'arranger pour en venir-là.
Dame Linotte part. Un chêne la frappa.
Rien n'égale à ſes yeux la majeſté d'un chêne.
Ce ſera tout là-haut qu'elle s'établira ;
Elle y ſera comme une Reine.
Le nid fait, la foudre y tomba.
Elle étoit par bonheur allé faire ſa ronde,
Pour avoir de la mouſſe & du chenevis frais.
Au retour elle pleure, elle éclatte en regrets
Sur ſon ignorance profonde.
J'apprends qu'il ne faut pas s'aller loger ſi près
Du ſéjour où la foudre gronde.

(a) *Linotte*, petit oiſeau dont la nourriture eſt de la graine de lin, d'où lui eſt venu ſon nom. Elle a le ramage très-agréable, & on lui apprend à ſiffler avec beaucoup de juſteſſe & de douceur. Il y a la *Linotte de vigne* & la *Linotte de montagne*. Celle-ci choiſit pour faire ſon nid, les lieux bas & frais, les buiſſons d'aubépine, de ronce ou de genêt. Elle le rétablit juſqu'à trois fois, lorſqu'on le détruit.

Ces broffailles là-bas m'accommoderont mieux.
Autre nid, autres maux : les vers & la pouffière
Perdirent tout. Nouvelle plainte amère :
Où donc habiter fous les cieux ?
J'étois fi bien au logis de ma mère...
Mais vraiment je fuis bête, & je n'y fonge pas :
Son nid n'étoit placé ni fi haut ni fi bas.
Cet arbre fera mon affaire :
C'étoit un modefte genêt.
Elle y bâtit en hâte, il le fut en effet :
Elle ne craint plus là les vers ni le tonnerre.
Un gîte fûr, une odorante fleur
Qui croît exprès pour réjouir fa vue :
Au comble de fes vœux la voilà parvenue ;
Elle a trouvé le vrai bonheur.

CE n'eft point fous le chaume, encor moins fur le trône,
Qu'on jouit du repos, qu'on vit en fûreté :
Loin les foucis cuifans de la néceffité ;
Loin les dangers de la couronne.
L'honnête médiocrité :
Voilà ce qu'ici-bas le Sage ambitionne.



*FABLE XVII.

LES MARIONNETTES.

Vous connoiſſez ces Figures de bois
Qui ſur des planches vont & viennent.
Lévent les bras, les yeux, & d'une rauque voix,
En ſe démenant s'entretiennent.
Un homme eſt-là, qui ſans être apperçu,
A ces êtres muets, pour leurs différens rôles,
Donne le mouvement & fournit des paroles;
Sans quoi des ſpectateurs le tems feroit perdu.
Or, il avint qu'un jour de foire,
Ces mannequins plâtrés, n'ayant raiſon ni ſens,
Voulurent qu'à leurs jugemens,
L'homme à qui ces magots devoient toute leur gloire,
Soumît les entretiens ſérieux ou plaiſans,
Dont en les leur prêtant, s'amuſoit l'auditoire.
L'homme qui n'étoit pas d'humeur
Qu'un automate peint, qu'une ſimple pagode
De le juger s'attribuât l'honneur,
Se vit contraint de changer de méthode,
Mit, par l'eſpoir d'un nouvel agrément,
Le ſpectacle en ſcènes muettes;
Et, pour le rendre plus brillant,
Au lieu de vingt Marionnettes,
Sur le théâtre en introduiſit cent,
Les arma de poignards, de lances & d'épées,
De groteſques habits affubla ces poupées;

A séduire les yeux bornant tous ses efforts,
Leur fit, dans leurs jeux fantastiques,
Enterrer des vivans, ressusciter des morts.
Les enfans & les sots, autres gens à ressorts,
Trouvèrent ces jeux magnifiques.
Mais tôt ou tard, on se lasse à la fin
De n'admirer que des machines :
Le spectacle tomba. Par la suite Arlequin
Bâtit le sien sur ses ruines.

FABLE XVIII.

L'OURS ET LE CHIEN.

SA Majesté Lionne eut pour Ministre un Ours:
C'étoit un grand esprit, une excellente tête.
Cet Ours connoissoit bien les intérêts des cours;
Mais peu civil en ses discours,
Il faisoit trembler chaque bête
Qui de son ministère imploroit le secours.
Sire Rhinocéros, (a) Roi d'une autre contrée,

(a) *Rhinocéros*, nom grec du plus puissant des animaux quadrupedes, après l'Éléphant, dont il diffère beaucoup par les facultés naturelles & par l'intelligence. Il a la tête d'un cochon, avec une corne & quelquefois deux sur le nez (ce que signifie son nom), les yeux fort petits, & placés de manière qu'il ne voit que devant lui, la peau sans poil, disposée en forme de cuirasse, & tellement impénétrable qu'il ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chasseur. On prétend qu'il attaque & blesse mortellement l'Éléphant en lui portant des coups de corne sous le ventre. Cette arme & sa peau sont ce qui excite les Indiens à le chasser : ils font de celle-ci des boucliers ; & ils estiment plus l'autre que l'yvoire

Laiſſoit aux mains d'un Chien les rênes de l'État.
De dire qu'à Bâcon (b) ce Chien-là reſſemblât,
La choſe pourroit bien paroître exagérée.
Mais, bon comme on l'étoit au ſiécle heureux d'Aſtrée,
En Chien qui ſait bien vivre il accueilloit les gens;
Des foibles & des indigens
Sa perſonne étoit révérée :
Tous accouroient le voir & retournoient contens.
Tel Jupiter ſourit au plus chétif encens.
L'Ours par ſes brutales manières
Épouvantant les malheureux,
Juſqu'au fond de leur cœur étouffoit leurs prières.
Le Chien les prévenoit par ſes ſoins généreux;
D'avouer leurs beſoins leur épargnoit la honte;
Et toujours s'empreſſoit pour eux,
Quand au Prince il en rendoit compte.
Par le peu de bien qu'il faiſoit,
L'Ours croyoit du Lion ménager les finances;
Mais il ne comptoit pas tous les cœurs qu'il perdoit:
Les cœurs ſont pour l'État des richeſſes immenſes.
Quelqu'attentat commis contre un Ambaſſadeur,
Rompit alors la paix entre les deux puiſſances.
Seigneur Ours étoit l'offenſeur.
Le royaume enrichi pendant ſon miniſtère,
Pouvoit fournir ſans peine aux beſoins de la guerre;

des Éléphans, parce qu'ils attribuent à la ſubſtance de cette corne pluſieurs qualités ſpécifiques & propriétés médicinales. Dans les préſens que le Roi de Siam envoya à Louis XIV en *1686*, il y avoit ſix cornes de Rhinocéros. Un Capitaine de vaiſſeau Hollandois a tranſporté en France un de ces animaux, qui a été vu de tout Paris en 1748.

(b) *Bâcon* (François) Chancelier d'Angleterre, & l'un des plus beaux génies de ſon ſiécle, mort le 9 Avril *1626*, âgé de *66* ans. Il étoit à la fois Philoſophe, Théologien, Hiſtorien, Juriſconſulte & Poëte.

Et le trésor puplic regorgeoit de ducats :
Mais pour la soutenir on manqua de Soldats.
D'un joug qui leur pesoit les troupes s'affranchirent,
Et chacun fit serment qu'il ne marcheroit pas :
Dans le camp ennemi la plupart se rendirent.
Le malheureux Lion perdant tous ses sujets,
Se voit réduit à faire une honteuse paix.
L'Ours tremble pour sa tête, & lui-même il s'exile.
L'infortune adoucit ses mœurs ;
Et bientôt il convint que de gagner les cœurs
Est un art sans lequel tout autre est inutile.

Il vaut mieux être bon qu'habile.
Avant que de songer à vous faire estimer,
Grands, commencez par plaire à tous tant que nous sommes :
On apprend de bonne heure à commander aux hommes ;
On sait toujours trop tard qu'il faut s'en faire aimer.



FABLE XIX.

LE PARTERRE ET LE POTAGER.

RETIRE-TOI de-là, tu me choque la vue ;
Tu ſens le chou, l'oſeille & la laitue,
Cette odeur m'importune : ami, retire-toi,
Diſoit au Potager ſon voiſin le Parterre.
Ha ! ha! dit l'autre ; par ma foi,
Vous êtes délicat, mon frère.
Je m'éloignerois bien, pour ne plus vous déplaire ;
Mais cela dépend-il de moi ?
Unis tous deux par la nature,
Il n'eſt pas en ma liberté,
Malgré votre orgueilleux murmure,
De détruire la parenté.
J'en ſuis fâché pour votre vanité ;
Mais je ne bougerai d'ici, je vous le jure.
Tant pis, lui répondit le Parterre irrité,
Tant pis : cette union m'afflige & me fait honte.
Ingrat, reprit le Potager,
Je ſuis bien vil à votre compte :
Mais apprenez à ne plus m'outrager.
Je me ſouviens que notre commun père
A pris à vous former des ſoins infructueux.
Il vous a décoré de l'emploi de Parterre,
Parce qu'il n'a pu faire mieux ;
Emploi brillant, mais nullement utile.
S'il eût trouvé chez vous la nature docile ;

Il vous eût fait Potager comme moi.
Chaque jour encor je le voi
Regretter le frivole usage
Des dons versés dans votre sein.
Frère, il a pris sur moi quelque peu de terrein,
Pour vous agrandir davantage;
Et cependant, malgré ses soins,
Vous êtes plus brillant, mais vous valez bien moins.

FABLE XX.

LE LOUP.

UN Loup voulant donner l'exemple à ses confrères;
Dans sa tête entreprit de policer les Loups.
Nous passons, disoit-il, pour bêtes carnacières;
Les enfans ne craignent que nous;
Toujours, dans les chansons des timides Bergères,
Quelqu'infâme épithéte est jointe à notre nom:
Le Loup cruel, le Loup glouton . . . .
Je ne veux plus qu'aux bois on chante sur ce ton;
Et consens de bon cœur d'avoir les étrivières,
Si désormais je mange un seul petit Mouton:
Ma tempérance un jour embellira l'histoire.
On ne peut pourtant pas vivre de l'air du tems:
Pour faire quelquefois des repas innocens,
Cherchons un moyen sûr qu'approuve notre gloire.
Si je mangeois ces Chiens qui gardent les troupeaux?
On n'aura plus besoin de ces sots animaux;

J'ai ſur le cœur nombre d'offenſes:
La vengeance, dit-on, *eſt un morceau de Roi:*
(Seigneur Loup n'étoit pas un Loup ſans connoiſſances)
Mangeons-les: ces gens-là me cauſent trop d'effroi.
Et puis ſe meſurer à moi!
Oh! je prétends punir cette engeance & leur maître:
L'homme mérite auſſi d'aſſouvir notre faim.
Ainſi ce Loup qui croyoit être,
Entre tous ſes pareils, fort ſobre & fort humain,
Pour tout mérite étoit fort vain.

LA vertu n'eſt qu'un nom, mais l'orgueil eſt un être,
Sous ce nom faſtueux, facile à reconnoître.
Sans un vil intérêt notre cœur ne fait rien.
Nous rempliſſons les jours d'une inutile vie
De tant de mal & de ſi peu de bien!
Hélas! pour comble de folie,
Falloit-il trouver le ſecret
De faire mal encor le peu de bien qu'on fait!



*FABLE XXI.

LE PAON ET LE DINDON.

UN Paon (a) se promenoit étalant les couleurs
De son magnifique plumage,
Et sembloit défier les plus brillantes fleurs.
Un Dindon, qui voyoit les gens du voisinage
Admirer ce superbe oiseau,
Crut pouvoir leur donner un spectacle aussi beau,
Si même, avec un peu d'audace & de courage,
Il ne leur plaisoit davantage.
(Cet orgueil-là n'est pas nouveau,
Témoin tel avorton qui sur la scène échoue.)
Aussitôt le Coq d'Inde & s'enfle & fait la roue,
Puis, fatigue l'écho de ses cris rebutans,
Pour attirer les regardans.
Le Paon l'entend, le Paon craint que cette musique
N'enlève à sa beauté quelques admirateurs;
De crier à son tour le voilà qui se pique:
Il y perdit. A ses aigres clameurs

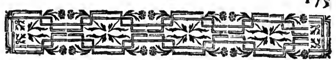
(a) *Paon*, oiseau, sur le plumage duquel *la nature a réuni toutes les couleurs du ciel & de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence*, & qui, en conséquence, doit appartenir, suivant M. de Buffon, aux Indes orientales, c'est-à-dire au climat qui produit l'or, les perles & les pierreries. Il est le seul des oiseaux, à l'exception du Coq d'Inde, qui ait la faculté d'étendre sa queue en rond, comme s'il se plaisoit à en faire admirer la richesse. Sa voix ne répond pas à sa beauté; & un Paon avec ces mots *ut placeat taceat* (qu'il se taise s'il veut plaire) est la devise d'un homme stupide ou frivole qui n'a que des qualités extérieures.

Tout fuit, & l'enchantement cesse :
On ne voit plus sur ses habits
Ni l'azuré saphir, ni l'eclattant rubis ;
Tant sa voix est choquante & blesse !
Il s'en apperçoit, & se taît,
Et replie à l'instant toutes ses pierreries,
Et se promet d'être muet,
S'il reprend au Dindon de pareilles envies,
Comme des Dindons c'est le fait.
L'autre continuant sa roue & son caquet,
Faute de spectateurs, s'applaudit & s'admire.
Par la suite le Paon se montra plus discret :
Mais dès l'abord il eût mieux fait
De briller & de ne rien dire.

Je compare ceci, Lecteur, à la satyre :
Le public aura fait accueil à vos écrits ;
Un envieux Zoïle ([b]) avec vous se mesure :
C'est vous deshonorer de répondre à ses cris ;
Ce ton ne vous va point. Le payer de mépris,
Vous taire, est une voie & plus sage & plus sûre.

([b]) *Zoïle*, ancien Critique, qui s'égaya à faire des railleries sur Homère ; liberté, dit Boileau, que se sont donnée depuis, à l'égard des plus grands Écrivains, *beaucoup de petits esprits aussi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes.* Ce nom a passé comme en proverbe, pour désigner un mauvais critique, un envieux.

Fin du Cinquieme Livre.



FABLES NOUVELLES.

LIVRE SIXIEME.

PROLOGUE.

LA retraite ne vous plaît pas !
Mais n'en dégoûtez pas les autres,
Dira quelqu'un : le monde a-t-il donc tant d'appas,
Et peut-on ne pas être las
De vivre avec des gens bâtis comme les nôtres ?
On ne rencontre à chaque pas
Que des ſots ou bien des ingrats.
Plus de milieu : l'homme eſt méchant ou bête.
Comment ne le pas fuir ? Lecteur, point de courroux ;
La critique eſt outrée & par trop malhonnête.
Portez de notre eſpèce un jugement plus doux.
Si l'homme eſt tel que vous le faites,
En le fuyant, le corrigerez-vous ?

A vous entendre, on diroit que vous êtes
L'unique Sage que Dieu fit.
Hé-bien ! ſoit : vous avez bon cœur & bon eſprit :
Pour qui réſervez-vous des qualités ſi rares ?
Pour les Ours, avec qui vous vivrez déformais !
Le plus fou de tous les projets,
C'eſt celui-là ſans doute ! O Mortels trop avares
Des dons que le ciel vous a faits,
N'aimez-vous donc rien ſur la terre ?
N'avez-vous point de parens ni d'amis,
Que vos généreux ſoins, que vos ſages avis,
Que votre exemple, encor plus ſalutaire,
Inſtruiroient, toucheroieut, rendroient à la vertu ?
Le Ciel vous donna-t-il pour vous ſeuls la ſageſſe ?
Ce bienfait peu commun, ce don de ſa largeſſe,
Eſt ſans prix s'il n'eſt répandu.
Quand vous ne ſauveriez qu'un ſeul de vos ſemblables
De la contagion d'un ſiécle corrompu,
N'auriez-vous pas aſſez vêcu ?
Si de ravages effroyables
La peſte, mère du trépas,
Remplit d'infortunés climats;
De Galien les Diſciples coupables,
De leurs ſecrets privant le genre humain,
Vont-ils, ſous un Ciel plus ſerein,
Jouir ſeuls des dons d'Eſculape ?
Cette comparaiſon vous frappe :
Puiſſe un récit que m'a dicté
La Muſe & de Phédre & d'Éſope,
Retracer encor mieux à votre œil miſanthrope,
Ce que nous devons tous à la ſociété !
Puiſſe votre raiſon goûter la vérité
Sous le voile léger dont ma main l'enveloppe !

FABLE PREMIERE.

* LE JUGEMENT DE MINOS.

AU rivage du Styx, le févère Minos
Alloit juger trois différentes ombres :
Un Solitaire, un Marchand, un Héros,
Que le trépas, d'un feul coup de fa faulx,
Avoit précipités dans les Royaumes fombres.
Le Héros fe préfente & vante fes exploits:
C'étoit de ces Princes fans loix,
Grands faifeurs d'injuftes conquêtes,
Les premiers des brigands, & les derniers des Rois;
Nommés Héros par leurs Poëtes,
Et dignes du nom d'affaffin
Aux yeux du pauvre genre humain.
Envain il fit valoir les fiéges, les batailles
Où de lauriers Mars l'avoit couronné;
Par Minos il fut condamné,
Tantôt à bâtir des murailles,
Et tantôt à tourner le fufeau de Cloton;
D'un deftructeur de gens digne punition !
Après lui le Reclus vint aborder le trône
Du Juge intègre des enfers.
Si celui-ci n'avoit tué perfonne,
Perfonne auffi dans l'Univers
Ne lui devoit reconnoiffance aucune:
Talens, dons naturels, & biens de la fortune,
Il avoit tout facrifié;

Soit haine, ſoit dégoût, il avoit délié
Les nœuds par qui le Ciel nous attache à la terre.
N'ayant connu l'amour ni l'amitié,
N'ayant été ni citoyen, ni père,
Minos obtint du Maître du tonnerre,
Que cet homme revînt au jour,
Pour mener dans le monde une nouvelle vie,
Servir malgré lui ſa patrie,
Etre l'eſclave de l'amour,
Et devenir enfin l'époux d'une harpie.
Le Marchand venant à ſon tour,
D'aucuns crimes pareils ne ſe trouva coupable.
Il avoit enrichi ſa patrie & les ſiens,
Peuplé l'État d'utiles citoyens,
Reçu l'indigent à ſa table,
Voué ſes vertus & ſes biens
Au public, maître ingrat, mais toujours reſpectable.
Il avoit plus vécu pour autrui que pour ſoi.
Aux champs Elyſiens Minos en fit un Roi.
Il régnoit déja quand la Parque
L'étoit venu ravir à la ſociété;
De ſes enfans plus regretté,
Plus chéri qu'un puiſſant Monarque.
Ainſi jugea Minos. Revenons maintenant:
Lequel aimez-vous davantage,
De ce Miſanthrope ſauvage,
Ou de cet honnête Marchand?
Pour le Héros, il ne ſeroit pas ſage
D'en parler trop ouvertement.



FABLE II.

L'ANE RÊVANT.

UN Ane un jour dormoit, & c'étoit de grand cœur :
Car trouvez-moi quelqu'un qui dorme mieux qu'un Ane ?
Ce n'eſt pas que je le condamne ;
Dormir n'eſt point un mal : j'en fais juge un Prieur.
Trompé par un ſonge flatteur,
Ce Baudet ſe croyoit animal raiſonnable.
Il avoit laiſſé-là le métier de griſon,
Et faiſoit celui d'homme. Y gagnoit-il ? Ho ! non.
Mais ſon orgueil couvroit d'un voile favorable
Sa nouvelle condition.
Des vapeurs du ſommeil la douce illuſion
A ſes propres regards le peignoit redoutable.
C'étoit lui qui le fouët en main,
Et jurant d'un ton convenable,
Menoit préſentement les Anes au moulin.
Il goûtoit en ſe faiſant craindre
Des plaiſirs pour lui bien nouveaux.
Mon Dieu ! que les Anes ſont ſots,
S'écrioit-il ; & que l'on eſt à plaindre
D'avoir à gouverner de pareils animaux !
Avec eux il faut toujours dire.
A cela près, la vanité du ſire
En ce moment triomphoit comme il faut.
Lorſque martin-bâton l'éveillant en ſurſaut,

Adieu toute fa vaine gloire.
Cet Ane à fon réveil reconnut en pleurant,
Qu'il n'étoit pas d'un grain moins Ane que devant.

Chez nous que de Baudets dont ce rêve eft l'hiftoire!

FABLE III.

LE PEUPLE.

Chez un peuple ami des talens
On avoit établi des jeux de toute efpéce,
Où triomphoient l'efprit, les graces, la nobleffe,
L'éloge des vertus, les tendres fentimens,
Et des arts réunis la pompe enchantereffe.
Par d'agréables fictions,
Des hommes y peignoient les foibleffes humaines,
Les généreux efforts des grandes paffions,
Le pouvoir de l'amour, fes plaifirs & fes peines.
Le caprice fut prêt de détruire ces jeux.
Sur le théâtre un jour plufieurs Singes parurent;
Tout le peuple auffi-tôt tourne les yeux fur eux:
Dans un coin feulement quelques Sages murmurent.
Mais il faudra céder à la contagion.
(a) L'animal aux frivoles têtes
Ne veut plus accorder fon admiration
Qu'à ces impertinentes bêtes.
Le Singe, efquiffe d'homme, efpéce d'avorton,
Grotefque rebutant, ridicule bouffon,

(a) *L'Animal aux frivoles têtes*; c'eft le peuple.

Sur l'homme même a l'avantage;
L'homme, j'entends ceux dont l'art enchanteur
Sait par un brillant aſſemblage
De ce que la nature offre de plus flateur,
Plaire à l'eſprit, toucher le cœur :
Admirables mortels, digne de notre hommage,
Autrefois eſtimés, chéris,
Et maintenant payés d'un dur mépris.
Le Singe préféré gâta par ſes grimaces
Femmes, filles, vieillards, & gens de tous états.
La raiſon vainement prit le parti des Graces;
Il fallut aux Guenons céder le premier pas.

Je définis le Peuple un animal étrange,
Dont au moindre ſujet le cerveau ſe dérange,
Dont l'œil toujours ſe fixe à des objets nouveaux,
Qui ſur le goût enfin ſans ceſſe prend le change.
Trop heureux cependant quand d'un mot de louange
Il veut bien payer nos travaux!



FABLE IV.

LES DEUX MOINEAUX ET LE CHAT.

DEUX jeunes Passereaux logés en même cage,
Sur un rien jadis prirent feu :
Il faut en accuser leur âge :
Il est un tems où le plus sage
Aux passions résiste peu.
Et puis certaine humeur qu'engendre l'esclavage
Quelques baisers donnés par Iris à l'un d'eux ;
Peut-être aussi l'amour : car l'amour & ses jeux
Causent souvent bien du ravage.
Nos Moineaux se battoient : leur courroux furieux
Alloit ensanglanter les lieux
Témoins de leur vive querelle.
Un Minet approcha, qui leur dit : Mes enfans,
Pourquoi rompre aujourd'hui l'union fraternelle
Qui chez vous régna de tous tems ?
Le Ciel punisse les méchans
Qui peuvent vous armer ainsi l'un contre l'autre !
Contez-moi vos chagrins, & d'où naît ce transport ;
Parlez ; mon intérêt m'est moins cher que le vôtre :
Je tâcherai de vous mettre d'accord.
Ainsi les haranguoit Raton le bon apôtre.
Mais tandis que chacun expose à sa façon
Le différend dont il veut être juge,
Grippeminaud fait tant qu'il ouvre la prison,
Puis les attrape, puis les gruge,
En déclarant l'un & l'autre un fripon.

FABLE V.

L'ARAIGNÉE ET LE VER-A-SOYE.

Sur un jeune mûrier l'habile Vermiſſeau
Qu'entre tous ſes pareils diſtingue la Nature,
(a) A l'aide de ſes doigts, Architecte nouveau,
Pour habiller un Prince ourdiſſoit ſon tombeau.
Non loin, dans les recoins d'une vieille mazure,
L'Ouvrière autrefois rivale de Pallas,
Punie, & non moins vaine après ſon aventure,
Tendoit aux Moucherons d'inviſibles appas.
Que tu travailles mal, diſoit-elle à toute heure!
Pauvre Ver, tu me fais pitié!
Tiens, mon ami, je ne veux que moitié
De tout le fil qui ſert à former ta demeure,
Pour tapiſſer ce mur du haut juſques en bas.
Regarde ce réſeau, (b) voi, chétive pécore,
Voi ces fils, comme ils ſont & fins & délicats!
Le Moucheron (c) eſt dans mes lacs,
Qu'il croit parcourir l'air encore....

(a) Voyez *le Spectacle de la Nature*, Tome I, page 75.

(b) *Réſeau:* l'Araignée tend avec beaucoup d'art cette eſpéce de toile qu'elle tire de ſa propre ſubſtance, & elle ſe place au centre pour y faire ſa demeure & pour y prendre des Mouches dont elle ſe nourrit. On diſtingue des Araignées de diverſes eſpéces, les unes que l'on croit venimeuſes, d'autres qui paſſent pour ne l'être pas. L'Afrique & l'Amérique produiſent des Araignées monſtreuſes.

(c) *Moucheron.* On prétend que les Moucherons s'engendrent dans l'eau, d'œufs fort petits que la mère y cache. C'eſt un ſpectacle admirable qu'un Moucheron conſidéré avec le microſcope.

Mais tu n'y faurois voir, je perds ici mon tems.
Outre tous mes autres talens,
(d) Par huit brillans canaux je reçois la lumière.
Le fort m'a prodigué fes plus rares préfens;
Il t'a refufé tout: il chérit peu de gens.
Mais, dit le Ver, ces yeux dont vous faites la fière,
De mon aveuglement diffèrent-ils beaucoup?
Ils font faits pour guetter des Mouches; voilà tout.
Quant aux talens, ma bonne, on ne vous en doit guère:
Ce fil par qui nous diffèrons,
M'approche des Dieux de la terre.
On voit quelques fots Moucherons
Étourdiment fe prendre au vôtre;
Cet art, fans doute, eft beau: gardons chacun le nôtre.

PETITS Auteurs féconds, Écrivains pénétrans,
Qui par un fubtil verbiage,
Avez l'art d'enchanter tant de petites gens,
Dame Araignée eft votre image:
Sots Moucherons ont été de tous tems.

(d) *Par huit brillans canaux je reçois la lumière.*
L'Araignée a fix yeux, quelques-uns difent huit.





FABLE VI.

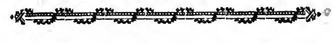
LES VENTS.

Un Manant d'efprit foible, à qui dans fon enfance,
Sa mère avoit fouvent fait peur des loups-garoux,
Pouffoit, dit-on, l'extravagance
Jufqu'à croire les Vents, des Diables en courroux,
Par qui l'on eft mangé la nuit fans qu'on y penfe.
Un Manant en effet, eft un friand morceau,
Pour tenter l'appétit du Diable!
Que voulez-vous? cet homme, amoureux de fa peau,
La croyoit d'un goût admirable.
Au refte, il raifonnoit d'une étrange façon,
Pour fe fortifier dans fon erreur extrême :
Si ce qu'on nomme Vent, difoit-il en lui-même,
A quelque chofe fembloit bon,
Je ne le craindrois pas comme un méchant génie :
Mais lorfque je le vois qui ravage nos champs,
Ai-je donc fi grand tort de craindre fa furie?
Il peut lui prendre envie
De s'attaquer aux gens.
Ma peur n'eft point une chimère;
Et je mets, quel qu'il foit, cet être furieux
Au même rang que le tonnerre :
Ce font de vrais fléaux qui défolent la terre.
Dites-moi quel honneur ces fléaux font aux Dieux!
Tu le fauras bientôt, reprit du haut des cieux
Jupiter, qu'offenfoit ce difcours téméraire.

Au même inftant ce Dieu défend aux Aquilons
De fouffler fur le champ que cultivoit notre homme.
Enchaîné loin de lui, dans d'épais tourbillons,
Le Vent n'interrompt plus fon fomme:
Mais l'air des environs fe groffit de vapeurs;
La terre n'eft plus humectée
Que d'un bourbier impur dont elle eft infectée:
Tout périt, Bœufs, Moutons, légumes, fruits & fleurs.
Le Ruftre changeant de langage,
A Jupiter alors demanda de l'orage
Pour épurer cet air groffier.
Le remords défarma la vengeance fuprême:
Jupiter ne fe fit prier
Qu'en père qui châtie à regret ce qu'il aime.

TEL peint nos paffions en noirciffant leurs traits,
Qu'on pourroit comparer à ce Ruftre imbécile:
A nos fens engourdis l'ufage en eft utile;
Il n'en faut blâmer que l'excès.





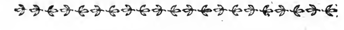
FABLE VII.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE.

MILLE befoins preffans affiégent les humains;
Pour les foulager mieux, l'homme a reçu deux Mains:
Mais dans les champs de Mars fière de le défendre,
La Main droite, dit-on, dès le commencement,
Ofa refufer hautement
Les fervices communs qu'elle devoit lui rendre.
Bien qu'elle tînt au corps, le corps n'én recevoit
Le manger ni le boire : il avoit beau prétendre;
La dame fe tranquillifoit.
Elle eût cru déroger en nourriffant fon père:
La Main gauche étoit roturière,
Et cet emploi la regardoit.
(Ainfi du moins, la droite raifonnoit:)
Je protége vos jours, & vos biens à la guerre;
N'eft-ce pas faire affez pour vous!
Je porte aux ennemis les plus terribles coups;
Je dirige le fer, la fronde & la maffue;
Et quand j'ai fatisfait à des devoirs fi beaux,
Pour vaquer aux plus vils travaux,
Vous voulez que je me remue?
Vante un peu moins ton pénible fecours,
Dit l'homme; ta compagne aide mieux ma foibleffe:
Je n'ai point d'ennemis qui m'attaquent fans ceffe,
Au lieu que j'ai faim tous les jours.

Les mets que ta sœur me présente
Rendent la vie à tous mes sens.
Elle engraisse d'autant, & sa force en augmente :
Tu dédaignes ces alimens;
Sans eux tu serois languissante.

L'ART de se battre est noble, on ne sait pas pourquoi.
J'estime bien mieux l'art d'éviter la disette :
Mourir de faim est, selon moi,
La roture la plus complette.



*FABLE VIII.

BERNARD-L'HERMITE (a) ET LE LIMAÇON.

BERNARD-L'HERMITE à sa naissance
A le derriere nud. L'homme l'a bien aussi :
Mais, comme on va l'apprendre ici,
Le Roi des animaux, malgré son arrogance,
N'a pas pour se vêtir la même intelligence.
Savez-vous ce que fait Bernard l'industrieux?
Il voit maint & maint coquillage
Dont Amphitrite a paré le rivage :
Voilà, dit-il, qui se rencontre au mieux;
Cherchons dans tout cela quelque chose à ma taille.
Et Bernard aussi-tôt s'ajuste en une écaille.

(a) *Bernard-l'Hermite*, appellé aussi *le Soldat*, est un animal crustacé qui ressemble beaucoup à l'écrevisse, mais dont la partie postérieure n'est point recouverte d'écaille. La nature lui a donné l'instinct que je tâche ici de décrire d'après ce que nombre d'Auteurs en disent.

Est-elle trop étroite? Il fait un autre choix.
Trop large? Il change encor, jusqu'à ce qu'une fois
Il ait trouvé gîte à sa guise:
Il s'en empare alors, saute & se réjouit.
En voilà pour un an; pour moins, car s'il grossit,
L'écaille n'étant plus de mise,
Il lui faudra chercher un nouveau logement.
Ainsi Bernard à chaque accroissement
Du même expédient s'avise.
Or écoutez ma Fable maintenant.

Deux de ces animaux un jour se rencontrèrent.
Tous deux étoient pareils en grosseur, & partant
A la même coquille ensemble ils s'arrêterent.
L'un va pour l'essayer, l'autre en veut faire autant.
Grand débat. Je l'aurai. Tu l'auras? Oui, vraiment;
A ton nez, qui plus est. Parbleu je m'en fais fête.
Mais raisonnons auparavant:
Quel est ton droit? Mon droit? C'est celui de conquête.
En ce cas défends-toi. Puis d'en venir aux coups.
De la coquille alors il sortit un tête
Qui leur dit: mais vous êtes fous!
De ce bouillant courroux modérez la tempête.
Cette maison a maître: il faut pour y gîter
Qu'auparavant l'un de vous deux m'en chasse.
Vous comptez l'envahir; après mon décès passe:
Mais moi vivant, je vous en avertis,
Je ne suis pas d'humeur à céder mon logis.
C'étoit un Limaçon, qui de leur entreprise
Tançoit en ces mots la sotise.
Il dit & se retire, & laisse les Bernards
Honteux d'avoir fait les Césars
Pour une place déja prise.

FABLE IX.

LA LINOTTE.

A CERTAINE Linotte un jour on enleva
Le précieux tréſor qui tenoit renfermée
Sa tendreſſe avec ſa couvée :
Une perfide main avoit fait ce coup-là.
C'étoit le premier fruit d'un heureux hymenée ;
C'étoit ſa richeſſe, ſon bien ;
C'étoit tout : jugez donc combien fut affligée
Cette bonne mère à qui rien
N'étoit au monde entier plus cher que ſa nichée.
Son amour étoit grand, bien qu'en un petit cœur.
Elle va conter ſon malheur
Dans tout le voiſinage. On la plaint ; mais qu'y faire?
Il faut vous conſoler, lui dit-on : vos petits
Sont peut-être en bon lieu, bien choyés, bien nourris...
S'ils vivoient ſeulement, répond la tendre mère!
Ah! croyez que les Dieux en auront eu pitié :
Croyez que de leurs jours le fil ſi délié
N'a point ſenti la main de la Parque cruelle.
Eh ! quand cela ſeroit, dit-elle !
Quand la main du trépas les auroit reſpectés,
Leur perte pour mon cœur en eſt-elle moins dure !
D'un autre ils prennent leur pâture ;
Par un autre ils ſont careſſés ;
Un autre a le plaiſir de les voir à toute heure ;
J'en ſuis ſeule privée ; il faudra que j'en meure.

Mais si l'on a pour eux des soins vifs, empressés!
On n'en aura jamais assez:
Cet autre, est-ce une mère, attentive, zélée,
Sachant ce qu'il leur faut & ce qui leur nuiroit?
Cette main qui sous eux arrange le duvet,
Par l'amour est-elle guidée!

Pour ceux qui lui doivent le jour
Tels sont les soucis d'une mère:
Sa tendresse est jalouse, inquiète & sincère!
C'est le chef-d'œuvre de l'amour.

FABLE X.

LE CHAT.

Il étoit un Tartuffe, un insigne fripon,
Appellé Chat, & digne de ce nom,
Digne d'avoir pour son rare mérite,
Le premier rang chez la race hipocrite
Qui porte griffe & queue, & longs poils au menton.
Le scélérat hantoit une maison
Où contre ceux de son espèce
Les gens faisoient agir le fouët & le bâton.
Il étoit-là des Souris à foison,
Des Rats aussi, tellement que Raton
Au soupirail alloit flairer sans cesse.
Par son humble & sage maintien,
Par son air doux, par sa mine sournoise,
Notre hipocrite fit si bien
Qu'on cessa de lui chercher noise.

Il imitoit le naturel du Chien
Qui du logis gardoit la porte;
Fréquentoit peu les fripons de sa sorte,
Faisoit le guet, écartoit tout vaurien,
S'empressant de donner la chasse
Aux mendians, aux filous à besace.
Avec le tems, il ne s'en fallut rien
Qu'on ne le prît pour un homme de bien,
Tant il savoit se contrefaire!
Avec le tems, Raton s'établit-là.
Je laisse à penser quelle chère!
Bientôt plus de Souris: l'espéce s'épuisa.
Dans ce logis n'ayant plus rien à faire,
Raton un beau jour décampa.
Mais une Perdrix qu'il vola
Fit connoître trop tard son méchant caractère.
Tant qu'il vécut, par mille autres beaux tours
Raton se signala; mais agissant toujours
En Chat dévot, en Minet sage,
Il confirma ce bon mot si connu:
L'hipocrisie est un hommage
Que rend le vice à la vertu. (a)

(a) C'est une pensée du fameux *Livre des Maximes*, du Duc de la Rochefoucault.



FABLE

FABLE XI.

LE DINDON ET LE COQ.

Les Dindons élurent un Roi.
Oui vraiment, les Dindons: je ne vois pas pourquoi
Cette race auroit moins de talent que la nôtre
Pour monter fur un trône, & dire: *Nous voulons.*
Ce Roi fut jufte au moins; & pour en perdre un autre,
N'expofa pas les jours de cent mille Dindons.
De croire qu'il dicta de fages ordonnances,
Qu'il réforma les loix, qu'il régla les finances,
Je n'ai pas prétendu lui donner tant d'efprit:
Mais il aima fon peuple, & cet amour fuffit.
Il avoit des voifins jaloux de fa puiffance;
Le Coq fur-tout, Monarque ambitieux,
Qui chaque jour lui faifoit quelqu'offenfe.
Même l'on dit, que dans maints & maints lieux,
Malgré les égards dûs au trône,
Il répandoit fur fa perfonne
Mille brocards injurieux.
Le pacifique Roi de la gent Dindonnière,
A venger cette injure excité par les fiens,
Leur dit un jour: Je fai qu'il ne m'épargne guère,
Et que je fuis l'objet de tous fes entretiens.
Il m'offenfe: je lui pardonne.
Si d'un feul des fujets foumis à ma couronne,
Il ofoit attaquer ou les biens ou les jours,

Alors je punirois son insolence extrême;
De Mars alors j'emploirois le secours:
Mais irai-je à de vains discours
Immoler un peuple que j'aime?

Tel fut, ou peu s'en faut, le propos du Dindon.
Si j'étois Roi, je penserois de même:
Lecteur, n'aurois-je pas raison?

*FABLE XII.

LE CHÊNE ET LE HIBOU.

Vous le voyez, j'étois naguère
Beau, touffu, verdoyant, & portois dans les cieux,
Avec fierté, ma tête octogénaire:
Aujourd'hui je n'offre à vos yeux
Qu'un squelette jauni qui finit sa carrière.
Mais attendez le retour des zéphirs;
Et je reparoîtrai dans ma beauté première,
Et sous mon ombre encore on verra la Bergère
Flater de son Berger les amoureux desirs.
Ainsi parloit à l'Oiseau de Minerve,
Un Chêne assez voisin du toît
Où l'animal, à ce qu'on croit,
Avoit des Souris en réserve;
Toît menaçant ruine, & que depuis deux ans,
S'il n'eût fallu changer de gîte,
Eût abattu le maître de céans.
Partant, notre Oiseau là-dedans

Ne peut manger morceau qui lui profite.
Nuit & jour la crainte l'agite :
A peine a-t-il le cœur, en cette émotion,
D'augmenter sa provision.
Sur le propos du Chêne il crut qu'il l'avoit belle
Pour placer surement son habitation.
Votre Altesse a raison, reprit-il ; & sur elle
Le tems qui détruit tout, n'a qu'un foible pouvoir.
Dans quelque cavité de sa tige immortelle
Me seroit-il permis d'asseoir
Ma maison? Volontiers, dit à l'instant le Chêne :
Aussi-bien ton état me fait compassion ;
Tu crains que de ce mur la chute ne t'entraîne :
Viens chez-moi, je te prens sous ma protection.
L'Aquilon contre moi vainement se déchaîne ;
(a) Je dois un siécle encore ombrager ce canton.
Aussitôt fait que dit, le Hibou déménage.
Mais il n'a pas porté ses lares en ce lieu,
Que du mur chancelant auquel il dit adieu,
Le Chêne est accusé de causer le dommage,
Et condamné d'abord au feu.
Une lourde cognée en vingt coups fit l'affaire :
L'arbre tombe, & son hôte aussi.
Le Hibou voit alors qu'il n'a pas réussi
En quittant son premier repaire.

(a) *Je dois un siécle encore ombrager ce canton.*

Le Chêne, qui se fait remarquer par sa majesté, est le plus grand, le plus utile, & le plus durable des arbres qui croissent dans nos forêts.



FABLE XIII.

L'ANE HERMITE.

Un Ane, le plus Ane & le plus idiot
Qu'on eût jamais vu de la vie,
Tenant fort mal son coin dans une compagnie,
Pendant un jour entier ne disoit pas un mot.
Certain soir, chez son maître, il entendit Margot,
Qui s'acquittant au mieux de son métier de Pie,
Du passant étoit applaudie.
Ces éloges choquoient dom Baudet le lourdaut.
Quoi, disoit-il, j'aurai du bon sens, du génie,
Et l'on me prendra pour un sot!
Tandis que cette folle & sa voix de harpie
Sans cesse à notre porte arrêtent le Badaut.
Que fait cette bête? Elle crie:
S'il ne faut que crier je brillerai bientôt.
Et notre Ane aussi-tôt de braire.
Mais sa musique ne prit pas;
Et ce qui dut le moins lui plaire de l'affaire,
C'est que martin-bâton le fit chanter plus bas.
L'animal irrité de voir que son mérite
Aux yeux des gens étoit compté pour rien,
Dit: je les attraperai bien;
Pour les punir, je veux me faire Hermite.
Il tint parole. Un beau matin

Qu'aux champs on l'avoit laiſſé paître,
Il s'alla confiner au fond d'un bois voiſin;
Et pour lors ſon orgueil à l'abri du dédain,
N'eut plus de Cenſeurs ni de Maître.

FABLE XIV.

LE MOINEAU, LE CORBEAU, ET LE PINÇON.

FOIBLE, nud, tremblotant, un jeune Paſſereau,
De ſes aîles encor ne pouvant faire uſage,
Attendoit que le tems allongeant ſon plumage,
Un beau matin le chaſsât du berceau.
A demi-dépouillé par les glaces de l'âge,
Tranſi de froid, mal ſain, ſon voiſin le Corbeau, (a)
Tout prêt d'aller errer ſur le ſombre rivage,
Attendoit que le tems vînt ouvrir ſon tombeau.
Un Pinçon déja fort & volant bien & beau
Autre habitant du voiſinage,
Vint un jour viſiter & l'un & l'autre oiſeau.
Il fut frappé de ces triſtes images.
Ce Pinçon n'étoit pas ſi jeune du cerveau,
Qu'il ne fît quelquefois des réflexions ſages,

(a) *Corbeau*, gros oiſeau noir, qui vit très-long-tems, & qui ſe nourrit de la chair des animaux qu'il trouve morts. En Angleterre il eſt défendu de le tuer, parce qu'il mange les charognes terreſtres & des rivages, qui pourroient empuantir l'air. On le reſpecte auſſi en Suéde. Il eſt très-eſtimé dans les Indes; mais en revanche, dans l'Iſle de Féroë, où il eſt de tous les oiſeaux de proye le plus redoutable aux brebis, chaque habitant eſt tenu à certain jour de l'année d'apporter à la chambre de Juſtice un bec de Corbeau. On fait un monceau de tous ces becs, & on y met le feu.

Qu'il ne s'en piquât tout au moins.
Mais il fut dupe alors de sa philosophie.
Ces deux oiseaux, dit-il, ont les mêmes besoins.
Chez l'un trop foible encor, chez l'autre anéantie,
La nature à regret leur accorde ses soins.
L'aurore & le soir de la vie
Des mêmes traits ici sont marqués par les Dieux.
Sur ces deux malheureux luit la faulx meurtrière;
Le Passereau naissant redoute la lumière,
Et du Corbeau qui meurt elle offense les yeux.
Vive un Pinçon à la fleur de son âge,
Léger, brillant, goûtant tous les plaisirs,
Volant de bocage en bocage,
Donnant un libre cours à ses vastes desirs!
Il en auroit dit davantage:
Mais un mangeur d'oiseaux, soit Milan (b) ou Chasseur,
(Le nom de l'animal ne fait rien à l'affaire)
Envoya ce beau raisonneur
Devancer chez Pluton le Corbeau centénaire.
Cloton pour celui-ci fila long-tems encor.
De dessous l'aîle de sa mère,
Le Moineau cependant ayant pris son essor,
Mena joyeuse & longue vie.

Ainsi l'âge nous trompe: est bien fou qui s'y fie!

(b) *Milan*, oiseau de proye, de couleur fauve ou noire, qui a plusieurs traits de ressemblance avec la Buse, & qui est ignoble, lâche & immonde comme elle. Les Milans sont en si grand nombre & si hardis en Afrique, qu'ils viennent enlever la viande entre les mains des hommes. De tout tems, dit M. de Buffon, on a rayé le Milan de la liste des oiseaux nobles: « de tout tems on a » comparé l'homme grossièrement » impudent au Milan, & la femme » tristement bête à la Buse. »

FABLE XV.

LE CABRIOLET.

Quoi! j'aurai beau prêcher, crier, perdre mon tems:
Les gens n'apprendront point à vivre?
Eſt-ce qu'on prend ceci pour des contes d'enfans?
Humains, corrigez-vous, ou laiſſez-là mon livre.

Contre un peſant carroſſe où ſans ſonger à rien,
Alloit un riche épais, traîné par quatre bêtes,
Un Cabriolet vole, & verſe bel & bien.
Cocher, Maître & Laquais, tous gens de bonnes têtes,
Crièrent gare, après qu'il fut à bas.
Ces cris ne divertirent pas
Le jeune Phaëton de la frêle voiture:
L'affront d'avoir verſé lui tenoit trop au cœur,
Et, bien que le galant n'eût aucune bleſſure,
Il jura ſes grands Dieux de venger une injure
Qui de près, ſelon lui, touchoit à ſon honneur.
Le carroſſe étoit loin qu'il juroit de plus belle.
Il fouëte ſon cheval, de ſa chûte innocent,
L'appelle roſſe, le dételle,
Le monte enfin, & part comme le vent.
Le courſier écumant de rage,
Prend auſſi-tôt le mords aux dents,
Paſſe, ſans s'arrêter, le maſſif équipage,
Et s'en va promener ſon homme dans les champs.
Le ſuive qui voudra; l'animal court encore.
Le Cavalier hué des gens,
Fut pour le coup une pécore.

Les sotises du tems feront bientôt changer
L'objet du point d'honneur en France :
Autrefois on couroit venger
Un affront qui blessoit la vertu, la naissance ;
Mais c'est présentement une plus grave offense
De passer pour mauvais Cocher.



FABLE XVI.

LE LION ET LES ANIMAUX.

Ce ne sont point ici des contes, vous dit-on ;
Ce sont des vérités utiles,
Que je crayonne à ma façon ;
Que peindroient des mains plus habiles.
Je voudrois faire mieux, mais chacun a son ton.
Je n'irai point à la voix des Virgiles (a)
Mêler celle de l'Ours, de l'Ane ou du Mouton.

(a) *Virgile*, le plus excellent des Poëtes Latins, fils d'un Potier d'Andès, dans le territoire de Mantoue, où il naquit le 15 Octobre de l'an 70 avant J. C. Il étudia d'abord à Mantoue, puis à Crémone, à Milan & à Naples, d'où étant allé à Rome, il s'acquit l'estime des plus illustres personnes de son tems, entre autres de l'Empereur Auguste, de Mécènes & de Pollion. Il étoit habile non-seulement dans les Belles-Lettres & dans la Poësie, mais aussi dans la Philosophie, les Mathématiques, la Géographie, la Médecine & l'Histoire naturelle. Quoiqu'il fût un des plus beaux génies de son siècle, il étoit d'une modestie singulière. Il ordonna avant que de mourir qu'on brûlât son Enéïde, mais Auguste ne le permit pas. Virgile mourut à Brindes en Calabre, âgé de 51 ans. Son corps fut porté près de Naples.

Le Lion rouloit dans sa tête
Un projet qui devoit étonner l'univers.
La terre frémiroit au bruit de la tempête
Dont étoient menacés mille animaux pervers,
Ennemis de son règne & jaloux de sa gloire,
Ingrats que son courroux étoit las d'épargner.
Tremblez, peuple rebelle; enfin je vais régner.
Puisque c'est aux Tyrans à briller dans l'histoire,
J'essairai, malheureux, d'y briller à mon tour.
De son antre, à ces mots, dans les bois il s'élance,
Résolu d'arracher le jour
A tous les animaux qui fuiroient sa présence;
Signe, selon lui, très-certain
Du trouble de leur conscience.
Dieu préserve le genre humain
De toute Majesté raisonnant de la sorte!
Sire Lion, que sa fureur emporte,
Dépeuple en un instant les bois.
Tout fuit à son approche, innocens & coupables;
De son injuste arrêt tous subissent les loix.
Le soleil en pâlit. Les Taureaux toutefois,
Du pouvoir du Monarque ennemis implacables,
Mais marchant à pas plus pesans,
Gens d'ailleurs peu craintifs & parfois redoutables,
L'attendent de pied ferme : il les juge innocens;
Et cependant poursuit les Anes, les Gazelles; (b)
Et les Moutons; sujets fidèles,
Et les Liévres peureux, foibles, mais bonnes gens.

(b) *Gazelle*, joli quadrupéde, qui ressemble beaucoup au chevreuil, & qui passe pour une espéce de Chévre sauvage; aussi son nom vient-il d'un mot Arabe qui signifie *Chévre*. Sa couleur est fauve, à l'exception du ventre & de l'estomac, dont le poil est blanc. Ses cornes sont noires & creuses, droites & pointues, mais un peu recourbées par le bout. Les Gazelles sont fort communes en Afrique & en

La colère est aveugle alors qu'elle est extrême :
Rois, ne vous y livrez jamais :
L'injustice, la haîne, & la lâcheté même
En dirigent souvent les traits.

Asie. Celles-ci donnent le bézoard oriental, pierre qui se trouve dans leur corps, & à laquelle on attribue de grandes vertus sudorifiques. C'est aussi d'une espèce de Gazelle qu'on retire le musc ; ce qui se fait par une opération très-cruelle.

FABLE XVII.

LA VOLIERE ET LE SERIN.

Dans un commun logis vingt oiseaux différens
Passoient tranquillement leur vie.
Seul entre eux tous, l'oiseau de Canarie (a)
Se rengorgeoit, & trouvoit que ces gens
Étoient pour lui mauvaise compagnie.
Devroit-on, disoit-il, confondre ainsi les rangs,
Et suis-je fait pour vivre avec cette canaille ?
Linottes, Pinçons, ni Bréans, (b)
Il n'en est pas un qui me vaille.
Il le faut avouer, le maître du logis
Ne se connoît guère en mérite.
Quelqu'un lui fit présent d'une cage de prix.
Notre homme aussi-tôt en profite ;

(a) *L'Oiseau de Canarie* : les Serins d'Europe viennent des Canaries, isles de l'Océan, près de l'Afrique, ainsi nommées de la plus grande, qui a environ quarante lieues de circuit.

(b) *Bréan* ou *Bruant*, petit oiseau d'un verd-brun, mêlé de quelques taches jaunes au bout des aîles, & l'un de ceux qui par son éducation privée, est admis dans l'intérieur de nos maisons.

Il y met le Serin. Cet oiseau fut flaté
De voir qu'on lui rendoit justice.
Le voilà seul, dans un riche édifice,
Traité, nourri suivant sa qualité.
Mais quoi? de la société
Il ne goûtoit plus les délices.
Voyez quels étranges caprices
Règnent chez les oiseaux: on ne le croiroit pas!
Notre Serin fut bientôt las,
Il se plaignit bientôt de vivre de la sorte:
J'étois avec des gens fort au-dessous moi
Parmi ce peuple; mais qu'importe?
C'est être encor plus mal, quand même on seroit Roi,
Que d'être toujours avec soi.
Je goûtois chez ces gens des biens que je regrette.
Pour vivre seule, je le voi,
Aucune espèce ne fut faite.

En quelque rang que le sort vous ait mis,
Sans société, sans amis,
Point de félicité parfaite.





FABLE XVIII.

LA ROSE ET LE BOUTON.

En vérité, je ne vous comprends pas;
Vous vous perdrez, ma sœur, par votre humeur coquette:
Voilà, de compte fait, depuis que je vous guette,
Vingt amans, tour-à-tour épris de vos appas,
Dont vous écoutez la fleurette.
Je vois sur votre sein Zéphir & Papillon
Cueillir à chaque instant le fruit de leur tendresse;
Vous les favorisez sans cesse.
Ma sœur, vous devriez vivre d'autre façon:
Sçavez-vous bien que l'on en cause?
Ainsi des amours de la Rose
Discouroit un jour le Bouton.
Frère, votre conseil est bon,
Je vous rends graces, lui dit-elle:
Mais vous-même aujourd'hui servez-moi de modèle;
Chassez d'auprès de vous l'Abeille (a) & le Frêlon:
Je pourrai profiter alors de la leçon.

(a) *Abeille*, insecte aîlé qui produit la cire & le miel. Les Latins l'ont nommé *Apis*, parce qu'il naît sans pieds. Ceux qui ont écrit sur les opérations & le gouvernement des Abeilles, prétendent qu'elles ont un Roi femelle, ou, si l'on veut, une Reine, qui jette environ six mille œufs par an, & qui est deux fois plus grosse que les autres. On distingue des Abeilles de diverses espéces & de différentes couleurs. Celles d'Éthiopie & des Antilles n'ont point d'aiguillon, ce qui fait qu'étant comme désarmées, elles s'obstinent à faire leur miel dans des lieux déserts, sans qu'il soit possible de les apprivoiser.

*FABLE XIX.

LA MORUE ET LE BROCHET.

AMI, j'ai la colique & n'y puis plus tenir,
Disoit dame Morue (a) au Brochet (b) son compère.
Mais aussi, pourquoi, ma commère,
Mangez-vous tant! le ciel vous veut punir.
(c) Vous êtes quelque peu friande de mitrailles;

(a) *Morue*, poisson de mer très-gourmand, & dont l'estomac est si grand, qu'on y trouve quelquefois cinq à six autres petites Morues. Sa pêche, suivant Schonneveld, est, sans contredit, un des plus grands objets du commerce, ainsi qu'une des preuves les plus éclatantes de la Providence, qui fait abonder ce poisson dans les pays septentrionaux, en Danemarck, en Norwége, en Suéde, en Islande, dans les isles Orcades, dans plusieurs endroits de la Moscovie, & dans d'autres contrées qui ne produisent point de froment, à cause du trop grand froid & de l'inclémence de l'air. Leewenhoeck a trouvé que la somme totale des œufs que porte une Morue ordinaire, se monte à neuf millions trois cens quarante-quatre mille.

(b) *Brochet*, poisson vorace d'eau douce, qui dépeuple les étangs. Il descend quelquefois des rivières dans l'Océan, mais il y devient maigre. Sa fécondité est très-grande: on a compté dans une femelle jusqu'à cent quarante-huit mille œufs. Le Brochet est rusé; il se tient comme à l'affût contre le courant de l'eau, & lorsqu'il apperçoit quelque proie, il se jette dessus avec avidité. Sa gloutonnerie lui fait dévorer des grenouilles, des crapauds même. Jonston, en ouvrant un de ces poissons, y trouva un autre Brochet, qui avoit avalé un rat d'eau. Il y a des Brochets de mer formidables.

(c) *Vous êtes quelque peu friande de mitrailles.*

M. Duhamel du Monceau, dans la seconde partie de son Traité général des Pêches, Chap. I. de la premiere Section, fait une digression curieuse sur cette voracité des Morues, qui les porte à avaler du fer, du bois & d'autres matières dures, & qui leur a fait attribuer, ainsi qu'à l'Autruche, une puissance digestive incroyable.

Quel étrange appétit! Eſt-ce là, dites-nous,
Un mets bien ſain pour les entrailles?
Et puis, ce bois, ce verre, ces cailloux
Dont je vous vois auſſi faire votre ordinaire!....
En vérité, vous ne ménagez guère
Votre eſtomac. Tout en diſant ces mots,
(d) Le Brochet hape un ſien confrère,
Qu'il prétend gruger juſqu'aux os.
Celui-ci n'étoit pas de taille
A ſe laiſſer avaler aiſément.
L'autre s'efforce, ſe travaille,
Mange la tête, & compte engloutir le reſtant.
Mais le morceau réſiſte & s'arrête au paſſage.
Le vorace animal redouble de courage,
Et bientôt d'effort en effort,
Pouſſé juſque ſur le rivage,
Tenant toujours ſa proie, il y trouve la mort.
Dame Morue en rit, & la commère eut tort.
On peut conſeiller bien ſans ſoi-même être ſage.
D'un petit Cabillaud (e) la ſéduiſante image

(d) *Le Brochet hape un ſien confrère.*

Suivant tous les Naturaliſtes, le Brochet eſt ſi gourmand, qu'il tâche d'en avaler d'autres preſque auſſi gros que lui: il commence par la tête, & il attire peu-à-peu le reſte du corps, à meſure qu'il digère ce qui eſt dans ſon eſtomac. Ils ajoutent qu'on voit quelquefois des Brochets d'égale force vouloir ainſi ſe dévorer l'un l'autre, & venir expirer tous deux ſur le rivage. Ce Poiſſon, au ſurplus, vit très-long tems.

(e) *Cabillaud*, eſpéce de Morue nommée ainſi par les Hollandois. Les Morues, indépendamment de ce qu'elles ſe mangent les unes les autres, dévorent, comme on l'a vu plus haut, tout ce qui tombe à la mer; enſorte, dit M. Duhamel, que pour les pêcher, il ſuffit ſouvent de leur préſenter un leure, qui eſt un morceau d'étain ou de plomb imitant à peu-près la forme d'un poiſſon: on a ſeulement ſoin qu'il ſoit brillant; c'eſt pour cela que quelques-uns étament ceux de plomb.

Lui fit subir le même sort :
A ce brillant aspect sa colique s'oublie,
Elle en veut passer son envie ;
C'étoit un leure en plomb qui l'étrangla d'abord.

J'OFFRE ce double exemple à la gloutonnerie,
Mais sans espoir de la guérir :
Le glouton dit : Mangeons, dussions-nous en périr !

*FABLE XX.

LES DEUX HIBOUX, LE CANARD ET L'OIE.

UNE Choüette avare & morte sans enfans,
Avoit à deux Hiboux laissé son héritage.
C'étoit force Souris, force Rats noirs & blancs,
Mobilier qu'aiment fort Messieurs les Chats-huans.
Les Souris en commun entroient dans le partage ;
Mais les Rats point : de l'un les noirs étoient la part ;
Les blancs celle de l'autre, & c'étoit la moins forte.
Celui-ci dit : Faisons ensorte
De grossir notre lot ; voyons Maître Canard.
Maître Canard étoit très-habile en cet art
Qui par maint sophisme, maint doute,
Sur-tout par le secret de toujours bavarder,
Vient à bout de persuader
Qu'en plein midi l'on ne voit goute.

Il promit que, pourvu qu'elle le payât bien,
Il feroit tant par son génie,
Que l'héritage entier seroit pour sa partie,
Et qu'à l'autre il n'écherroit rien.
L'autre instruit de la circonstance,
A Maître Oison, non moins bavard,
Vole aussitôt remettre sa défense:
Même promesse de sa part.
Les legs en attendant furent mis à l'écart.
Le Canard établit pour moyen péremptoire,
Que jamais Rat ne naquit blanc ni noir,
Mais brun ou gris; & qu'étant bien notoire,
Que la Choüette avoit eu le vouloir
D'être envers Jacques testatrice,
Jean devoit, pour avoir, comme il apparoissoit,
De ces mots *noirs* & *blancs* suggéré l'artifice,
Etre privé de ce qu'il réclamoit.
Maître Oison à son tour disoit:
J'ai voyagé, (a) j'ai vu dans plus d'une contrée,
Des Rats blancs comme neige, & je ne comprends pas
Qu'on puisse ainsi nier une chose avérée.
(b) Pour des noirs, en aucun climats, .

(a) *J'ai voyagé.* » Des Oies domestiques s'assemblent chaque » année le long de la Loire, & » passent en d'autres pays, d'où » elles reviennent quelques mois » après, dans les maisons d'où elles » sont parties ». COURS D'HISTOIRE NATURELLE, Tome III, pag. 145.

(b) *Pour des noirs, en aucuns climats*
Je n'en ai rencontré de cette couleur triste.

M. de Buffon dit simplement, » qu'outre les Rats ordinaires qui » sont *noirâtres*, il y en a de » bruns, de *presque noirs*, d'autres d'un gris plus blanc ou plus » roux, & d'autres tout-à-fait » blancs ». L'Oie plaidant pour l'un des deux Hiboux, peut, par conséquent, soutenir qu'il n'y a point, à proprement parler, de Rats noirs.

Je

Je n'en ai rencontré de cette couleur trifte.
Il n'eft à cet égard nul befoin que j'infifte:
Je prends acte fur ce point-là
De l'aveu de notre adverfaire;
D'où je conclus qu'il abandonnera
Toute demande à ce contraire:
Et partant, Jean demeurera
De la défunte unique légataire.
Graces à leur babil, Meffieurs les Avocats
Firent un mois entier fubfifter ces débats,
Sans qu'on vît nullement l'affaire décidée;
Lorfqu'enfin il vint dans l'idée
D'examiner les piéces du procès.
Mais le tems deftructeur avoit rendu les legs
Aux plus fins yeux méconnoiffables.
Les Rats par les vers dépecés
N'étoient plus des mets fupportables.
Les deux Chats-huans miférables
Furent mis hors de cour, les dépens compenfés.



*FABLE XXI.

LE SERPENT ET LE LIMAÇON.

DEUX animaux d'un naturel rampant,
L'un Limaçon, l'autre Serpent, (a)
Gagèrent à qui le plus vîte
Au haut d'un Pin (b) trouveroit gîte.
Le Serpent étoit très-petit,
L'arbre très-gros. Le Limaçon s'y prit
Tout bonnement, s'accrochant à l'écorce,
Et droit devant lui cheminant.
L'autre, de ſon côté, s'efforce
D'embraſſer l'arbre, & tourne & tourne tant
Qu'en voulant avoir l'avantage,
Il double & triple le voyage.
Enfin le Limaçon touche au faîte du Pin,
Que le Serpent décrivant ſa ſpirale,
Eſt à peine à moitié chemin.

GENS de cour, tirez la morale.
A la manière du Serpent

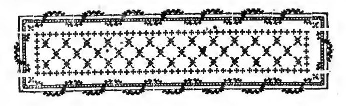
(a) *Serpent*, reptile qui a la faculté de plier ſon corps en pluſieurs ſens ſur les corps étrangers, & dont on compte une infinité d'eſpèces. Dans l'Inde il y en a de ſi énormément grands, qu'ils domptent des cerfs & même des taureaux pour les manger; quand ils veulent attaquer ces animaux, ils s'entortillent autour d'eux ſi étroitement qu'ils les étouffent.

(b) *Pin*, arbre réſineux, qui devient fort grand. Les Canadiens font des bateaux d'une ſeule piéce, avec les troncs des gros pins qu'ils creuſent.

On parvient, je le ſais; mais je n'en fais pas compte.
L'autre méthode aſſûrément,
Eſt plus ſage enſemble & plus prompte.
Par les deux, il eſt vrai, l'on rampe également.

Fin du Sixieme Livre.





FABLES NOUVELLES.

LIVRE SEPTIEME.

PROLOGUE.

POUR ſauver notre eſprit des piéges de l'erreur
En vain nous embraſſons une étude ſévère.
Ce n'étoit point aſſez, le ciel a voulu faire
Un dédale de notre cœur;
Et tout notre être eſt un myſtère,
Dont la raiſon ne peut ſonder la profondeur.
L'homme à lui-même impénétrable,
Aux yeux d'autrui déguiſe encor ſes traits:
Plein d'un orgueil inſupportable,
Il craint d'être vu de trop près.

De ses pareils sans cesse il se méfie;
Et d'un masque couvert tout le tems de sa vie,
Au dernier terme parvenu,
Il meurt au milieu d'eux sans en être connu.
Le montrer tel qu'il est, la chose est impossible:
Mais sous une image sensible,
En paroissant le ménager,
Je trahis des défauts qu'il s'obstine à cacher.
Heureux, si de quelque foiblesse
Je le fais rougir en secret!
Poursuivons; Apollon me presse
D'achever un si beau projet.



FABLE PREMIERE.

LES OISEAUX.

C'EST mon ami: ce mot aujourd'hui me fait rire:
(Cet ami qu'on se donne est souvent un vaurien.)
Au bon vieux temps c'étoit tout dire;
Présentement c'est dire moins que rien.
Siécle pervers! quel aveugle délire
Te pousse au mal & t'éloigne du bien!
Où la vertu perd son empire
L'amitié reste sans soutien.

TANT que les habitans d'un maronnier antique
Conservèrent le goût des mœurs,
Leur innocente république
D'une union parfaite éprouva les douceurs;

L'amour & l'amitié qui partageoient leur vie,
Animoient leurs chanſons, rendoient plus doux leurs jeux:
Ils étoient alors vertueux ;
Ils ne connoiſſoient point l'envie.
Petits Oiſeaux, que vous étiez heureux!
Enfans gâtés de la nature,
Sur le même rameau vous chantiez toujours deux.
Rien ne vous chagrinoit, rien ne troubloit vos feux.
Cette félicité ſi pure
Dura peu. Connoît-on quelque choſe qui dure?
L'amour de la vertu s'éteignit dans les cœurs.
Quelques petits Oiſeaux docteurs,
En leur cerveau fripon trouvèrent ridicule
Que tel nid appartînt à Paul plutôt qu'à Jean.
Ce partage eſt fou, croyez-m'en,
Dit ſur-tout un d'entre eux à la troupe crédule:
Les biens ſont communs ici-bas.
Il dit; & tous vont de ce pas
Dans le nid du voiſin s'établir ſans ſcrupule.
Première ſource de débats.
Un autre Oiſeau ſe mit en tête
De déloger un nid qu'il remarquoit là-haut.
A quel propos de l'arbre occupoit-il le faîte?
Cet Oiſeau-là raiſonnoit comme un ſot:
Etoit-ce pour le nid un ſi grand avantage?
Il anima la troupe à lui livrer l'aſſaut.
Eh! que ne laiſſoit-il ce ſoin à quelqu'orage!
Cependant le nid fit le ſaut.
De diſcorde & de guerre autre ſource funeſte:
On ne ſut bientôt plus où bâtir ſa maiſon.
Infidélité, trahiſon,
Cruauté, jalouſie, avarice, & le reſte,
Régnèrent à la fois chez cette nation.

D'amour alors plus de nouvelle ;
D'amitié partant encor moins.
A la fin ce peuple infidéle
Nous ressembla dans tous les points.

FABLE II.

LE DANGER D'ÊTRE BELLE.

IL fut jadis une femme si belle,
Si belle qu'on eût dit une Divinité.
Nul fard ne déguisoit sa beauté naturelle.
Brillante comme Iris, & fraîche comme Hébé,
Son teint avoit l'éclat de la rose nouvelle.
On voyoit sur son front règner la majesté,
Et les ris voler autour d'elle.
C'étoit Junon, Minerve & Vénus à la fois ;
C'étoit mille traits admirables :
Près d'elle l'amour-propre avoit perdu ses droits :
Elle étoit belle aux yeux de ses semblables.
Forcé de faire cet aveu,
Le sexe se vengea des attraits de la dame.
Il mit ses mœurs & son esprit en jeu,
Fit contre elle mainte épigramme :
Que c'étoit une bonne femme,
Mais qui, sans y songer, se respectoit trop peu ;
Qu'on parloit d'elle en plus d'un lieu;
Que ceux qui lui rendoient hommage
N'étoient rien moins que des Catons ;
Qu'elle avoit un ton, un langage,
Propre à justifier les plus malins soupçons.

Que fai-je? Son corfet, fes rubans, fa coëffure :
Jufqu'aux treffes de fon chignon,
Tout fut fujet à la cenfure.

FEMMES, elle plaifoit; & plaire eft une injure
Qui jamais n'a chez vous obtenu de pardon.

*FABLE III.

LE MOUTON ET LA BICHE.

JE ne fai d'où Robin-Mouton
Avoit appris certain dicton (a)
Par trop injurieux aux gens d'une Province
Pour qui Bacchus a de l'affection :
Mais il auroit voulu qu'un bon Édit du Prince
Eût profcrit à jamais cette dérifion.
Quoi donc? à notre égard être fi malhonnête,
Difoit-il! quoi? traiter chacun de nous de bête,
Nous qui, fans murmurer, au couteau du Boucher,
Pour nourrir les humains préfentons notre tête!
Nous qu'on fe hâte d'écorcher
(b) Pour couvrir l'inftrument qui règle le courage,
Pour perpétuer d'âge en âge

(a) *Certain dicton* : le mauvais Proverbe, *quatre-vingt-dix-neuf moutons & un Champenois font cent bêtes*, que dément bien le grand nombre d'excellens génies en tous gentes, que cette Province a produits, entr'autres, la Fontaine, dont Molière difoit, en parlant de Racine & de *Defpréaux : *Nos beaux-efprits ont beau fe trémouffer, ils n'effaceront pas le bon homme.*

(b) *Pour couvrir l'inftrument qui règle le courage :* c'eft-à-dire le tambour. On le couvre auffi de peaux de veau, de chévre, & de loup. Ces dernières même font les plus recherchées, fuivant M. de la Lande (*Are du Parcheminier*, faifant partie de la collection des

Des actes importans, des titres précieux,
Pour mille autres emplois encor plus glorieux!
De l'homme en vérité l'injustice est étrange.
Eh! de quoi te plains-tu, répond incontinent
Une Biche, (c) à Brifaut donnant alors le change?
L'homme te trouve sot, & tu l'es justement
Par les raisons dont tu t'appuyes.
Oui, vous êtes des sots, le Bœuf également,
Sans oublier nos commères les Truyes (d)
Qui laissent manger leur enfans,
Les Anes qu'à grands coups on fait courir les champs,
Succombant sous leur bât, endurant grêle & pluye;
Et plus qu'eux tous encor les Chiens & les Chevaux,

Arts & Métiers, de l'Académie Royale des Sciences). « C'est un préjugé » dans les Troupes, dit cet Acadé» micien, qu'un tambour de peau » de loup fait casser les autres; c'est » du moins une manière d'exprimer » la force singulière qu'on leur » connoît » On emploie encore au même usage les peaux d'âne. *Voyez le même Art*, p. 34. Je m'étends un peu sur cet objet pour avoir occasion de relever deux erreurs du Dictionnaire de Trévoux, au mot *Tambour*; l'une qu'on n'en fait jamais de peau de loup; l'autre qu'on n'en fait point non plus de peau d'âne, « quoique, (ajoutent » les Auteurs du Dictionnaire) le » peuple le croye, & qu'il dise » que l'âne est battu pendant sa » vie & après sa mort » Cette seconde erreur mérite d'autant plus d'être relevée dans un recueil tel que celui-ci, qu'il y a une jolie Fable de Phédre (*Asinus & Galli*), dont la moralité porte directement sur cette prétendue idée fausse du peuple :

Qui natus est infelix, non vitam modò
Tristem decurrit, verùm post obitum quoque
Persequitur illum dura fati miseria.

(c) *Biche*, femelle du Cerf. Elle n'a ordinairement qu'un faon, qu'elle a grand soin de dérober à la poursuite des chiens : elle se présente & se fait chasser elle-même pour les éloigner, après quoi elle vient le rejoindre.

(d) *Truye*, femelle du Cochon, que M. de Buffon regarde comme l'animal le plus brut, & dont la gourmandise est telle qu'il dévore indistinctement tout ce qui se présente, & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître: il est sujet à devenir ladre.

Lâches valets de nos bourreaux.
Ainsi parle la Biche, & la voilà partie.
Robin-Mouton comprit qu'elle raisonnoit bien,
Et de fuir avec elle il eut presque l'envie;
Mais l'exemple du Bœuf, du Cheval & du Chien
Modéra cette fantaisie.
Et cependant la Biche poursuivie
Vient mourir à ses pieds sous les coups des chasseurs.
Il triomphe alors, il s'écrie:
Vous voilà sotte aussi, convenez-en, ma mie.
Tais-toi, reprit-elle; je meurs,
Mais j'ai tâché du moins de défendre ma vie;
Heureuse si j'avois, lorsqu'elle m'est ravie,
Ces hommes seuls pour oppresseurs!
Ils sont cent. Mais enfin, sans leur cavalerie,
Sans leur meute, dis-moi, seroient-ils mes vainqueurs?

FABLE IV.

LE RENARD.

LA bonté n'est souvent qu'un retour de malice;
Et la vertu qu'un plus grand vice.

POUR attirer les Poulets au logis,
Certain Renard s'y prit de telle sorte,
Qu'on le dit à bon droit le plus fin du pays.
Le poulailler ouvert, il restoit à la porte,
Et disoit aux Chiens: Mes amis,
Par-tout de vos pareils les Renards sont haïs;
Mais dites-moi ce qui vous porte

A tant de haine contre nous ?
Un Ruſtre qui toujours payant mal votre zéle,
Souvent vous régale de coups,
Et qui, bien moins humain que vous,
Des volailles pour qui vous faites ſentinelle,
Soir & matin compoſe ſes ragoûts.
Sachez donc une fois connoître l'injuſtice:
Le mal chez les humains ſe rend pour le ſervice:
Le ſervice chez nous ſert à payer le mal.
Après ce beau diſcours, le perfide animal,
Leur jettant quelques os, trompoit leur vigilance.
L'auditoire gourmand goûtoit ſon éloquence;
Et cependant le drôle, en paſſant, excroquoit
Tantôt un maître Coq, & tantôt un Poulet.

FUYONS les piéges redoutables
Que la ſéduction nous tend.
L'écouter, c'eſt déja ceſſer d'être innocent.
Si le penchant fait dix coupables,
La ſéduction en fait cent.



FABLE V.

LES FOUS.

Je juge de tout à ma tête:
Ma tête eſt-elle ſaine? Hélas! je n'en ſai rien.
Humains, humains, Pyrrhon n'étoit pas bête:
Un peu de doute vous ſiéd bien.

Pres de cet élément qui produit les orages,
Il étoit un pays habité par des Fous.
(Pays unique? Non: j'en connois entre nous,
Où les gens ne ſont pas trop ſages.)
L'un, qui par la raiſon vouloit tout concevoir,
Bornoit le ſuprême pouvoir
Aux limites de ſes penſées.
Il s'entretenoit ſeul; c'étoit ſa paſſion:
Et ſur ſes rêves creux plein de préſomption,
Il les croyoit, pour les têtes ſenſées,
Marqués au coin de la conviction.
L'autre, épris d'une autre chimère,
A travers des tuyaux lorgnant toujours les cieux;
Prétendoit pénétrer dans les ſecrets des Dieux,
Et deviner les deſtins de la terre.
Tel abuſant de tout, blâmoit tous les abus,
Réformoit l'univers au gré de ſes caprices,
Oſoit aux Dieux, aux Rois preſcrire des vertus,
Quoiqu'il n'eût guère que des vices,
Et vouloit qu'après lui l'on ne raiſonnât plus.

Tel comptant de ses jours prolonger la durée,
En consumoit la trame au feu de vingt fourneaux ;
Et préparant d'une main décharnée
Des remédes à tous nos maux,
Bravoit le ciel, méprisoit ses fléaux.
Celui-ci, non moins téméraire,
Avec un fer pointu qu'il dresse sur son toît,
(a) Va dans la main des Dieux éteindre le tonnerre.
Celui-là chante, rit & boit;
Et certain qu'à la Providence
Ses jours ainsi remplis ne sont point odieux,
Soûtient que le ciel le dispense
De tout devoir religieux :
La terre tremble, il tonne ; & le voilà qui prie.
Celui qui défioit les célestes carreaux,
Commence à craindre pour sa vie.
La peur a guéri leurs cerveaux :
Le Fou Rêveur plus ne rumine ;
Le Fou Lorgneur laisse-là ses tuyaux ;
Et le Souffleur sa Médecine,
Et le Déclamateur ses cyniques propos.
Tous, sans l'avoir prévu touchant à leur ruine,
Révèrent, en tremblant, la puissance divine,
Et conviennent qu'ils sont des sots.

(a) *Va dans la main des Dieux éteindre le tonnerre.*

Il est question ici de l'usage des barres de fer placées sur le haut des maisons, & par le moyen desquelles on prétend les préserver de la foudre : usage très-périlleux, quoiqu'on ait nommé le fil de fer qui tient à ces barres, *fil de salut.*



*FABLE VI.

LES DEUX CHARLATANS.

Deux Charlatans à Londre en plein marché,
Sur des trétaux étaloient leur ſcience.
Quelque mal, diſoit l'un, dont on ſoit entiché,
Qu'on vienne à moi, Meſſieurs, en toute confiance;
Je guéris à l'inſtant, ſans la moindre ſouffrance,
Sans gêne, ſans dégoût; le tout à bon marché:
Même on en peut *gratis* faire l'expérience.
L'autre crioit: Venez ici.
Guérir n'eſt rien, Meſſieurs; moi, j'ai l'art, Dieu-merci,
De prévenir la maladie.
Venez à moi, ſi vous aimez la vie:
Prenez de cette poudre, un grain vous ſuffira;
Oui, Meſſieurs, un grain ſeul. Or qu'étoit ce grain-là?
C'étoit l'extrait, la quinteſſence
Des maux que ce Docteur ſe flattoit de guérir,
Et qu'une fois traités par ſa haute ſcience,
Il prétendoit ne jamais revenir.
Et gens de s'adreſſer à ces deux Empyriques.
Le premier à ſon art fit céder aiſément
Quelques rhumes, quelques coliques,
Des crampes, des vapeurs. C'étoit toujours autant.
L'autre engendra bien & duement
Dans des corps ſains, des humeurs morbifiques.
Très-ſûr d'avoir inceſſamment,
Par ce moyen, bon nombre de pratiques,
Et d'être payé doublement;

Pour le mal qu'il donnoit, puis pour le traitement.
Galien n'eût jamais employé tant d'adresse:
Notre homme à Galien apprendroit son métier.
Pendant un tems il eut la presse,
Et l'on campa-là le premier.
Oh! oh! dit celui-ci, c'est ainsi qu'il faut faire?
Je saurai, comme un autre, attraper le moyen
De rendre, pour son plus grand bien,
Un homme en santé grabataire.
Il y réussit en effet;
Tellement qu'à la fin, tant lui que son confrère,
A l'art médicinal firent changer d'objet:
Au lieu de s'efforcer d'arracher notre vie
A la foule des maux prêts à la dévorer,
Le secret désormais pour se faire admirer,
Fut de la mettre aux mains avec la maladie,
Sauf après à les séparer.



FABLE VII.

LE MOINEAU-FRANC ET LE PINÇON.

Au haut d'un mur, certain vase de terre,
Qu'une maligne main plaça-là tout exprès,
Logeoit un Moineau-franc, ses petits & la mère.
Un Maronnier (a) étoit auprès.
Sur cet arbre un Pinçon, sans beaucoup de dépense,
Avoit pour ses petits construit certain palais,
Qu'en langue de Pinçon, l'on nomme nid, je pense.
Le Moineau, qui parfois songeoit au mauvais tems,
De loger en plein air blâmoit son imprudence.
Mon voisin, disoit-il, n'aime pas ses enfans;
Ou c'est un bien pauvre génie:
Aux injures du tems il expose leur vie.
Son cœur eût dû prévoir pour eux mille accidens:
(Bon cœur peut quelquefois tenir lieu de bon sens.)
Pour moi, j'ai mis les miens à l'abri de la pluye.
Adieu le nid, si de ses flancs
Le Nord laisse échapper le plus léger des vents.

(a) *Maronnier*, bel arbre qui nous est venu des Indes orientales, en 1615. avec les premières anémones doubles. On peut, en lessivant son fruit avec des cendres, lui enlever son amertume, & en préparer une bonne nourriture pour les volailles. On a essayé d'en faire de la bougie pour éclairer. Son bois n'est guère propre qu'à construire des bières.

Ma

Ma maiſon brave leur furie;
Sans craindre aucun danger nous vivons là-dedans.
Je plains cette famille, hélas! ſi peu chérie:
Ce que c'eſt qu'un père imprudent!
Il achevoit ces mots, lorſqu'un fripon d'enfant,
Par une lucarne ennemie,
Mettant la main ſur le fatal logis,
Enlève le Moineau, la mère & les petits.

FABLE VIII.

LES DEUX VIEILLES CHATTES.

CERTAINE Chatte douairière,
Avec une autre vieille un jour s'entretenoit:
Devinez ſur quelle matière?
C'étoit d'amour qu'il s'agiſſoit.
Sur l'amour on ne tarit guère:
(Je ne parle que du caquet.)
Femelle d'homme une journée entière
En jaſera ſans ſe faire prier:
Femelle de Matou par fois auſſi babille
Sur ce chapitre, un jour entier.
Celle que j'introduis en ſon tems fut gentille.
L'autre vieille étoit Chatte auſſi de ſon métier:
Ne trouvez-vous pas, ma commère,
Qu'en amour, comme en tout, le ſiécle dégénère;
Et que nos jeunes Chats, autrefois ſi galans,
Sont devenus groſſiers, brutaux, impertinens?
Mon Dieu! j'en ſuis choquée autant que vous, ma chère;

Leurs procédés font mal au cœur.
Jadis il n'étoit pas de si laide goûtière,
Qui ne parût charmante aux yeux du Chat vainqueur,
Dont j'y récompensois la tendresse sincère
Par quelque légère faveur.
Nos plus jeunes Minets alors étoient fidèles.
Ma chère, vous r'ouvrez des blessures cruelles,
Dit l'autre; & je connois bien des ingrats aussi.
Un Chat les entendoit: Le beau train que voici!
Avez-vous tout conté, mes deux bonnes amies,
Dit-il, en rompant l'entretien?
Quand nous étions galans, vous étiez plus jolies.
Grondez, emportez-vous; vos cris n'y feront rien.
Vous ne remarquez pas que vous êtes vieillies;
Mais pour nous, nous le voyons bien.

COQUETTES, qui briguez vainement la louange
Quand de vos yeux éteints les ris sont délogés
Vous criez que le siécle change,
Tandis que c'est vous qui changez.

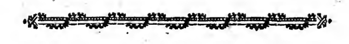


FABLE IX.

LA ROSE.

L'HALEINE des Zéphirs & les pleurs de l'Aurore,
Sous un ciel azuré, venoient de faire éclore
Une Rose déja digne du plus beau sein;
Digne qu'un jeune amant l'y plaçât de sa main.
Flore, avec un souris, admire son ouvrage
Dans ce bouton épanoui
Qui flate l'odorat, dont l'œil est ébloui,
Dont l'éclat doit fixer le Papillon volage.
Arrive un galant personnage,
Un Berger qui venoit chaque jour en ces lieux,
Orner de fleurs, son chapeau, sa houlette,
Et je pense aussi sa musette.
Il respecta le bouton précieux:
Ce seroit, disoit-il, dommage
D'aller à présent le cueillir.
Laissons-le croître encor sous l'aîle du Zéphir;
Laissons-le jusqu'au soir déployer davantage
Les trésors qu'il cache en son sein.
Le soir vint. Quel fut son chagrin
De trouver la Rose ternie!
Maint Frêlon étourdi, moins que lui délicat,
Maint Papillon l'avoit flétrie.

AMANS, ce siécle scélérat
Offre mille exemples semblables.
Pressez l'instant qui doit par des liens durables
Vous unir à l'objet de vos tendres desirs,
Ou les Frêlons viendront partager vos plaisirs.



FABLE X.

LE RICHE, LE NOBLE ET LE SAGE.

SOYEZ parent d'un moderne Crésus;
Quand vous surpasseriez les Sages de la Gréce,
Si vous êtes sans bien, il ne vous connoît plus.
Soyez ami d'un Noble, ayez quelques vertus;
N'eussiez-vous qu'elles pour richesse,
Il vous accueillera par-tout avec tendresse :
Comme elle trop souvent maltraité par Plutus,
Le mérite toujours fut cher à la Noblesse.

JADIS équipage brillant,
Remise ensuite, & fiacre maintenant,
Un carrosse rouloit; & certain Militaire,
Héritier d'un grand nom, mais d'un modique bien,
Quoiqu'il y fût caché, s'y trouvoit assez bien.
C'est de plus d'un Héros la voiture ordinaire.
Jadis Laquais d'un Financier,
Commis ensuite, & maintenant Caissier,
Certain Riche occupant lui seul les quatre places
D'un char qui gémissoit sous son individu,
Croyoit au travers de sept glaces
N'être pas encore assez vu.
Un Sage passe, ami du premier personnage,
Parent du Financier, mais en Sage vêtu,

Allant à pied comme tout Sage,
Le Traitant voit cet homme & détourne les yeux,
Le Noble le prévient en ami généreux,
Et partage avec lui son modeste équipage.

FABLE XI.

LE LION, LE TIGRE, LE CHEVAL ET L'ANE.

JE ne sai par quelle aventure
Contre le Tigre un jour le Lion disputa :
La dispute entre ces gens-là
Ne se termine pas sans quelqu'égratignure.
Le Tigre avec sa griffe emporta l'œil du Roi.
Sa Majesté rugit, & ses cris lamentables
Plongèrent ses vassaux en un mortel effroi.
Dans sa colère elle établit la loi,
Qu'on puniroit dès-lors comme sujets coupables,
Ceux d'entre eux qui seroient atteints & convaincus
De porter des ongles crochus.
Un tel arrêt est à peine notoire,
Qu'à décamper ils sont tous diligens.
L'Ane resta ; l'Ane pouvoit-il croire
Que par les ruses des méchans,
Sa corne passeroit pour griffe aux yeux des gens ?
Avec les animaux choisis par notre sire
Pour être juges en ce cas,
Il eut jadis quelques débats :
C'est est assez ; & quoiqu'il puisse dire,

La cour, vu les pieds du Baudet,
Sans l'écouter, le condamne au gibet.
Un Coursier généreux, & pardonnant l'offense,
Voulut leur inspirer des sentimens plus doux;
Leur remontra que par cette sentence,
Au même châtiment ils se condamnoient tous:
Dans le point agité quelle est la différence
Qui peut être entre l'Ane & nous?
Devons-nous du Monarque étendre la vengeance
Plus loin qu'un triste arrêt dicté par son courroux?
Veut-il que l'innocent périsse sous nos coups?
Que ne nous chargeoit-il d'en prendre la défense!
C'eût été-là, Messieurs, un soin digne de vous.
Les Chevaux en ce tems avoient de l'éloquence.
Celui-ci prêcha vainement,
La cour ne voulut point casser son jugement:
Quand on suit du Lion les volontés suprêmes,
Qu'importe qu'on punisse un Baudet innocent!
(Le Lion toutefois l'entendoit autrement:)
Notre honneur nous défend de nous trahir nous-mêmes;
L'Ane est jugé, qu'il subisse la mort.
Il seroit beau vraiment que la justice eût tort!



FABLE XII.

LE SINGE.

MAITRE Singe un beau jour, en croquant une noix,
Philosophoit sur la nature.
Des êtres animés il calculoit les droits,
Mettoit tant pour l'adresse, & tant pour la figure;
Puis après s'étonnoit qu'aucune créature
A lui Singe imposât des loix.
De l'homme, disoit-il, la vanité m'étonne :
J'ai plus d'adresse au bout des doigts,
Que lui dans toute sa personne;
Aux yeux d'une jeune Guenon,
Beaucoup mieux que le sien mon visage fait plaire :
Et je supporterai, sans entrer en colère,
Qu'il me donne le fouët, qu'il me mette en prison!
De tous les animaux l'homme est, dit-on, le maître;
Mais à plus juste droit le Singe pourroit l'être :
Car enfin, mes amis, vos dons sont-ils si beaux?
D'un arbre ou d'un clocher atteignez-vous le faîte?
Sautez-vous comme nous, les plus larges ruisseaux?
Avez-vous jamais su passer en des cerceaux,
Cabrioler, baller, & marcher sur la tête?
Il pensoit pour cela qu'on dût le supplier
De prendre le timon de la machine ronde.

PLUS d'un homme se croit propre à régir le monde,

Qui tout au plus, farceur de son métier, (a)
Toujours bouffon, toujours dans le délire,
N'est propre qu'à le faire rire.

(a) *Farceur de son métier.* C'est dans les mains des Bouffons Moresques & Indiens, dit M. de Bomare, qu'il faut voir les gentillesses du Singe. « Dans le séjour de MM. de » la Condamine & Bouguer au Pérou, des Singes privés examinèrent si bien comment ces Académiciens faisoient leurs opérations » sur les montagnes, qu'on fut fort » étonné, dans une Comédie pantomine, exécutée par plusieurs » de ces animaux, & à laquelle » nos Astronomes furent invités, » de voir les Singes planter des » signaux, courir à une pendule, » écrire, regarder les astres avec » des lunettes, &c. »

FABLE XIII.

LES DEUX RICHES.

Riche, gourmand & d'épaisse encolure,
Un homme à se repaître employoit tout son bien.
L'histoire dit que la nature
En formant de son corps la grossière structure,
Avoit compté le cœur pour rien.
Le galant eut par ce moyen
L'estomac fort, mais l'ame un peu bien dure.
Indifférent à tout, libre de tout lien,
Mauvais parent, plus mauvais citoyen,
Cet homme dont la panse étoit toujours remplie,
Passoit à digérer la moitié de sa vie.
Je ne troquerois pas mon sort contre le sien.
Son voisin, riche aussi, mais généreux & sage,
Des trésors connoissant l'usage,
Mangeoit peu, mais faisoit du bien.

Ce mortel vertueux, doué d'un cœur ſenſible,
Aux malheureux tendant la main,
Eût voulu, s'il étoit poſſible,
Répandre ſes bienfaits ſur tout le genre humain.
Le tréſor du gourmand bientôt ſe trouva vuide.
Son voiſin à ſon tour fut auſſi ruiné.
L'un avoit mangé tout, l'autre avoit tout donné.
Celui-ci n'avoit pris que ſon bon cœur pour guide,
L'autre ſon appétit: rare & ſingulier choix!
Le glouton ſe trouva ſans amis, ſans reſſource.
Ceux mêmes qu'à ſa table il admit autrefois,
Maintenant lui ferment leur bourſe.
La faim par qui s'accroît l'empire de la Mort,
Et dont l'intempérance eſt la ſource ordinaire,
De Tantale bientôt lui fit ſubir le ſort.
Son généreux voiſin eut un deſtin contraire:
Aidé de toutes parts, ſobre & chéri des Dieux,
Soulageant même encor les pauvres de ſon mieux,
Il vécut ſans chagrins, content du néceſſaire.
Ce mortel recueillit le fruit de ſes vertus.
Ceux qu'il aida jadis s'empreſſant de lui rendre
Les dons qu'ils en avoient reçus,
Prouvèrent à ce cœur ſi tendre,
Ce précepte tant rebattu:
Qu'un bienfait n'eſt jamais perdu.



FABLE XIV.

L'OURS EN GUERRE AVEC LE LION.

En s'emparant de l'antre du Lion
Seigneur Ours résolut d'aggrandir sa province.
Pour desirer le bien d'autrui, dit-on,
Il n'est rien tel que d'être Prince.
Celui-ci par Ambassadeurs
Fit sommer son voisin d'aller loger ailleurs.
Je ne sai qui voulut se charger du message :
Pour moi qui n'aime point à parler net aux Rois,
J'eusse été peu jaloux d'un pareil avantage.
Sire Lion rugit par trois & quatre fois :
Ce fut-là toute sa réponse.
Dans les États de l'Ours aussi-tôt on annonce,
Qu'ayant formé d'ambitieux projets,
Sans respect des traités, le Lion rompt la paix.
L'Ours a juré de punir cette offense,
Et contre lui gage tous ses sujets,
(Pauvres gens qui n'en peuvent mais)
Qu'il en saura tirer vengeance.
Le Lion met aussi ses sujets pour enjeu.
Mars, cet inexorable Dieu,
En peuple les forêts où vont chasser les ombres.
Il plut aussi des Ours dans les Royaumes sombres;
Et qui pis est, le nombre en fut plus grand.
Leur Roi, qu'avoit tenté le nom de Conquérant,
Perdit & l'antre & sa gageûre.

QUANT à lui, je ne le plains pas.
Mais tant de gens livrés aux fureurs du trépas,
Sous le prétexte faux d'une commune injure,
Pour dépouiller autrui de ses États,
Voilà ceux que je plains. Rois, vuidez vos débats,
Sans qu'il en coûte à la nature.

FABLE XV.

LE MOINEAU, LE LIMAÇON, LE LYS ET LA FOURMI.

UN Passereau, grand comme père & mère,
Voloit par-tout en pleine liberté.
Un Limaçon (a) qui se traînoit à terre,
Rioit tout bas de ce jeune éventé.
Un Lys (b) superbe, ornement d'un parterre,
Du Limaçon rioit de son côté.
Mais Lys & Limaçons ont-ils jamais su rire,
Dira maint Censeur aussi-tôt?
Hé-bien, ils se mocquoient, Messieurs, si c'est mieux dire:
Faut-il chicaner sur un mot?

(a) *Limaçon*, insecte gluant, dont on distingue ceux qui sont renfermés dans une coquille, & ceux qui ne le sont pas. Les premiers se nomment aussi *Escargots*. Les anciens Grecs & Romains en étoient si friands, qu'ils en nourrissoient exprès pour n'en pas manquer.

(d) *Lys*, nom d'une plante commune & de sa fleur. Il y a des Lys jaunes & des Lys rouges. L'Amérique en offre d'orangés, qui forment une fleur très-belle, mais sans odeur. Les Lys blancs panachés sont les plus beaux.

L'oiseau sembloit à la bête rampante,
Bien imprudent de s'élever si haut.
Le Lys voyoit cheminer l'Escargot,
Et lui trouvoit l'allure un peu bien lente.
Lui, marcher! c'est un idiot.
Hé! notre ami, dites-nous, je vous prie,
Comptez-vous arriver bientôt?
Pour moi je n'ai pas la folie
D'aller ainsi courir les champs.
Je brille, sans bouger, sur ma tige fleurie.
Le ciel aux Limaçons donna peu de bon sens!
L'Escargot raillé de la sorte,
Ne tenoit pas de plus sages propos:
Il falloit que chez les oiseaux
L'ardeur de voler fût bien forte!
Ils sont pitié, tant ils sont imprudens:
Entre la terre & la voûte céleste,
On les voit, sans soûtien, braver l'effort des vents.
Le ciel qui nous donna du jugement de reste,
A bien mal partagé ces gens!
Une Fourmi courant à son ouvrage,
Fit taire alors le reptile insolent.
Fort bien, dit-elle! Avoir moins de talent,
Selon toi, c'est être plus sage.
A l'essor du Moineau, crois-moi, n'insulte pas:
Voler est son destin, ramper est ton partage:
Pour oser l'attaquer tu le vois de trop bas.
Et toi Lys, mon ami, tu n'as pas bonne grace
De censurer cet insecte rampant.
Il arrive à la fin, quoique bien lentement;
Mais tu ne peux changer de place.
Adieu, Messieurs; mon magasin m'attend.

FABLE XVI.

LE CHAT, LE SINGE ET LE PERROQUET.

UN homme avoit un Singe, un Perroquet, un Chat,
Un enfant écolier, autre maligne bête,
Une femme aimant le ſabat,
Femme en tous points, à jaſer toujours prête;
C'eſt tout, je crois: c'eſt plus qu'il n'en faudroit
Pour me faire tourner la tête.
Mais bien ou mal, cet homme s'en tiroit.
Mon fils, redoutez le Minet,
Diſoit-il à l'enfant ſans ceſſe;
Ne lui faites jamais d'imprudente careſſe,
Car le drôle auſſi-tôt vous égratigneroit:
C'eſt ainſi de tout tems qu'en agit ſon eſpéce.
Il ne fut queſtion à l'égard du marmot,
Du Perroquet ni du Magot.
L'un étoit enchaîné, l'autre étoit dans ſa cage;
Il les craignoit tous deux & ne leur diſoit mot.
La mère en prenoit ſoin; mais l'époux, homme ſage,
Lui diſoit tous les jours: Ne les agacez pas:
Il en pourroit réſulter des débats
Où vous n'auriez pas l'avantage.
De la leçon elle fit peu de cas.
Un jour que ſon mari ſortit pour quelque affaire,
La dame avec Jacquot fit aſſaut de caquet;
Elle fouëtta le Singe & le mit en colère:

Et l'enfant qui la voyoit faire
De son côté caressa le Minet.
Qu'arriva-t-il de-là ? Ce qu'avoit dit le père :
Le Chat égratigna l'enfant.
Jacquot mordit la femme. Et que fit dom Bertrand ?
Mille fois pis encor : Bertrand rompit sa chaîne,
Fit un vacarme de démon,
Brisa maint ornement façonné dans Vincenne,
Cassa glaces & pots, démeubla la maison.
Le mari de retour, recueillant tout le blâme
Des malheurs arrivés dans cette occasion,
Vit qu'il avoit à tort compté sur la raison
D'un écolier & d'une femme.

****

FABLE XVII.

L'ŒILLET ET LA ROSE.

FEMMES, calmez votre courroux ;
Je plaide aujourd'hui votre cause :
Il faut bien une fois enfin parler pour vous.

L'Œillet comptoit un jour les défauts de la Rose :
Elle a, disoit-il, des attraits ;
Mais flétrie aussi-tôt qu'éclose,
Et cependant vaine à l'excès,
Les tributs qu'on lui doit, lorsqu'aux yeux de l'Aurore
Elle étale en naissant les trésors de son sein,
Le soir elle prétend les mériter encore :
Le soir elle a perdu tout l'éclat du matin.

Le tems alors avec sa faulx barbare
En vain mutile ses appas;
Prête d'aller border les rives du Ténare
La coquette ne se rend pas,
Et veut encor fixer le Zéphire auprès d'elle.
Du moins si dans l'instant que brille cette belle,
Son abord étoit sans danger!
Mais la perfide cache une épine cruelle,
Et nuit à qui l'ose l'approcher.
D'où vient cet importun murmure,
Dit à l'Œillet la jeune Déïté
Qui du printems peint la riche parure?
Pour l'intérêt de votre vanité,
La Rose sans défauts eût été trop brillante:
Ils vous vengent de sa beauté.
Ainsi la nature prudente
Partagea tous les dons avec égalité.
L'éclat de cette fleur disparoît comme un songe.
Hé-bien! faut-il être irrité
Que jusqu'au soir sa vanité prolonge
Le cours d'un règne, hélas! si limité?
Œillet, que votre plainte est vaine!
Malgré l'épine, & les noires couleurs
Dont vous peignez la plus belle des fleurs,
Vous la reconnoissez enfin pour votre Reine.
Œillet, Œillet, disons tout en deux mots;
C'est l'orgueil qui produit vos injustes querelles;
Si les Roses étoient moins belles
Vous leur verriez moins de défauts.



FABLE XVIII.

LE BROCHET.

MAITRE Brochet s'appercevant
Qu'il goûtoit trop les plaisirs de la vie,
Et desirant finir en Brochet pénitent,
Un beau matin, quitta l'onde chérie
Où son heureux destin l'avoit mis en naissant.
Adieu Tanches, (a) Goujons, (b) adieu la bonne chère;
Adieu brillantes eaux où faisant mille tours,
Avec la Carpe (c) ma commère,
J'ai dans l'oisiveté passé mes plus beaux jours!
Après cet éloquent discours,
Maître Brochet gagna la terre.
A peine se fut-il traîné jusqu'à dix pas,
Qu'il regretta bientôt l'onde & ses habitantes.
Y retourner, le galant n'ose pas:
Il craint d'être raillé. Que faire en pareils cas?
D'un bourbier les eaux croupissantes,

(a) *Tanche*, poisson d'eau-douce, que quelques Auteurs ont nommé *le Médecin des poissons*, parce que ceux-ci, dit-on, lorsqu'ils sont blessés, la cherchent avec empressement pour frotter leurs blessures contre son corps, qui est enduit d'une viscosité saluraire. On a dit aussi que, pour cette raison, le Brochet étoit ami de la Tanche; mais il est certain qu'il ne l'épargne pas plus que les autres poissons.

(b) *Goujon*, petit poisson gris, de rivière. On a prétendu, mais fort mal-à-propos, qu'il engendroit l'Anguille; & cela n'est pas plus vrai du Goujon, que de l'Éperlan, de la Perche & de l'Able, dont on vouloit que les Anguilles tirassent également leur origine.

(c) *Carpe*, poisson d'eau-douce, fort commun en France. La Carpe n'a point de dents ni même de langue, & l'on donne improprement ce nom à la chair de son palais. On a vérifié qu'une Carpe ordinaire produit plus de trois cens quarante-deux mille œufs.

Tant

Tant bien que mal, le tirent d'embarras.
Il s'y jette, il y gruge, il y reprend courage.
La Grenouille, (d) au défaut de tout autre poisson,
De la Carpe le dédommage,
Et le Crapaud, (e) de l'Esturgeon. (f)
Oh! la rare conversion!

(d) *Grenouille*, animal amphibie & très-commun, dont on distingue plusieurs sortes. Il y a des Grenouilles fort venimeuses, nommées *Verdiers*, qui ne coassent point. La Grenouille vient d'un œuf. Il s'éléve quelquefois avec les vapeurs de la terre, quantité de ces œufs, dont les germes se développent dans l'air, & retombent formés dans une certaine grandeur; ce que le peuple appelle *une pluye de Grenouilles*.

(e) *Crapaud*, reptile de nature amphibie, qui ressemble à la Grenouille, & qui passe pour venimeux.

(f) *Esturgeon*, poisson de mer, fort estimé, qui se plaît à remonter dans les riviéres. Il se nourrit plutôt en suçant qu'en dévorant; & on ne lui trouve jamais dans l'estomac de nourriture grossiére, ce qui a fait dire proverbialement en Allemagne, *Sobre ou frugal comme un Esturgeon*.



FABLE XIX.

L'ANE MINISTRE.

MAITRE Ane fut un jour choisi par le Lion,
Pour l'aider à porter le poids de la couronne.
En ce tems-là Sa Majesté Lionne
Radotoit quelque peu, dit-on.
A peine de l'État l'Ane eut pris le timon,
Que ne songeant qu'à soi, d'ailleurs plein d'ignorance,
Comme tout maître Aliboron,
Il forma maint projet rempli d'extravagance;
Se réserva tout le chardon
Du canton;
Changea les loix, fit un code (a) à sa guise:
Quel code! un vain fatras de grotesque jargon,
Un chef-d'œuvre de balourdise,
Aux fripons, aux méchans donnant toujours raison.
Mais où brilla l'esprit de l'Ane,
Ce fut au choix qu'il fit d'animaux sans talens,
Pour remplir les postes vacans.
Ses confrères, gens lourds, gens à grossier organe,
Furent élus Ambassadeurs.
Le Liévre tourmenté de paniques terreurs,
Eut la conduite de l'armée.
A l'emploi d'Espion la Taupe (b) fut nommée,

(a) *Code*, recueil de loix.

(b) *Taupe*, petit animal velu, qui tient du Rat par la forme, & qui vit sous terre de vers ou d'autres insectes, dans un domicile fait avec une intelligence admirable. On croit qu'il ne voit goute. M. de Buffon dit, que, sans être aveugle, la

La Taupe qui n'y voit pas plus que dans un four.
Le Singe, jufqu'alors fimple bouffon de cour,
Fut élu Chef de la juftice.
Le Loup brigand eut la police.
Enfin mettant le comble à tant d'abfurdités,
L'Ane choifit pour faire les traités,
La Marmote (c) qui dort la moitié de l'année.
Tant que la nation fut ainfi gourvernée,
Tout alla mal, en guerre comme en paix.
Le Lion perdoit fa puiffance,
Si la mort n'eût furpris le plus fot des Baudets,
Au milieu de fes grands projets.

Que de maux peut d'un feul produire l'ignorance,
Quand il a le pouvoir en mains!
Rois, vos intérêts font les nôtres :
Ne confiez aux fots vos droits, ni nos deftins;
Un mauvais choix toujours en entraîne mille autres.

Taupe a les yeux fi petits, fi couverts, qu'elle ne peut faire grand ufage de la vûe.

(c) *Marmote*, animal fort répandu dans les montagnes de Savoye & du Dauphiné, & qui par fon adreffe à grimper entre deux rochers, a, dit-on, appris aux Savoyards à monter dans les cheminées. Les Marmotes dorment ou reftent engourdies tout l'hiver, comme les Loirs, dans du foin ou de la paille, au fond d'une retraite qu'elles conftruifent en commun, de la manière la plus propre, la plus sûre & la plus commode. Leur induftrie pour tapiffer cette retraite eft merveilleufe : « on » affure, dit M. de Buffon, que » les unes coupent les herbes les » plus fines, que d'autres les ra- » maffent, & que tour-à-tour elles » fervent de voitures pour les tranf- » porter au gîte; l'une fe couche » fur le dos, fe laiffe charger de » foin, étend fes pattes en haut pour » fervir de ridelles, & enfuite fe » laiffe traîner par les autres, qui » la tirent par la queue, & prennent » garde en même tems que la voiture » ne verfe. On croit que c'eft par ce » frottement trop fouvent réitéré, » qu'elles ont prefque toutes le poil » rongé fur le dos». Elles fifflent pour s'avertir quand leur logis eft menacé.

FABLE XX.

LES FORÇATS.

Des Criminels à périr condamnés,
Chargés de fers, accablés de misères,
Comptoient des jours sans cesse empoisonnés
Par la rigueur de leurs destins contraires.
Aux malheureux sied-t-il d'être jaloux,
De se haïr, de connoître l'envie ?
Ceux-ci rivaux, & se trahissant tous,
En noirs complots passoient leur triste vie.
Un jour livrés au plus affreux courroux,
Et se frappant avec leurs propres chaînes,
Ces furieux se meurtrirent de coups.
Quelqu'un leur dit : Cruels ! y pensez-vous ?
Quelle fureur vous fait doubler vos peines !
Modérez-les plutôt en vous aimant.

Humains, humains, je vous en dis autant.



*FABLE XXI.

L'ÉCREVISSE ET LE CRABE.

COMMENT avec autant de bras,
N'allez-vous pas mieux, ma commère ?
Je ne vous vois pas faire un pas
Devant vous. L'allure ordinaire
Est celle-là pourtant; & nous n'en chommons pas
Nous autres. Regardez-moi faire,
Prenez, prenez leçon : je vais également
A droite, à gauche, en arrière, en avant,
Et même de travers, au gré de mon caprice.
Jupiter envers nous prodigue de bienfaits,
Peut être à votre égard accusé d'injustice.
Ainsi parloit à l'Écrevisse (a)
Un Crabe (b) armé comme elle, informe & des plus laids,
Et, s'il faut qu'en deux mots je vous le définisse,
Un second Briarrée, (à la stature près.)
L'Écrevisse répond : Chacun a sa manière.
De marcher en tous sens que sert de te vanter ?
Je vais toujours, quoiqu'en arrière.
Attendons que le flot cesse de te porter ;

(a) *Écrevisse*, poisson de mer & de rivière, qui est muni de quantité de pattes, & qui, malgré cela, nâge & marche plutôt en reculant qu'en avançant.

(b) *Crabe*, animal du genre des crustacés, que la nature n'a pas borné à une seule espèce. Il a un attirail de pieds qui le rend hideux, par la maniere dont il dirige sa marche, tantôt en avant ou à reculons, tantôt de travers ou de côté. Lorsque la mer le laisse sur le rivage, & qu'il y est à sec, il retire ses jambes sous son corps, & demeure immobile jusqu'au retour de la marée. Les Caraïbes ne vivent presque que de Crabes.

Et puis je t'écouterai, frère.
Elle dit; & déja le terrible élément
Qui foûtient contre Eole une éternelle guerre,
Fuyant la côte avec colère,
(c) A de l'aftre des nuits fuivi le mouvement.
Alors le Crabe refte à fec fur le rivage :
Alors de fes bras, de fes pieds
Il paroît ignorer l'ufage;
Il les tient fous lui repliés,
Jufqu'au retour des eaux demeurant immobile.
Et l'Écreviffe cependant
Chemine. Frère, hé bien! que dis-tu maintenant?
Si je ne fuis pas bien agile,
Si je n'ai qu'une allure, au moins je la foutiens;
Tandis que ni toi ni les tiens,
Ne bougez de l'endroit où la mer vous fait faute.
Allons, cours après elle, à droite, à gauche, faute;
Elle ne peut te fuir, toi qui vas fi bon train.
Tu l'attends-là? bon foir. Avant qu'elle revienne,
J'aurai fait affez de chemin.
Une autre fois qu'il te fouvienne
De n'être ni moqueur ni vain.

(c) *A de l'aftre des nuits fuivi le mouvement.*

Il s'agit ici du flux & reflux, deux mouvemens de l'Océan, qui ont un rapport conftant & régulier avec ceux de la lune, & qu'on explique par la gravitation de cet aftre.

Fin du Septieme Livre.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE HUITIEME.

PROLOGUE.

O la Fontaine, ô mon cher Maître,
Qu'imiter ton génie eſt un pénible emploi!
Plus j'oſe marcher après toi,
Et plus j'apprends à me connoître.
Avec le don de plaire Apollon te fit naître;
Apollon n'a rien fait pour moi.
Pourtant ſi je pouvois des rayons de ta gloire
Détourner ſur moi quelques traits:
Si des rivaux que tu t'es faits,
Un ſeul me cédoit la victoire,
Je brillerois aſſez au temple de Mémoire,
Et mes vœux ſeroient ſatisfaits!

La raiſon à mes yeux retrace les images
Des dangers que court un Auteur
Qui prétend au brillant honneur
D'égaler tes divins ouvrages :
Mais les Poëtes ſont-ils ſages ?
De la raiſon qui crie entendent-ils la voix ?
Sur cette onde orageuſe & célèbre en naufrages,
Embarquons-nous encor pour la dernière fois.





FABLE PREMIERE.

LA FORCE DU SANG.

S'il sort d'un arbre sain quelques rameaux gâtés;
Si de la source la plus pure
Il coule dans les bois des ruisseaux empestés,
L'on ne s'en prend qu'à la nature.
Humains, falloit-il donc que d'un monstre odieux
La naissance imprimât une éternelle injure
Au front d'un père vertueux!

Un Sage qui touchoit aux bornes de la vie,
Déja voyoit avec douleur
Dans un fils qu'il laissoit, sa mémoire flétrie.
Livré tout entier à l'erreur,
Aux feux des passions consumant sa jeunesse,
Aveugle en ses excès, & sourd au repentir,
Ce fils traçoit un avenir
Marqué par les forfaits, l'opprobre & la bassesse.
Remontrances, conseils, complaisance & rigueur,
Tout ce qu'invente enfin l'amour & la sagesse,
Ne pouvoient entamer son inflexible cœur:
Le vice dans son ame étoit inébranlable.
Pourquoi me donniez-vous un enfant si coupable,
S'écrioit, en pleurant, son père malheureux!
Mon fils déshonore la terre:
Dieux cruels! reprenez un don trop dangereux,
Ou ne me laissez plus des entrailles de père;

Sa vûe eſt un poiſon qui corrompt tous les lieux
Où je paſſe ma triſte vie:
Fils indigne de moi, va, fuis loin de mes yeux;
Porte au-delà des mers ton infâme génie!
J'étouffe la nature en mon cœur paternel:
Ne me revois jamais; & puiſſe une mort prompte,
T'empêchant d'être un jour encor plus criminel,
Faire oublier bientôt ta naiſſance & ma honte!
Son fils part; & tandis qu'en chemin il rêvoit
Sur les moyens d'éviter la diſette,
De s'habiller, d'avoir une retraite;
Son père, qui des yeux cependant le ſuivoit,
S'apperçut que ſa rêverie
Inceſſamment le conduiſoit
Au pied d'une maiſon d'où l'ardoiſe pleuvoit.
Sa colère auſſi-tôt s'oublie;
Il tremble pour ſon ſang; il s'agite, il s'écrie:
Malheureux, ne va pas près de cette maiſon!
Ce trait de tendreſſe inouie,
Ayant ému ſon fils, le mit à la raiſon.

Un père eſt toujours père, & quand ſa main châtie,
Son cœur en eſt plus tendre & plus près du pardon.



FABLE II.

LE HIBOU ET LE ROSSIGNOL.

ON conte qu'un Hibou
Aimoit tant la musique,
Qu'il en étoit devenu fou.
Du tronc pourri d'un chêne antique,
Sans cesse ce Hibou chantoit;
Et sans cesse il s'appercevoit
Qu'aux oiseaux qui rodoient près de son domicile
Sa lugubre voix déplaisoit.
Ces gens sont, disoit-il, d'un goût bien difficile!
Je chante mieux qu'eux mille fois.
N'ai-je pas, en naissant, reçu de la nature,
Outre mille autres dons, une agréable voix,
Ainsi qu'une aimable figure?
Si fait vraiment: je m'y connois:
Mon frère le Hibou, d'ailleurs, qui n'est pas bête,
Me fait tous les jours compliment
Sur mon chant.
Laissons donc ces nigauds raisonner à leur tête.
Un Rossignol passant par-là,
Chanta quelques couplets que le Hibou goûta.
La pécore aussi-tôt tint un autre langage:
Oh! oh! dit-il, pour celui-là,
Il m'a dérobé mon ramage;
Oui, parbleu! Quel gozier! Il faut même avouer
Qu'il a sur moi quelque peu d'avantage.

L'autre charmé de s'entendre louer,
Pour chanter de nouveau se veut faire prier,
Et garde aussi-tôt le silence.
Chantez, dit le Hibou, chantez, mon bel ami;
Et par vos doux accens dissipez mon ennui.
Néant: dom Rossignol fait l'oiseau d'importance.
Eh! que falloit-il donc à cet orgueilleux-là?
Le Hibou s'impatienta,
Et sans autre discours, soit jalousie ou rage,
Il l'envoya chanter sur le sombre rivage.

Tirons de ce récit quelques sages leçons.
L'amour-propre y paroît dépeint de deux façons:
Maint ignorant se croit un merveilleux génie;
C'étoit ce qu'au Hibou l'on ne pouvoit passer.
Maint savant veut forcer les gens à l'encenser;
C'étoit du Rossignol la sote frénésie.

FABLE III.

LA PERDRIX ET SES PETITS.

Une Perdrix se promenoit un jour
Avec sa petite famille.
Mère & perdrix, la jeune volatille,
Comme on croit bien, ne manquoit pas d'amour.
Elle instruisoit cette troupe chérie,
A fendre l'air, à parcourir les champs.
Il étoit tems que les pauvres enfans
Apprissent à chercher leur vie.

Jusqu'à présent j'ai veillé sur vos jours;
Je vous ai donné la pâture;
Je vous ai mis à l'abri des Vautours,
Et des humains, espèce encor plus dure:
Mais vous ne m'aurez pas toujours.
A peine a-t-elle achevé ce discours,
Que d'un Chasseur elle entend le tonnerre.
Fuyez, dit-elle à ses petits tremblans;
Le ciel encor réserve à votre mère
De vous sauver aujourd'hui de ses gens.
Eux de s'aider de la plume nouvelle,
Pour éviter le foudre destructeur.
Elle d'aller au-devant du Chasseur,
Geignant, boîtant, traînant de l'aîle,
Pour détourner sa barbare fureur.
Notre homme la croyant du plomb mortel atteinte,
De la piller à Brifaut (a) donne soin.
Alors la Perdrix part. L'homme admire la feinte
Et cependant les petits sont bien loin.

(a) *Brifaut*, nom d'un Chien de chasse.



FABLE IV.

POLICHINEL.

Polichinel gagnoit tout l'argent de la foire.
Ce fut lui qui devant la cour
L'an passé parut avec gloire.
Il faisoit maint & maint beau tour,
Dont il seroit parlé quelque jour dans l'histoire.
Il babilloit au mieux, chantoit, gesticuloit,
Rioit, dansoit, cabrioloit :
Si l'on ne l'avoit vu l'on ne pouvoit le croire.
Chacun s'empresse d'y courir,
L'enfant, le précepteur, la tante & la grand-mère.
Aucun ne veut céder sa part de ce plaisir.
Théâtre, loges & parterre,
Tout étoit plein, on s'y portoit.
Tandis qu'en l'admirant chacun le contemploit,
Soudain le feu prend aux machines :
Voilà Polichinel à bas :
Plus de quolibets, plus de mines.
Il fut alors sifflé. J'ai vu dans maints États,
Maint personnage de théâtre,
Maint Grand agissant par ressort,
Dont le peuple étoit idolâtre.
Mais au moindre retour du sort,
Le feu prend, le ressort se casse :
Celui que le public admiroit tant d'abord,
Est méprisé, honni, dès qu'il n'est plus en place.

FABLE V.

LES RENARDS.

Aux pieds d'un Jupiter ou de bois ou de pierre
Un Renard faifant fa prière,
Reprochoit à ce Dieu les imperfections
Qu'offre aux yeux la nature entière.
Quelle inégalité dans les conditions!
Valons-nous moins que les Lions,
Nous Renards? Cependant ces gens-là nous impofent
Il nous faut refpecter leur odieux pouvoir,
Applaudir à tout ce qu'ils ofent,
Nous laiffer étrangler, fi tel eft leur vouloir.
Quoique doués fouvent d'un très-mince génie,
Ils ont toujours bon gîte, & table bien fervie;
Tandis qu'ayant mille talens,
Nous traînons une pauvre vie:
Trop heureux que notre induftrie
Nous procure de tems en tems,
D'un vieux Coq de rebut la carcaffe pourrie.
A tout cela, dit-on, Jupiter fut muet:
(Jupiter qui là-haut favoure l'ambroifie, (a)
Et dont l'autre étoit le portrait.)
Il auroit répondu par un coup de tonnerre,
S'il n'eût pris en pitié ce Renard indifcret:
Car de vouloir des Dieux pénétrer le fecret,
C'eft être aveugle & téméraire.

( ) *L'Ambroifie*, viande que l'on fervoit fur la table des Dieux. Quand on en goûtoit une fois on devenoit immortel. Il y a dans les œuvres de M. le Franc de Pompignan, un excellent Effai *fur le Nectar & fur l'Ambroifie*, compofé originairement en Italien, par M. l'Abbé Venuti.

Cependant le Renard, pour réparer le mal
Que par ce partage inégal,
Faisoit à ses pareils la suprême Puissance,
Résolut de tromper les gens par l'apparence,
Et d'avoir l'air au moins d'un puissant animal.
Tout le peuple Renard le résolut de même.
Dans les bois d'alentour sitôt qu'un Grand mouroit,
Un d'entre-eux à l'instant de sa peau s'habilloit.
L'orgueil se trouva bien d'un pareil stratagême.
L'un ressembloit au Tigre & marchoit son égal.
Du seigneur Léopard l'autre avoit la livrée.
Un troisieme insultoit les Loups de la contrée,
Croyant sous leur habit être en tout leur rival.
Cet orgueil devint général.
Les Loups pour n'être plus insultés de la sorte,
Se vêtirent en Ours, & les Ours en Lions.
Sur tous les animaux la gloire fut si forte,
Qu'ils renoncèrent même à leurs professions;
Et tel Ane portoit, qui prétend qu'on le porte.

Cependant qu'est-ce au fond que cette vanité?
Sur un grand nom en *ac* un Cadédis enté,
En est-il moins Fermier d'un bourg de sa province?
Un fat est-il moins fat avec l'habit d'un Prince?
En créant l'univers, Dieu régla les états;
Il mit l'un sur le trône, & l'autre dans la boue:
Le sort de ce dernier est fâcheux, je l'avoue;
Mais il ne s'en affranchit pas
En faisant l'homme d'importance;
Et le masque de l'opulence
Nous donne un air bouffi sans nous rendre plus gras.

FABLE

FABLE VI.

L'ENFANT ET LES FOURMIS.

UNE Fourmi disoit à sa commère :
Vois-tu ce colosse effrayant,
Qui dans les cieux porte sa tête altière ?
Ce colosse étoit un Enfant.
Il arriva que ce Géant
Mit le pied sur la fourmillière.
Le peuple des Fourmis crut voir en ce moment,
Les cieux pâlir, & la nature entière
Rentrer dans le sein du néant.
Mais cette peur ne dura guère.
L'Enfant alla s'asseoir tout près de leur logis.
Morphée accourt & touche sa paupière :
L'Enfant s'endort. Alors reprenant leurs esprits,
Pour le voir à loisir dames Fourmis trotèrent.
Jusqu'au nez du Géant dames Fourmis grimpèrent.
Dans les plis du menton l'une va se nicher.
L'autre le pique aux yeux, à la bouche, aux oreilles.
Toutes font à l'envi cent sottises pareilles.

TEL est l'homme après le danger.





FABLE VII.

LE CHAT ET LA CHATTE.

SEIGNEUR Minet fit un jour bonne chère;
Mais bonne au point qu'il fut prêt d'en crever.
Dame Mimi, fon époufe très-chere,
Lui fit la guerre, & penfa l'achever.
Difpenfez-moi de citer fes paroles:
Il vous fuffit de favoir que Mimi,
Riche en gros mots, ainfi qu'en croquignoles;
Chapitra fort fon gourmand de mari.
Pour lui, tapi fous la table fatale,
Où fes regards mourans lorgnoient encor des plats,
Il étoit prêt de defcendre là-bas,
Pour y fubir la peine de Tantale:
Cloton avec effort filoit alors fes jours.
Quand l'autre eut terminé fa piéce d'éloquence,
Il lui vint en l'efprit d'appeller du fecours,
Et d'aller de Matou confulter la fcience.
C'étoit le Galien (a) de nos feigneurs les Chats.
Elle y court; mais avant que de conter le cas,

(a) *Galien*, Médecin du deuxieme fiécle, & le plus grand de l'antiquité après Hippocrate. Il avoit compofé 200 volumes, qui furent brûlés dans l'embrafement du temple de la Paix. Quoiqu'il fût d'un tempérament foible & délicat, comme il l'affure lui-même, il ne laiffa pas de parvenir à une extrême vieilleffe par fa frugalité & fon habileté dans la Médecine. Il faifoit des guérifons fi furprenantes, qu'étant à Rome il fut accufé de magie, ce qui l'obligea de fortir de cette ville.

Démangeaiſon lui prend de faire de la proſe
Sur les maux qu'on endure avec certains époux,
Sans probité, ſans cœur, emportés, vains, jaloux,
Et débauchés ſur toute choſe:
Pourquoi gagnez-vous tant, vous autres Médecins?
Leur déréglement en eſt cauſe.
Nos plus jeunes Minets ſont impotens, mal ſains.
Du moins, s'ils n'abrégoient que le cours de leur vie!
Mais on a la bonté d'aimer ces animaux;
Et la Parque avec eux ſouvent nous expédie.
Enfin, dit-elle, après beaucoup d'autres propos,
Le mien a tant mangé qu'il eſt à l'agonie:
Peut-être qu'à l'inſtant où je parle, il eſt mort.
Tout débauché qu'il eſt, j'ai pitié de ſon ſort.
C'eſt pour lui, grace au ciel, montrer aſſez de zéle,
Que d'accourir exprès moi-même ſur le champ:
Dieu-merci, je n'ai pas laiſſé perdre un inſtant;
Et je fais mon devoir en épouſe fidelle.
S'il meurt, je le ſuivrai de près.
Elle eût donc dû partir, car la choſe étoit faite;
Et Matou le Docteur arriva bien après:
Tant on l'avoit preſſé de donner ſa recette!

Le feu feroit à la maiſon,
L'ennemi feroit prêt de ſaccager la ville,
Que n'écoutant ni rime ni raiſon,
Une femme en colère exhaleroit ſa bile.
Jugez donc ſi ſon cœur ſe décharge à demi,
Quand il n'y va que des jours d'un mari!

*FABLE VIII.

LES DEUX FRÈRES.

ON m'a conté qu'il fut jadis deux frères
De si différens caractères,
Qu'on ne concevoit pas comment le même sang
Pouvoit circuler dans leurs veines.
A s'accorder ils avoient mille peines:
Ce que l'un vouloit noir, l'autre le vouloit blanc.
De-là des débats, des querelles;
Parfois aussi d'injurieux propos:
Sur les plus minces bagatelles
On en venoit aux plus gros mots.
Les gens disoient: Prenons courage;
Ce n'est rien que cela. Mais il faudra dans peu
De leur père mourant partager l'héritage:
C'est alors qu'on verra beau jeu.
Le père en effet déménage.
Gens de loi d'accourir, & de n'épargner rien
Pour allumer entr'eux la guerre.
Tenez bon, disoit l'un; l'autre, gardez-vous bien
D'abandonner jamais vos droits à votre frère.
Ils goûterent d'abord ces perfides avis;
Ils eurent des procès; leur bien n'en accrut guère:
Il fallut engraisser l'Huissier, le Commissaire,
Le Rapporteur & ses Commis,
Avocat & Greffier, Procureur & Notaire.
C'étoit de jour en jour quelque chose de pris

Sur les effets de l'inventaire.
Cette réflexion ramena leurs esprits.
Mais vraiment, dirent-ils, en restant désunis
Nous verrons dans peu nos affaires,
Graces à la chicane, aller de mal en pis.
Faisons vîte la paix ; & la paix fut jurée.
Bien leur en prit : leur quinteuse raison
Par l'intérêt fut à tems éclairée ;
Car déja, par provision,
D'un tiers de la succession
La Justice avoit fait curée.
Du reste, ce n'est pas la seule guérison
Que l'intérêt ait opérée.



FABLE IX.

L'OURS, LE RENARD, L'ANE ET LE LIÉVRE.

LES Animaux entre-eux se régalant un jour,
Quand ils eurent bu tour-à-tour,
A qui mieux mieux tour-à-tour babillèrent.
Petits & grands s'égosillèrent,
Dans le gouvernement censurant maint défaut.
Morbleu ! vivent les Ours pour livrer un assaut,
Dit l'Ours en frappant sur la table !
Sans nous l'État iroit au diable :
Cependant quels honneurs, quel gain pour tout cela !
Si l'on manque son coup l'on est encor coupable :
Nous sommes de grands sots d'aimer ce métier-là.

Et nous, dit le Renard, nous dont la politique,
Du conseil ennemi pénétrant les secrets,
Par de plus grands desseins ruine ses projets,
Et prête de périr soutient la république;
A payer notre zéle est-on fort empressé?
On a beau se creuser la tête;
Le mérite aujourd'hui n'est pas récompensé.
Je ne sai pour moi, qui m'arrête,
S'écria le Baudet, sans perdre un coup de dent,
Que cessant par ma voix qui leur sert de trompette,
D'animer chaque combattant,
Je ne fasse au gouvernement
Regretter bientôt ma retraite.
Il ne fut pas jusqu'au Liévre peureux,
Qui calculant les services nombreux
Que ses pieds chaque jour rendoient à la patrie,
Dit qu'il vouloit être pendu,
Si désormais il lui prenoit envie
D'annoncer qu'on étoit battu.



FABLE X.

ZÉPHIRE, LE PAPILLON ET LA ROSE.

ROI paisible des airs, toujours beau, toujours tendre,
Zéphire sur les fleurs promenoit ses desirs.
A captiver ce Dieu toutes osoient prétendre :
Plus d'une paroissoit mériter ses soupirs.
Certain bouton coquet, & qui venoit d'éclore,
Bouton de Rose, épanouï, brillant,
Echappé des doigts de l'Aurore,
Fixa du Dieu léger le desir inconstant.
Jeune fleur, que vous êtes belle,
Dit Zéphire en la caressant!
Je vous vois, je vous aime, & je serai fidèle :
(Le Zéphire aimer constamment,
Ce n'est pas une bagatelle.)
La Rose fut sensible à ce début galant.
Il ajouta: Mais si je suis constant,
J'exige une ardeur éternelle.
Et la Rose devint cruelle.
Un Papillon succéde au Zéphire amoureux.
A la Rose il tint ce langage :
Jeune fleur, recevez mes vœux,
Des transports les plus vifs ce baiser est le gage.
La jeune fleur sourit d'abord à cet hommage.
Je n'aime qu'un instant ou deux,
Ajoûta le galant; mais quand je me dégage,

Je permets qu'on change à ſon tour.
Et la Roſe à ces mots rejetta ſon amour.

Pour plaire aux yeux d'une coquette,
(Car les fleurs ont été coquettes de tout tems,)
Il ne faut ſe piquer ni d'une ardeur parfaite,
Ni de trop légers ſentimens.
L'un choque en ſecret ſes penchans;
L'autre à ſa beauté fait outrage.
Quel parti prendre enfin? Je le donne au plus ſage.
Quant à moi, je conſeille aux gens,
De porter ailleurs leur hommage.

FABLE XI.

LE LION ET LE TIGRE.

Il fut jadis un Lion débonnaire,
Qui conſervant la paix avec tous ſes voiſins,
Aimé de ſes ſujets dont il étoit le père,
Aux fureurs du Dieu Mars n'expoſoit leurs deſtins,
Que quand il ne pouvoit mieux faire.
Imitez ce Lion, Monarques des humains.
Souverain d'un autre Royaume,
Un Tigre aſſociant Mars à tous ſes projets,
Eſclave de la gloire, abbreuvoit à longs traits
Du ſang des ſiens ce barbare fantôme.
La Mort qui vient ſaiſir un prince en ſon palais,
Comme un manant dans ſa chaumière,
De nos deux Souverains termina la carrière.

Le premier dans le monde avoit fait peu de bruit :
Son tombeau fut, dit-on, baigné de quelques larmes :
De sa bonté ce fut-là tout le fruit.
Le Tigre avoit semé devant lui les allarmes :
Il fut après sa mort chanté par mille voix.
Certain Tigre rimeur en fit un Alexandre ; (a)
Un Sculpteur à ses pieds enchaîna tous les Rois,
Il y mit le Lion. Le pourroit-on comprendre,
Que de tels Souverains on profanât la cendre,
Pour en faire un trophée à ces Rois furieux,
Que le peuple révère & que le Sage abhorre !
Oh! combien de Titus, (b) les images des Dieux,
A qui l'on fait pis encore !

(a) *Alexandre*, surnommé *le grand*, fils de Philippe, Roi de Macédoine, & d'Olympias : tout le monde sait l'histoire de ce fameux Conquérant. Il mourut à Babylone, soit de poison, soit par un excès de vin, 324 ans avant J. C. âgé de 32 ans. Il se faisoit passer pour le fils de Jupiter.

(b) *Titus Vespasien*, Empereur Romain, fils aîné de Vespasien & de Flavia Domitilla. Il se fit tellement aimer par sa clémence & par sa douceur, qu'il fut appellé *les Délices du genre humain*. Sa libéralité étoit si grande, qu'ayant passé une journée sans rien donner, il dit ces belles paroles, en se tournant vers ses Courtisans : *Mes amis, j'ai perdu ce jour.* Il aimoit les Belles-Lettres & les Sciences, & il composa divers poëmes en grec & en latin. Il mourut le 13 Septembre de l'an 81 après J. C. âgé de 41 ans, empoisonné, selon quelques Auteurs, par Domitien son frère. Deux jeunes Praticiens ayant attenté à sa vie, il leur pardonna de la façon du monde la plus généreuse.



FABLE XII.

LA SERVANTE.

Une femme eut jadis befoin d'une Servante.
Nanette auffi-tôt fe préfente.
Çà, Nanette, que favez-vous?
Madame, vous ferez contente.
Depuis un an un jour je fuis hors de chez nous.
J'ai fervi quatre mois, fans reproche, une dame:
Ah! c'étoit bien la plus méchante femme!
Elle boudoit, elle grondoit toujours.
Après, Nanette; ce difcours
Ne m'apprend pas ce que vous favez faire.
Enfuite j'ai fervi trois mois un Procureur,
Dont la maifon ne me convenoit guère..
Madame n'aimoit pas Monfieur.
En revanche fon Clerc.... Paffons, paffons, Nanette.
Que m'importe ces gens? Venons au fait enfin:
Savez-vous acheter? Je quitte un Médecin,
Dont la femme n'eft pas tout-à-fait fi coquette.
Mais lui, Madame, ah! c'eft le plus grand libertin!
Il a vingt fois tenté de me féduire;
Et fi je n'avois eu de l'honneur, Dieu-merci....
Nanette, c'eft affez; je ne veux plus m'inftruire:
Vous n'entrerez jamais ici.
En quoi puis-je donc vous déplaire,
Reprit Nanette alors? mon talent le voici:

Je suis sobre, fidelle, active & ménagère ;
Je sai coudre, filer, faire de bons ragoûts.
Oui, mais vous jasez trop, ce n'est point mon affaire.

Qui dit du mal d'autrui peut en dire de nous.

FABLE XIII.

LES DEUX SINGES ET LE RENARD.

Deux Singes se vantoient d'être d'illustre race.
L'un se disoit formé du sang des Immortels ;
(a) Ses pères dans l'Egypte avoient eu des autels
En leur vivant : depuis, ils obtinrent tous place
Dans le séjour des Dieux, pour leurs rares vertus.
Le premier article est notoire ;
Ainsi de ces tems-là le rapporte l'histoire :
De tous Singes savans pareils faits sont connus.
Qui peut, quant au second, démontrer le contraire ?
Le Singe, son confrère,
Parlant à son tour là-dessus,
Prétend aussi prouver, mais d'une autre manière,
Que ses ayeux sont tous en droite ligne issus
D'un habitant du ciel : Il soûtient que Momus
N'est qu'un Singe là-haut, par grace singulière

(a) *Ses pères dans l'Egypte avoient eu des autels.* L'Egypte adoroit un grand nombre d'animaux, tels que le Bœuf, le Chien, le Loup, l'Épervier, le Crocodile, le Chat, le Singe, &c.

Diftingué dans fon tems des Singes d'ici-bas;
Qu'ainfi que Ganimède, affranchi du trépas,
En faveur de fa mine, & du talent de plaire
Qu'il poffédoit bien mieux qu'aucun Singe de cour,
Il fe vit enlever au célefte féjour,
Pour dérider le front du Maître du tonnerre,
Et pour être en un mot Singe de Jupiter.
De ma race, dit-il, voilà quel eft le père:
Avouez maintenant, que, fans trop nous vanter,
Ami, fur ce point-là nous ne vous cédons guère.
Un Renard écoutant jafer ces fanfarons,
Leur dit: Vous vous parez vraiment de fort grands noms:
Ce que chacun de vous raconte
De Momus, & des Dieux que l'Egypte adora,
Pourroit bien être vrai; mais qui m'affurera
Que votre vanité ne nous fait point un conte,
Lorfque vous vous donnez pour fils de ces Dieux-là?
C'eft le point à prouver: Meffieurs, à votre compte,
Eft-ce vous que l'on en croira?



*FABLE XIV.

L'AIGLE ET L'HIRONDELLE.

L'Hirondelle d'un vol rapide
Rasoit la terre, & de planer si bas
Osoit défier l'Aigle. (a) Injurieux débats
Où le triomphe est pour le plus timide!
Qu'arriva-t-il ? l'Aigle, sans dire mot,
Laisse l'oiseau léger friser le sable & l'onde,
Et dans les cieux s'élevant aussi-tôt,
Va braver le flambeau du monde.
Progné fut confondue. Ainsi maint avorton,
Maint barboteur des ruisseaux d'Aonie,
Parce qu'il sait ramper en un sujet bouffon,
Avec Corneille & Crébillon
Prétend chez Nicolet faire assaut de génie.

(a) *Aigle.* C'est le Roi des oiseaux, & celui de tous qui s'éleve le plus haut. M. de Buffon fait remarquer qu'il a plusieurs convenances physiques & morales avec le Lion, qui a l'empire sur les quadrupédes.



*FABLE XV.

L'ÉLÉPHANT ET SON CONDUCTEUR.

JE vais raconter maintenant
D'un puissant animal l'action mémorable.
L'histoire en paroît incroyable;
(a) Mais j'en ai Buffon pour garant.

IL fut un Éléphant de la plus riche taille,
Colosse ardent & fier, propre à livrer bataille,
Et qui pour passe-tems s'amusoit quelquefois
(b) A renverser un pont, un arbre, une muraille.
C'est ainsi que tout Roi travaille:
(Parmi les animaux les Éléphans sont Rois.)
Celui-ci, certain jour qu'il ne savoit que faire,
Jetta son Conducteur à terre,
Et le mit en grand désarroi:
Chez plus d'un Potentat aventure ordinaire,
Sans qu'on sache souvent pourquoi.

(a) *Mais j'en ai Buffon pour garant.*

M. de Buffon raconte fort en détail, d'après M. le Marquis de Montmirail, l'action de l'Éléphant qui m'a servi à composer cette Fable; & je n'ai fait, pour ainsi dire, que mettre en vers son récit.

(b) *A renverser un pont, un arbre, une muraille.*

M. de Buffon considérant les avantages de la force & de la grandeur dans l'Éléphant, *qui est*, dit-il, *si nous voulons ne nous pas compter; l'être le plus considérable de ce monde*, les retrace de la sorte: « Il faut se

Le Cornac, (c) c'eſt le nom qu'on donne à ces Miniſtres,
Miniſtres d'Éléphant, gens dont la vanité
Eſt de mener à volonté
Sa Majeſté,
Au riſque d'accidens ſiniſtres;
Le Cornac donc, puiſque Cornac y a,
Voulut à l'Éléphant reprocher ſon caprice:
Mais l'autre auſſi-tôt l'envoya
Chez Pluton demander juſtice.
Du Cornac la femme étoit-là,
Que ce cruel trépas à tel point déſola,
Qu'à ſes enfans elle court tout en larmes,
Puis les prend, puis les jette aux pieds de l'animal:
Si notre mort, dit-elle, a pour toi tant de charmes,
Achève de peupler le ſéjour infernal,
Achève, ingrat; & ſur les pas du père,
Précipite à la fois les enfans & la mère.
L'Éléphant s'arrêta, l'air triſte & conſterné,
Fit enſuite éclater une douleur extrême,
Careſſa les enfans, choiſit entre-eux l'aîné,
Sur ſon dos le plaça lui-même,
Et, ſage déſormais, ſouple & plein de douceur,
L'adopta ſeul pour Conducteur.

Si ce récit n'eſt point un conte,
L'inſtinct de l'Éléphant à la raiſon fait honte.

» repréſenter, que ſous ſes pas il » ébranle la terre, que de ſa main » il arrache les arbres, que d'un » coup de ſon corps il fait bréche » dans un mur ».

(c) *Le Cornac.* C'eſt encore le récit de M. de Buffon, qui m'a appris que tel eſt le nom qu'on donne au Conducteur de l'Éléphant.



FABLE XVI.

LA VEUVE.

DANS le Mogol (a) une Veuve jadis
Vint au Juge du lieu, ſuivant un vieil uſage
Qu'avoient rêvé les Prêtres du pays,
Demander qu'il lui fut permis
De ſe brûler, pour l'honneur du veuvage :
Cet uſage chez nous certes n'auroit pas pris !
Le Magiſtrat, homme prudent & ſage,
A ſon deſir s'oppoſa vivement.
Dieu ſait ſi ce refus lui parut inſultant !
Voyez quelle gêne, dit-elle !
Les gens ne pourront plus ſe brûler maintenant.
Ma mere a ſur ce point fait éclatter ſon zèle ;
Mes ſœurs à leurs époux ont rendu ce devoir ;
Et moi, Veuve encor plus fidelle,
De ſignaler ma foi je n'ai pas le pouvoir !
Un Bonze (b) étoit préſent, qui lui dit : C'eſt dommage
Qu'on s'oppoſe au bonheur qui vous attend aux cieux :
Le Dieu Brama, (c) content d'un tel hommage
Vous eût fait retrouver cet objet précieux

(a) *Le Mogol*, grand Empire d'Aſie dans les Indes. Tamerlan en fut le Fondateur, mais de toutes ſes conquêtes il n'eſt reſté à ſa famille que l'Indoſtan. Ce pays a au moins 500 lieues de long. Le grand Mogol eſt abſolu, jouit de plus de neuf cens millions de revenu, & entretient un nombre prodigieux de Soldats.

(b) *Bonze*, nom des Prêtres Indiens.

(c) *Brama* ou *Brahma*. Il paſſe pour le premier qui poliça les Indes ; & il y eſt en ſi grande vénération, fur-tout au Mogol, qu'on l'y adore comme un Dieu. On le repréſente avec quatre têtes.

Pour

Pour qui vous offrez votre vie.
Il eût au gré de votre envie,
De liens éternels fu vous unir tous deux.
Vous me faites frémir, interrompit la dame!
Quoi! c'eft-là le bien le plus doux
Que doit après fa mort efpérer une femme!
Se brûle qui voudra pour revoir fon époux:
Le mien étoit vieux & jaloux:
Le Dieu Brama garde fon ame!

* FABLE XVII.

LA GRIVE ET LE FAISAN.

LA faifon s'avançoit où l'Amant d'Érigone
Sourit au Vendangeur épris de fes bienfaits.
Les fruits dont ce Dieu fe couronne,
Sous leur riche fardeau faifoient courber les ceps.
(a) Une Grive en goûta, friande de ce mets.
Par le bec de la dame un grain, deux grains pafférent,
Et puis la grappe, & puis deux ou trois grappillons.
Pour la confidérer des enfans s'arrêtèrent.
Elle en prit tant que les fripons
Virent bien qu'aifément ils en feroient leur proye;
Elle étoit yvre morte: ils en eurent la joye;

(a) *Une Grive en goûta, friande de ce mets.*

Cet oifeau, dont M. Valmont de Bomare compte quatre efpéces différentes, mange beaucoup de raifin. « Auffi eft-il très-gras & très-rempli » dans le tems des vendanges: » c'eft ce qui a donné lieu au » proverbe, *faoul comme une* » *Grive.* »

Et la Grive paya ſon appétit glouton.
Voyez, dit un Faiſan, témoin de cette ſcène;
Cet oiſeau gourmand pour ſa peine
Finira ſes jours en priſon.
Je le plains; mais auſſi quel vice déteſtable!
Je n'en connois aucun qui lui ſoit comparable:
Il mérite punition.
Tout en diſant cela le Faiſan ſe pavane, (b)
Il regarde ſa queue, & ſes riches couleurs,
Il s'extaſie: Heureuſe la Faiſane
Qu'il daignera combler de ſes faveurs!
Autre yvreſſe. Un gros de chaſſeurs
Vient à paſſer, le voit, & tandis qu'il s'admire,
Le plus adroit d'entre-eux le tire;
Il tombe mort. Ce coup l'étonna bien.
L'oiſeau du Phaſe alla ſur un autre rivage
Étaler ſon brillant plumage;
Ou, pour mieux dire, il n'étala plus rien.

(b) *Le Faiſan ſe pavane.* Le Faiſan, autrement dit l'oiſeau du Phaſe, parce que les Argonautes, en remontant le Phaſe pour aller à Colchos, trouvèrent ce ſuberbe oiſeau ſur ſes bords, aime, comme le Paon, à ſe regarder & à s'admirer, ce qui donne aux chaſſeurs le tems de venir à lui & de le tuër. Il eſt naturellement ſtupide.



*FABLE XVIII.

LE LION ET LE CHAMEAU.

(a) J'EN ai déja fait la remarque :
De confier légèrement ses droits,
C'est trop risquer, & sur-tout pour les Rois.

IL étoit un Lion, qui, pressé par la Parque,
D'autres disent par le desir
De se mieux livrer au plaisir,
Fut un jour dégoûté du métier de Monarque.
Il résolut de faire choix
De quelqu'un, qui, sans être Sire,
Bras droit du Souverain, mais soumis à ses loix,
Portât pour lui le fardeau de l'Empire.
Il lui falloit un animal
D'un sang illustre, habile politique,
Digne en tous points de ce rang magnifique,
Qu'en maint pays maint Grand remplit si mal.
Il y réfléchit tant, qu'enfin le Dromadaire, (b)

(a) *J'en ai déja fait la remarque.*

Voyez la Fable XIX du septieme Livre, intitulée *l'Ane Ministre.*

(b) *Dromadaire.* Ce nom & celui de *Chameau* ne désignent pas deux espéces différentes, mais deux races distinctes dans la même espéce. « Le principal, & pour ainsi dire, » l'unique caractère sensible par le- » quel ces deux races diffèrent, con- » siste, selon M. de Buffon, en » ce que le Chameau porte deux » bosses, & que le Dromadaire n'en » a qu'une ». Cet animal, au sur- plus, est un quadrupéde domestique,

L'air noble & vain, taille haute & long cou,
(c) Et pourtant souple du genou,
Lui parut être son affaire.
A la Cour sottise ordinaire:
Soyez fier au-dehors, & rampant près des Rois,
Vous aurez les plus beaux emplois.
Voilà notre Chameau qui s'assied près du Trône,
Et qui trouve d'abord que cela lui va bien.
Le voilà de l'État le premier citoyen,
Et cousin de celui qui portoit la couronne.
Force Chameaux qui n'étoient rien,
Comme amis ou parens, & pour mainte autre cause,
En s'éveillant se trouvent quelque chose.
Le Dromadaire a cela d'excellent,
Disoient ces gens avec tendresse;
C'est qu'il n'est si pauvre parent
Que dans un poste aussi brillant,
Il ne prévienne, il ne carresse.
Il avoit ses raisons vraiment :
Sa famille dans peu s'agrandit tellement,

particulier aux climats chauds de l'Afrique & de l'Asie, & d'une utilité singulière dans ces climats, où la nature est extrême. Les Arabes le regardent comme un don du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourroient ni subsister, ni commercer, ni voyager; ils l'appellent *navire de terre*, relativement à la grande chargé qu'il porte.

(c) *Et pourtant souple du genou.*

Tavernier dit que, pour accoutumer le Chameau à s'agenouiller lorsqu'on veut le charger, on lui plie, dès qu'il est né, les quatre pieds sous le ventre & on le couche dessus, après quoi on lui couvre le dos d'un tapis pendant jusqu'à terre, sur les bords duquel on met quantité de pierres, afin qu'il ne puisse se lever; & on le laisse en cet état l'espace de quinze ou vingt jours. Il acquiert par-là une telle habitude de se coucher, qu'au premier signe, il plie les genoux & s'actroupir jusqu'à terre pour se laisser charger dans cette posture.

Devint si riche & si puissante
Que le public, qui sur un rang si haut,
A la plûpart du tems la vue assez perçante,
Sans respect du Ministre en murmura bientôt :
Il n'étoit plus de Dromadaire
Qui voulût dans l'État porter aucun fardeau ;
Leurs genoux avoient bien & beau
Perdu leur allure ordinaire ;
Si le Lion les laissoit faire,
On verroit le peuple Chameau
Former dans le Royaume un Royaume nouveau :
Et mille autres discours, que traitoient de chimère
Ceux qu'au Chameau l'intérêt attachoit.
Et cependant sa Majesté dormoit.
Le cousin veilloit aux affaires.
A ses affaires ? oui, mais à celles du Roi ?
On prétend qu'il n'y songeoit guères ;
Et l'événement en fit foi.
Je veux, je prétends & j'ordonne,
Devinrent désormais ses termes favoris :
Et l'ignoble mot *j'obéis*
Ne lui parut plus fait pour sa haute personne.
Si bien que le Lion sortant de son sommeil
Aux cris tumultueux de toutes ses provinces,
Vit, mais trop tard, à son réveil,
Ses États pleins de gens qui commandoient en princes ;
Leur parla sans être écouté,
Voulut les châtier & reçut des ruades,
Et vaincu par les ans & par la volupté,
Vit leur chef enlever à ses griffes malades
Le sceptre avec l'autorité.



FABLE XIX.

L'ÉCUREUIL, LA CHATTE ET LE CHIEN.

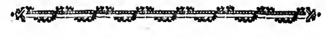
UN Écureuil, (a) malin s'il en fut un,
Un Chien, assez bonne personne,
Mais n'ayant pas le sens commun,
Une Chatte espiégle & friponne,
A l'Écureuil le cédant peu,
Ensemble un jour raisonnoient près du feu,
Sur les moyens d'escroquer une Caille (b)
Qu'un d'eux avoit lorgnée en certain lieu secret.
Le Chien, dans ce conseil, opina du bonnet.
L'Écureuil, friand de volaille,
En Politique habile approfondit le cas,
Discuta savamment les raisons pour & contre.
La Chatte en fit autant. Leur plus grand embarras
Étoit d'éviter la rencontre
D'un Argus appellé Lucas,

(a) *Écureuil*, petit animal vif, léger, propre, industrieux, qui a la queue fort grande, qui loge sur les arbres, & qui est dans un mouvement presque continuel. Il construit son nid avec beaucoup d'art; & quoiqu'il ne soit ni carnassier ni nuisible, il saisit quelquefois des oiseaux.

(b) *Caille*, oiseau de passage, dont la chair est fort estimée, excepté dans les pays qui produisent beaucoup d'ellébore, parce que la Caille s'en nourrissant, devient fort dangereuse, jusqu'à causer l'épilepsie à ceux qui en mangent. Il est prouvé par des observations certaines, que les Cailles passent dans les pays chauds à la fin de l'automne, & reviennent vers la fin du printems. Elles multiplient prodigieusement; mais il en périt beaucoup dans les voyages qu'elles font au-dessus des mers.

Garçon d'office, armé ſans ceſſe
Contre les animaux gloutons.
L'Écureuil & la Chatte, uſant enfin d'adreſſe,
Dirent entre eux: Faut-il tant de façons
Pour attrapper cet importun Cerbère?
Mouflar ſeul en vendroit cinquante comme lui.
Frère, écoute, il faut aujourd'hui
Nous montrer ce que tu ſais faire:
(Ils s'y prenoient bien, les filous!)
Lucas te laiſſe entrer plus volontiers que nous
Dans l'endroit où le drôle a caché cette proye:
Tâche d'y demeurer tantôt; ſans qu'il te voye;
Et puis par la fenêtre il faudra dans la cour
Faire voler ce mets: nous ferons-là, compère;
Mais, foi d'amis, ni moi, ni la commère,
Nous n'y toucherons pas juſques à ton retour.
Le Chien les crut; le Chien, comme une bête,
Se laiſſe enfermer bel & bien,
Jette la Caille, & voit le couple malhonnête
La croquer ſans en laiſſer rien.
Par la fenêtre il les regardoit faire.
Les drôles s'en mocquoient: mais le pis de l'affaire,
C'eſt que ſon dos paya les frais de leurs repas.
Il eut beau dire; point de grace.
On prétend que ce ne fut pas
Le dernier tour que lui fit cette race.





FABLE XX.

LE MIROIR.

UN Miroir merveilleux & d'utile fabrique,
Où se paignoit par art le naturel des gens,
Attiroit, au milieu d'une place publique,
Les regards de tous les passans :
J'ignore chez quel peuple ; il n'importe en quel tems.
Chacun glose à l'envi sur ce tableau fidèle.
Arrive une Coquette : elle y voit traits pour traits,
Ses petits soins jaloux & ses penchans secrets :
Sans mentir, voilà bien le portrait d'Isabelle !
Présomption, desirs, mépris d'autrui : c'est elle ;
C'est son esprit tout pur, je la reconnois-là :
Le joli Miroir que voilà !
Et combien je m'en vais humilier la belle !
Un petit-maître succéda ;
Et la glace aussi-tôt présente pour image
Beaucoup d'orgueil, & fort peu de raison :
Parbleu ! je suis ravi que l'on ait peint Damon,
S'écrie, en se mirant, l'important personnage ;
Et je voudrois, que, pour devenir sage,
De ce Miroir malin il prît quelque leçon.
Après ce fat, vint un vieil Harpagon, ([a])
D'une espéce tout-à-fait rare.
Il tire une lunette & se regarde bien ;

([a]) *Harpagon* ; c'est le nom de l'Avare dans la Comédie de Molière.

Puis ricannant d'un air bizare :
C'eſt Ariſte, dit-il, ce vieux fou, cet avare,
Qui ſe feroit fouëtter pour accroître ſon bien :
J'aurois un vrai plaiſir à montrer ſa lézine ;
Et paierois de bon cœur cette glace divine,
Si l'on me la donnoit pour rien.
Mille gens vicieux, ſur les pas de cet homme,
Tour-à-tour firent voir la même bonne foi :
Chacun d'eux reconnut dans le brillant fantôme,
Qui l'un, qui l'autre, & jamais ſoi.

TOUT homme eſt vain, tout homme aime à médire :
On riroit moins des traits de la ſatyre,
Si la préſomption, dont naquit le dédain,
Entre eux & nous ne mettoit le prochain.

Fin du huitieme Livre.

ÉPILOGUE.

AINSI dans de rians tableaux,
Sous des traits empruntés je peignois mes ſemblables.
Si pour ſe corriger quelqu'un d'eux lit mes Fables,
Je n'aurai point regret à ces foibles travaux.
De croire qu'adoptant des principes nouveaux,
A ma voix aujourd'hui l'univers ſe refonde,
Je ne m'en flatte pas. Je connois trop le monde :
Il aime ſes erreurs, & craint de les quitter.
Vainement la raiſon s'en vient nous demander
De nos égaremens un entier ſacrifice :
Il eſt de doux penchans qu'on s'obſtine à garder.
Mais de voir par l'orgueil, la haine ou l'avarice

Les mortels ſe laiſſer guider;
S'applaudir pour un rien, pour un rien s'irriter;
Mépriſer la vertu, déifier le vice;
A mille excès s'abandonner,
S'égorger, ſe trahir, & ne rien pardonner;
Voilà l'aveuglement dont je viens les reprendre:
A leurs moindres défauts j'offre ici le miroir.
Mais s'ils refuſent de s'y voir,
Je ne ſai plus comment m'y prendre.

Fin de la ſeconde Partie.

AVIS.

Un ſavant Jéſuite (le P. Deſbillons) a publié un très-grand nombre de Fables latines, dans leſquelles on retrouve les graces & l'élégance de Phédre. Il y en a eu pluſieurs éditions. La dernière, qui eſt en un volume in-12, *petit format, très-bien imprimé, ſe vend chez Barbou, rue des Mathurins, à Paris. Elle eſt diviſée en quinze Livres. Les Fables ſuivantes ſont preſque toutes tirées du quatorzieme & du quinzieme. Je me félicite de lui en avoir fourni les ſujets.*

IMITATIONS

EN VERS LATINS,

DE QUELQUES-UNES

DES FABLES

DE CE RECUEIL.

Par le P. DESBILLONS.



FABULA PRIMA.

LATRUNCULORUM LUDUS. (a)

LATRUNCULORUM præliis cùm luditur,
Rex & Regina, Pedites & Equites, loco
Quisque suo & ordine varia obeunt munia:
At bello ubī finis impositus est ludicro,
Capsâ conduntur unâ omnes promiscuè.

HUMANAS variat vita, mors æquat vices.

(a) Le Jeu d'Échecs, Livre premier, Fable III.

FABULA II.

ASELLUS JUNIOR. (a)

CUM quidam Asellus ad laborem junior
Institueretur, viribus infirmis adhuc,
Humeros vacillare ejus, & crura, & pedes,
Perspexit herus explorans, & mediam super
Lumborum spinam manibus impactis premens:
Onus ergo, commiseratus, imposuit leve.
Tunc ille, totus qui videbatur sibi
Pulchellus esse, dixit: Prudenter facis,

(a) L'Anon petit-Maitre, Livre premier, Fable IX.

Quòd metuis, here mi, ne graviore ſarcinâ
Dorſi hujus noſtri offendas elegantiam.

Qui captus eſt amore credulo ſuî,
Quò ſtultior erit, hòc ſibi placebit magis.

****

FABULA III.

HIRUNDO ET EJUS FILIA.(a)

PRUDENS Hirundo ſic monebat filiam:
Me ſequere; mecum paribus hàc, quà prævolo,
Contende pennis: atque audin? lævam time;
Cave huc aberres; muro adfixos proximo
Video bacillos: vetula ſum; homines jam diu
Novi doloſos, perfidos: aliquid mali
Suſpicor ibi eſſe. At illa: Quid fingit ſibi
Mea mater, inquit murmurans? quid ſomniat?
Verè fatetur ſe vetulam; nugas enim
Has ejus eſſe planè aniles arbitror.
Accedere iſtos ad bacillos me vetat:
Id equidem facere minimè cogitaveram;
At experiri, me timere quod jubet,
Quàm non timendum fuerit, protinùs volo.
Dixit, ſimulque provolavit huc levis,
Undè revolare non ſinent miſeram doli,
Quos fugere juſſit provida nimiùm parens:
Nam vix attigerat, ſentit, & fruſtrà gemit
Seſe retentam glutinoſâ compede.

(a) L'HIRONDELLE ET L'UN DE SES PETITS, Livre I, Fable XIV.

PUERI & puellæ contumacem meminerint
Avem irruisse tam grave in periculum,
Non quòd placeret, sed quia vetitum fuit.

****

FABULA IV.

CULEX IN CASA, TUM IN AULA. (a)

ET rura & urbes Somnus tacitè pervolans
Sua dona distribuerat, parciùs quidem
Ubi luxus habitat segnis, at benigniùs
Ubi vita misera est, agricolæque pauperis
Durum torum diurnus emendat labor;
Cùm tenuis, ore stridulo exiles sonos
Culex ingeminans, rusticam subiit casam,
Nasumque petiit quemdam, nec politulum,
Nec delicatum, sed ronchos æquabiles
Graviùs proflantem, doctiùsque quolibet
Regali naso: insedit, & proboscide
Aculeatâ sugere cœpit sanguinem:
Nec nasus ideò rusticus officii sui
Quidquam remittit. Hinc ad ædes regias,
Noctis adhuc multum cùm superesset, se Culex
Transtulit: at ejus vix datur prænuntius,
Auditur illicò & extimescitur sonus;
Et inclamantur & excitantur servulæ
Ac servuli, hostem qui tam terribilem necent,
Abigantve. Tantos ille ad adventum suum

(a) LA MOUCHE ET LE PAUVRE HOMME, Livre II, Fable XII.

Fieri videns tumultus, repetit rimulam,
Quâ permeârat, &c: His ab ædibus procul
Fugiamus, inquit; Somnus ipsas non amat.

ALTUM soporem durus adducit labor.

FABULA V.

ACANTHIS ET PUERI (a).

IN tiliâ Achantis nidum collocaverat
Paulò altiùs: eum, prava gens, Pueri leves
Et malitiosi, dùm scrutantur omnia,
Vident; simulque lapidibus crebris petunt.
Pia mater educabat, ah! pullos adhuc
Infirmiores, ah! volare nescios:
Jamque aliquot ictus omnem turbârant domum.
Quid agat? sibi timet, pullis at multò magis.
Maternus amor exacuit ingenium: exsilit
Repentè: quos amat unicè, ipsos deserit,
Ut servet: alas se movere debiles
Vix posse, simulat: turba persequitur procax,
Prædamque facilem sperat: omnes irruunt;
Et cùm tenêri jam putant, levis ilicet
Pileolos, & bacillos, & avidas manus
Frustratur; & sic perseverat fervidos
Decipere, donec longiùs produxerit
In devia loca, fessosque intellexerit:

(a) LA FAUVETTE, Livre III, Fable XVII.

Tum

Tum paribus alis ac celeribus præpetem
Se tollit, & mox ab oculis hiantium
Vanefcit, & fe, & gaudia ad nidum refert.

CARERE fenfu tam piam matrem putas,
Tamque ingeniofam? Si quis id contenderit,
Dicat quibufnam pertrahi corpufculis
Hùc illa poffit, undè periculum videt
Inftare. Matrem amor, amor pertrahit
Maternus, æquè perfpicax, ac fedulus.



FABULA VI.

RATIONIS LIBER (a).

EXIMIUS, ipfa Ratio quem confecerat,
Quique ipfe *Ratio* infcribebatur, in manus
Hominum à Minervâ traditus fuerat Liber:
Virtutis optima quævis & fapientiæ
Præcepta, ad omnes vitæ ufus idonea,
Is continebat: ponerentur in lucro,
Hinc oriebatur omnium felicitas.
At pueri in illo, præter verba, nil vident:
Juvenes, videre fi quid nôrunt, negligunt:
Et pleraque vident, & ea corrumpunt viri;
Et omnia vident, & nil arripiunt fenes.

(a) LE LIVRE DE LA RAISON, Livre IV, Fable IV.

FABULA VII.

GALLINA ET PHILOSOPHUS (a).

GALLINA in altum suspiciebat æthera,
Et inquietis advocans singultibus
Pullos monebat, ut caverent, & suâ
Nusquam à parente longiùs recederent;
At se sub alas condere ipsius statim
Essent parati, si instaret periculum.
Quidam hoc Philosophus ut animadvertit: Meis
Clarè, inquit, oculis video; nil video tamen:
Gallina somnium ista finxerit sibi,
Ut imperiti sæpè vigilantes solent:
Sed manifestandus error est. Longum simul
Huc ille, quò sagaces mater anxia
Intendit oculos, conspicillum dirigit:
Cujus ope primò perspicit corpusculum
Exile quoddam & mobile; deindè hanc avem
Attonitus esse colligit, alarum videns
Remigium; denique vulturem esse comperit.

AMORE materno excitatus, plurimùm
Ibi videt oculus, ubi alii nihil vident.

(a) LA POULE ET LES POUSSINS OU L'ŒIL DE MERE, Livre V, Fable première.



FABULA VIII.

ASINUS SOMNIANS (a).

DORMIBAT Asinus arctè: credetur mihi;
Dormire nam quis arctiùs Asino solet?
Sed & ille somniabat, & non jam sibi
Esse videbatur Asinus, at animal sagax,
At homo. Quas ipse tamdiu miseras vices
Obivit, alios his obeundis nunc herus
Exercet imperiosus; & Asinos agit
Præ se, & flagello cædens: O stupidum genus,
Et pravum, & indocile, ait! Hominum quàm gravis
Conditio, quos regendis his animalibus
Studere oportet! Dùm superbit hoc modo,
Nodoso fuste Agaso stertentem excitat.

BIPEDIBUS Asinis Fabula multis convenit.

(a) L'ANE RESVANT, Livre VI, Fable II.



FABULA IX.

ARANEA ET BOMBYX (a).

BOMBYCEM acerbis vocibus his laceſſere
Aranea auſa eſt: Quid tibi eſt, quod vendites,
Inepte vermis? Textile hoc opus meum,
Hoc delicatum ſtamen adſpice, ſi potes;
Et iſta, nere quæ tuum ſolet genus,
Huc fila confer. Ille reſpondit: Tuus
Quid pariat, undè ſic ſuperbias, labor,
Non video: filis hiſce quòd ſubtilibus
Circumdare tete noveris, quid proficis?
Culices minutos, vel aliquot miſerabiles
Muſcas, doloſis impeditas caſſibus;
Opprimis. At eſſe craſſius noſtrum objicis
Opus omne: quid agis, ſtulta? jam noſtro faves
Honori; quod enim noſtra laus eſt, exprobras:
Non tam tenuibus eſſe filis quid nocet,
Quibus, ubi tela validiori ſtamine
Contexta ſemel eſt, majus hinc pretium venit?
Perge ergo retia beſtiolis prætexere:
Nebo interim, quod ipſos Reges veſtiat.

QUI corda vulgi irretiunt opuſculis
Futilibus, hos Fabella ſcriptores notat.

(a) L'ARAIGNÉE ET LE VER-A-SOIE, Livre VI, Fable V.

FABULA X.

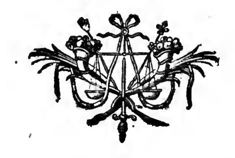
RUSTICUS ET VENTI (a).

Agrum excolebat diligenter Rusticus :
Cujus labores optima juvabat parens
Tellus, & uberem aperiens ultro sinum,
Profundebat opes : jamque fructuum pyrus
Malusque bellam sustinebant copiam ;
Jamque expetebat triticea falcem seges :
Cùm sæva subitò Ventorum vis ingruit
Glomerata cæco turbine : adflictæ solo
Jacent aristæ ; mox & effracti volant
Culmi complures, præliantibus Notis
Ludibria : tum quatiuntur pomiferæ arbores,
Pubentiumque parte magnâ fructuum
Spoliantur ; aliquas etiam, tres aut quatuor,
Violentiore turbines acti impetu
Radicibus disruptis eversas ruunt.
Victus dolore Rusticus : Vestrum est, ait,
Feroces ô tyranni, præclarum hoc opus,
Vestrumque facinus ! at præstare quid boni
Potestis ? Amens his Ventos conviciis
Cùm peteret, illi planè conquieverant ;
Et conquièrunt tamdiu, donec putres
Jugesque inerti aspergerent vitium aëri
Terræ vapores. Hìc homo meus : Hui ! statu

(a) LES VENTS, Livre VI, Fable VI.

Sic usquè eodem cœlum pertinaciter
Manere! certè, ni moveatur ociùs,
Obducta misero cuncta languescent situ.
Vix ea locuto Ventus en supervenit
Aridus, & auras pestilente inertiâ
Liberat, & omnes illico nebulas fugat,
Solemque campis reddit optatissimum.
At at, Colonus inquit admirans, propè est
Ut illa planè nunc refellam, quæ priùs
Acerba dixi in omne Ventorum genus:
Nam vel Aquilonis iste flatus, qui modò
Irrupit, omnia recreavit commodè.

COMMOTIONES cordis humani docet
Fabella, ventos esse quosdam, qui vices
Obeundo varias, modò nocent, modò & juvant.



FABULA XI.

PHILOMELA ET AVES ALIÆ (a).

SIBI multiforme confici vir nobilis,
Clathrisque claudi jusserat aviarium :
Ibi Carduelis, Passer, Anthus, Graculus,
Fringuilla, Sturnus, Pica, Merula, Galbula,
Aliæque, strepitus edere indoctos aves
Solitæ, agitabant communiter ætatulam.
Quas inter ægro maceratur tædio
Philomela, cantus quòd animadvertat suos
Plerumque meritis defraudari laudibus ;
Totque audire sonos his suis tam dispares
Cogatur: ergo solitudinem expetit;
Et muta languet. Rem Dominus intelligit;
Solamque, caveâ clausam in augustâ, procul
Ab omni strepitu inordinato semovet.
Tunc illa secum cuncta reputare incipit
Vitæ prioris commoda: facilem, obviam
Communitatem victûs cum sodalibus
Lætis, jocosis, præditis variâ indole,
Ideoque lusus varios exhibentibus:
Tum spatia magnis terminata finibus,
Quos intra opacas explicent arbusculæ
Frondes, & umbras hospitales præbeant,
Ac proindè longiùs evolandi copiam :

(a) LA VOLIERE ET LE SERIN, Livre VI, Fable XVII.

Quapropter ingemiſcens : Quædam , ait , licèt
Incommoda ibi ſint , commoda tamen nunc reor
Superare multùm ; præ quibus utilitas mihi
Nulla hìc videtur eſſe , quæ non ſordeat.
Ita computatis omnibus , delabitur
In miſeriorem , quàm priùs , ægritudinem ;
Altúmque longúmque ſilet. Obſervans herus ,
Mœrore nimio ne conſumatur , timet :
Anguſtiore caveâ prudens extrahit ;
Jamque minùs afflictam ad aviarium refert
Commune ; moxque gutture liquidiſſimo
Emittit illa cantus lætitiæ indices.

Quos hominum ſola pellit importunitas ,
E ſocietate eorum , in ſolitudinem ;
Bonum hi reperiunt rarò , quod ſperaverant.



DISCOURS
SUR LA MANIERE
DE LIRE LES FABLES
OU DE LES RÉCITER.

DISCOURS
SUR LA MANIERE
DE LIRE LES FABLES
OU DE LES RECITER.

C'EST un talent que de ſavoir bien lire les vers. Peu de gens le poſſédent ; ceux même qui verſifient le mieux, ſouvent ne le connoiſſent pas. Ce n'eſt point au collége que les jeunes gens peuvent l'acquérir. On a dans les écoles, parmi un grand nombre d'autres abus contraires au bon goût, la dangereuſe coûtume de faire *ſcander* les vers (c'eſt le terme qui y eſt uſité), aux enfans qui récitent de mémoire quelques morceaux des meilleurs Poëtes du ſiécle d'Auguſte. On leur apprend à en compter exactement les pieds. Ils ſe font une habitude de cette manière vicieuſe de réciter, & la tranſportent ſur les ouvrages mêmes de nos Poëtes, lorſqu'ils commencent à les lire,

Voilà l'origine de cette déclamation monotone que la plûpart des jeunes gens contractent, & qui rend maussades, quand ils passent par leur bouche, les vers les mieux faits.

Rien ne défigure tant un morceau de Poësie, quel qu'il soit, que de le réciter en appuyant lourdement sur chaque syllable, en coupant régulièrement en deux les vers Alexandrins, & en s'appesantissant sur les rimes : mais cette grossière déclamation offense surtout l'oreille d'un homme de goût, quand il s'agit de Fables.

M. de la Motte a dit :

> Les vers sont enfans de la Lyre ;
> Il faut les chanter, non les lire.

Voilà un précepte dont je ne conseillerois pas de laisser faire aux jeunes gens l'application. Ils ne chantent que trop la plûpart, en récitant des piéces de Poësie de tout genre. D'ailleurs, il ne faut pas prendre ces vers dans toute la rigueur du sens. Ils sont assez bien placés sous la plume d'un Poëte lyrique. Les Odes demandent une certaine déclamation mesurée. La forme & l'arrangement symmétrique de leurs vers, semblent même inviter au ton soûtenu. Le Poëme épique, l'Églogue, & plus particulièrement encore les Drames lyriques, sont dans un cas semblable. A l'égard des autres sortes de Poëmes, ce seroit bien abuser

de la leçon de M. de la Motte, que d'en étendre le ſens jusqu'à eux. Je ne crois pas qu'il ait jamais prétendu que l'on dût chanter les vers de ſa Tragédie d'*Inès*, & encore moins ceux de ſes Fables.

Ce dernier genre eſt d'une ſi grande naïveté en ſoi, la meſure des vers y eſt tellement arbitraire, le ton en eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi peu emphatique, qu'il ne ſemble pas exiger plus de déclamation qu'une Lettre, un Dialogue, ou tout autre ouvrage de cette eſpéce en Proſe.

Qu'on récite les vers ſuivans en meſure; l'oreille n'en ſera point choquée:

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs;
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Juſques-à-quand, trompeuſe idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels!
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrés par les ſacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Mais qu'on veuille réciter d'un ton ſemblable ceux-ci, de la Fontaine, ſur le même ſujet:

Qui ne court après la fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement

Cette fille du sort, de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont prêts du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échappe.

Il est certain que par une cadence marquée & régulière dans le récit, on estropiera ces vers. On sent que le dernier genre, entièrement différent de l'autre, admet une manière de réciter toute opposée. Mais quelle est-elle cette manière? De combien de degrés doit-elle être au-dessous du ton soûtenu? Quelle règles faut-il suivre pour la saisir précisément & ne s'en écarter jamais?

Avant que de répondre à ces différentes questions dont le goût seul peut s'établir juge, je distinguerai deux sortes de personnes pour qui mes réflexions pourront être utiles : celles d'un âge tendre, qui n'ont encore que de la mémoire, & celles d'un âge un peu plus avancé, qui commencent déja à faire usage de leur esprit. Je ne prétends pas en instruire d'autres.

§. I.

Les conseils que je crois pouvoir donner pour les enfans, se réduisent à un très-petit nombre d'objets. Examinons de quoi ils sont capables, & ne leur demandons que ce qu'ils sont en état de nous accorder, même en leur supposant des dispositions naturelles.

L'Apologue a beau être ſimple, je dis l'Apologue manié par le célèbre la Fontaine; il y entre des tours, des figures, des fineſſes de ſens, & ſur-tout des alluſions fréquentes, qu'il eſt impoſſible, ce me ſemble, qu'un enfant ſaiſiſſe d'abord, quoique né avec une conception heureuſe (a).

Qu'on liſe à cet enfant la Fable où Guillot débute par ces mots :

Quoi ? toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter; ils étoient plus de mille,
Et m'ont laiſſé ravir notre pauvre Robin,
Robin Mouton, qui par la ville
Me ſuivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit ſuivi juſques au bout du monde.

Je doute qu'à la premiere lecture, il en comprenne tout-à-fait le commencement. Je veux bien croire qu'il ne dira pas en général comme M. Jourdain (b): *Il y a du mouton dedans*. Mais pourra-t-il ſuivre les détails ? Saura-t-il rendre raiſon de chaque vers ? Entrera-t-il avec jugement dans la douleur impatiente du Berger ? J'ai de la peine à me l'imaginer. Pourquoi ce bruſque début ? Quel eſt celui qui parle ? Quel eſt

(a) « On fait apprendre les Fables de la Fontaine à tous » les enfans, & il n'y en a pas un ſeul qui les entende. » EMILE, Tom. I, pag. 276.

(b) Dans la Comédie du *Bourgeois Gentilhomme*.

ce peuple dont il parle ? C'est un ouvrage pour l'esprit d'un enfant, que de démêler cela. Il faut qu'on lui en donne au moins une explication légère. Il ne seroit donc pas raisonnable de lui demander qu'il récitât cette Fable avec tous les tons qui lui conviennent. On ne pourroit l'exiger que d'une personne à qui il n'échapperoit aucune des finesses d'un Apologue aussi heureusement tourné.

C'est assez pour quelqu'un qui ignore encore ce que c'est qu'exclamation, métaphore, répétition, (car il y a de tout cela dans le commencement de la Fable *du Berger & son troupeau*); c'est assez, dis-je, qu'il sache s'arrêter aux endroits où finit le sens, & qu'il s'habitue à bien prononcer, & à faire en sorte que sa voix ne soit ni glapissante ni rauque.

Ce sont-là d'abord, j'en conviens, les intentions de ceux qui les instruisent; mais ils s'en écartent peu à peu par zéle pour un enfant qui conçoit facilement. Ils cherchent à flater les parens en leur faisant voir dans leur fils des dispositions naturelles & un goût prématuré. Ils lui laissent prendre à sa fantaisie un prétendu ton familier, qui estropie presque toujours le sens de l'Auteur, à force de vouloir le rendre fidélement; qui à coup sûr avilit le style, en essayant d'en exprimer la naïveté; & qui enfin n'est rien moins que familier & naïf, pour prétendre trop à l'être. C'est ordinairement le ton d'un écolier causant avec ses

ſes camarades : jugeons de-là quelles graces il doit avoir.

On croit faire très-bien de dire aux enfans, pour qu'ils ſoient moins gênés en récitant des Fables : « Imaginez-vous vous entretenir avec un de vos com- » pagnons d'études ; faites comme s'il vous parloit, » & comme ſi vous répondiez : enfin prenez le ton » de la converſation ». Oui, qu'ils le prennent, ſans doute ; ils ne ſauroient mieux faire : mais qu'on leur enſeigne donc auparavant, quel eſt le bon ton de la converſation, le ton du monde poli ; & qu'on n'aille pas les laiſſer ſe perſuader, qu'ils s'entretiennent avec leurs camarades de collége, comme *les honnêtes gens* s'entretiennent entre-eux. Ou plutôt, ce que j'appelle le bon ton de la converſation, ne pouvant s'acquérir que par un grand uſage du monde, & les enfans étant encore bien éloignés de le connoître, puiſqu'il manque ſouvent à ceux mêmes qui ſe chargent de leur inſtruction, il ne faut jamais leur demander qu'ils le prennent. Encore une fois, qu'ils ſachent articuler les mots, & diſtinguer le ſens de chaque phraſe, ſuivant les repos qui y ſont ménagés, & non pas ſeulement ſuivant la meſure des vers & la chûte des rimes ; alors on doit être content d'eux : c'eſt tout ce qu'on peut raiſonnablement leur demander.

Une choſe plus commune dans les Fables, que dans toute autre eſpéce de Poëme, excepté dans les

Drames, où le dialogue rend encore cela très-fréquent, c'est que les dernières syllables d'un vers, indépendantes des premières pour la continuité exacte du sens, soient liées avec une partie du vers suivant, ou avec le vers entier, & même avec quelques autres encore; auquel cas on doit prononcer de suite cette moitié de vers & tout ce qui compose le corps de la phrase, sans faire seulement attention à la rime.

Par exemple, dans la Fable *du Vieillard & des trois jeunes Hommes*, quand ceux-ci ont dit:

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir & les vastes pensées:
Tout cela ne convient qu'à nous.

L'Octogénaire répond:

Il ne convient pas à vous-mêmes.
........................Tout établissement
Vient tard & dure peu.
La main des Parques blêmes
De vos jours & des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier?
Est-il aucun moment
Qui vous puisse assûrer d'un second seulement?

Il y a dans la Fontaine beaucoup de vers partagés de la sorte, & en une infinité d'autres manières. Voilà ce qui rend difficile la lecture de ce genre de

Poëſie, où l'on ſe donne plus de liberté que dans les genres élevés, & où cette liberté même eſt la ſource d'un grand nombre de beautés : voilà ce qu'il faut s'étudier à bien apprendre aux enfans.

Que l'un d'eux ait à réciter la Fable intitulée *le Chat, la Belette & le petit Lapin* ; il faut l'arrêter à tous les repos, dès qu'on veut qu'il la récite, ſinon avec toutes les graces imaginables, du moins avec quelque bon ſens :

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara.

Il y a ici un point que l'enfant doit marquer, malgré la meſure du vers qui ſe trouve rompue par ce repos, dont l'énergie eſt admirable.

C'eſt une ruſée.

Cette petite réflexion doit être détachée par le récit.

Le maître étant abſent ce lui fut choſe aiſée.

Autre repos. Tout le commencement de cette Fable demande à être coupé par celui qui récite, à meſure qu'il ſe rencontre des points qui terminent le ſens. Mais lorſqu'une fois l'Auteur fait parler la Belette, comme ſon deſſein a été de peindre le caquet de ce petit animal femelle, & que tout ce qu'il lui fait dire eſt extrêmement ſerré, & preſque ſans aucun

intervalle sensible, l'enfant ne doit pas s'arrêter; par la raison pour lui, qu'il n'y a pas de points dans ce petit discours : C'étoit un beau sujet de guerre, qu'un logis où le Lapin n'entroit qu'en rampant !

Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi?

On sent que tout cela doit être dit de suite; & assurément en n'exigeant que cette attention d'un enfant, on aura lieu d'être fort satisfait de lui, s'il partage ainsi le sens de chaque endroit d'une des plus jolies Fables du monde, & de toutes celles qu'on pourra lui faire apprendre par cœur pour exercer sa mémoire. Les tons viendront après. Il ne lui faut parler ni de pieds, ni d'hémistiches, ni de rimes. On ne doit sentir que fort légèrement ces choses, en écoutant réciter des Fables.

Tantôt c'est le Singe de la Foire, qui tâche d'attirer des spectateurs :

. . . . Venez, de grace,
Venez, Messieurs;
je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement.
Moi, je l'ai dans l'esprit:

votre ferviteur Gille,
Coufin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en fon vivant,
Tout fraîchement dans cette ville,
Arrive en trois bateaux exprès pour vous parler.
Car il parle;
on l'entend;
il fait danfer, baller,
Faire des tours de toute forte;
Paffer en des cerceaux;
& le tout pour fix blans:
Non, Meffieurs, pour un fol.
Si vous n'êtes contens,
Nous rendrons à chacun fon argent à la porte.

Tantôt c'eft le Savetier interrogé par un Homme de Finance.

. . . . Or çà, fire Grégoire,
Que gagnez-vous par an?
Par an? ma foi, Monfieur,
(Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier)
ce n'eft pas ma manière
De compter de la forte;
& je n'entaffe guère
Un jour fur l'autre:
il fuffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année.
Chaque jour amène fon pain.

Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?

Tantôt plus, tantôt moins:

le mal eft que toujours
(Et fans cela nos gains feroient affez honnêtes),
Le mal eft que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer;
on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre:
& Monfieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours fon prône.

Ici c'eft le Rofeau plaint d'une manière un peu infultante par le Chêne;

La nature envers vous me femble bien injufte!

Votre compaffion, lui répondit l'arbufte,
Part d'un bon naturel;
mais quittez ce fouci.
Les vents me font moins qu'à vous redoutables.
Je plie & ne romps pas.
Vous avez jufqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Réfifté fans courber le dos;
Mais attendons la fin.

Comme il difoit ces mots,
Du bout de l'horifon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût portés jufque-là dans fes flancs.
L'arbre tient bon;
le Rofeau plie;
Le vent redouble fes efforts,
Et fait fi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voifine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Ailleurs c'eſt la Grenouille qui pour égaler le Bœuf en groſſeur,

Envieuſe, s'étend
& s'enfle,
& ſe travaille,
Diſant :
Regardez bien, ma ſœur;
Eſt-ce aſſez, dites-moi ?
N'y ſuis-je point encore ?
Nenni.
M'y voici donc ?
Point du tout.
M'y voilà ?
Vous n'en approchez point.
La chétive pécore
S'enfla ſi bien qu'elle creva.

N'eſt-il pas vrai que de tels morceaux lus ou récités ſimplement comme ils ſont imprimés ici, indépendamment des tons qui conviennent au diſcours, auroient toujours aſſez de grace dans la bouche d'un enfant, & feroient voir en lui, ſinon beaucoup de goût, du moins aſſez de bon ſens & d'intelligence? Aime-t-on mieux qu'au hazard de faire à tous momens des contre-ſens par ſa déclamation, bien loin de paroître fort ſpirituel, il donne un ton d'écolier aux Acteurs de l'Apologue ?

Attendons que l'eſprit & la raiſon ſoient formés en lui, & alors nous lui permettrons d'eſſayer de faire ſentir aux autres les beautés qu'il ſentira lui-même.

Alors le sens lui rendra raison des points ; au lieu que quand il étoit encore enfant, les points lui rendoient raison du sens. Il séparera de même qu'autrefois les phrases les unes des autres ; mais avec cette différence qu'il entrera dans l'esprit de l'Auteur, en les distinguant par des repos. Il dira comme il faisoit jadis :

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara.

Mais ce ne sera plus uniquement parce qu'il y a un point après ce mot *s'empara*, qu'il s'y arrêtera ; ce sera plutôt parce que ce mot peint l'action de la Belette, & qu'il est rejetté à l'autre vers pour attirer sur soi toute l'attention de celui qui lit ou qui écoute.

A cette manière intelligente de couper les vers sans aucun égard à la mesure, & seulement suivant que le sens l'exige, il joindra les tons, qui sont comme les couleurs dans un tableau.

Mais ceci est un nouveau travail, qui demande une attention extrême, un esprit fin, un goût sûr, & pour lequel il est bon d'entrer dans quelques détails particuliers.

§. II.

Je suppose que le jeune homme qui veut se rendre familière la lecture des Fables, sait en général ce

qu'on entend par figures, tours, naïveté, finesse, &c. Je ne lui demanderois pas qu'il sût donner de définitions, presque toujours aussi mal rendues que mal conçues, de ces différens attributs du discours. Pourvu qu'il les sente, on doit être content.

La Fable *de la Laitière & du Pot au lait* est un chef-d'œuvre de naïveté. Voyons comment le goût de ce jeune homme le guidera dans la lecture de cet Apologue :

Pérette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.

Le second vers qui a moins de syllabes que les deux autres, & qui semble mis-là par réflexion, veut être prononcé, si je ne me trompe, comme s'il étoit en parenthèse ; c'est-à-dire, d'un demi-ton plus bas que le premier & le troisieme vers. Qu'on essaye de le rendre de la sorte, tandis que les deux autres vers seront tous deux récités du même ton, on verra que cette manière de les dire n'est pas sans grace, & qu'elle exprime bien le sens.

Légère & court-vêtue, elle alloit à grands pas ;
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple & souliers plats.

On doit remarquer encore cette chûte, sur laquelle

la voix tombe, pour ainsi dire, d'elle-même, après s'être soûtenue l'espace de deux grands vers.

Notre Laitière ainsi troussée,
Comptoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée.

Il doit y avoir, je crois, un plus long repos à chacune de ces virgules, qu'il n'y en a communément. Tout cela au reste, veut être récité simplement, sans presqu'aucune nuance dans le ton; mais le vers qui suit doit faire élever la voix:

La chose alloit à bien par son soin diligent.

L'Auteur sembloit compter avec la Laitière & entrer dans sa rêverie; puis tout à coup perdant cette attention qu'il paroissoit donner à ses calculs, il se raille d'elle: le ton doit contribuer à faire sortir du corps du récit cette derniere expression, en y mettant de la vivacité.

Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des Poulets autour de ma maison:
Le Renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un Cochon.

C'est maintenant la Laitière qui parle: il est essentiel de donner à son discours le ton d'une personne fort persuadée de la réalité de ses projets.

Le Renard sera bien habile :

Rien n'exprime mieux la confiance où elle est que ce vers.

En voici deux autres qui sont de la plus grande naïveté ; & il faut bien du goût pour les réciter du ton que la Fontaine devoit y donner en les composant :

Le Porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.

Le second achève de peindre l'enthousiasme de Pérette. Il veut être dit comme pat réminiscence d'un bien acquis à un prix fort au-dessous de sa valeur, & qu'on se félicite d'avoir en sa possession à si bon compte. Pérette a acheté ce Porc. Elle l'a vu. Il étoit déja fort. Elle a été très-contente du marché. Ses projets, ses desirs sont réalisés dans sa tête. Ce n'est déja plus l'argent qu'elle compte gagner avec son lait, qui l'occupe agréablement ; c'est celui qu'elle retirera de la vente de son Cochon (qu'elle n'a pas encore acheté).

J'aurai, le revendant, de l'argent bel &bon:

On sent avec quel ton de complaisance on doit prononcer ce vers. *Bel & bon :* il faut appuyer fut cette dernière expression.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une Vache & son Veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ;

L'interrogation est vive, & demande la même vivacité dans le ton.

Que je verrai sauter au milieu du troupeau :

Il faut rendre ce vers avec un sentiment de joie.

Pérette là-dessus saute aussi transportée.
Le lait tombe : adieu Veau, Vache, Cochon, Couvée.

La différence du ton doit faire appercevoir dans le premier vers, que Pérette ne parle plus, & que le Poëte reprend la parole. *Transportée* au bout du vers, n'est pas mis indifféremment ; la voix doit se soutenir sur ce dernier hémistiche, & puis s'éteindre sur *le lait tombe.* Elle appuyera ensuite sur *Veau, Vache, Cochon, Couvée*, pour marquer l'énumération ; & la Fable sera rendue de façon, je crois, à être goûtée de celui à qui on la racontera.

En voici une qui renferme encore un plus grand nombre de beautés de détail ; c'est celle *des Animaux malades de la peste.* Il y a plus d'action, plus d'Interlocuteurs, & par conséquent, plus de variété. Il faut une attention toute particulière pour la réciter avec grace & y donner les tons convenables :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste :

Ce début est admirable. Il semble que l'Auteur péné-

tré d'horreur & de pitié, veuille éviter de nommer le fléau dont il va décrire les funestes effets. Il effraye d'avance le Lecteur en définissant cette horrible punition de nos crimes. Il le tient en suspens pour l'émouvoir davantage; & laisse enfin échapper le mot affreux:

La peste; puisqu'il faut l'appeller par son nom.

Cette suspension pleine d'art doit être bien marquée par le récit. Il faut appuyer sur la répétition qui est au commencement, réciter avec majesté le troisieme vers, élever ensuite la voix, après un petit repos, pour prononcer *la peste*, & achever d'un ton plus bas: *puisqu'il faut l'appeller par son nom.*

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.

Quelle métaphore! le ton le plus beau, le plus soutenu est nécessaire pour bien exprimer ce vers.

Faisoit aux animaux la guerre.

Celui-ci doit être dit avec un sentiment de compassion.

Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.

Ici les expressions sont tristes, & demandent la même tristesse dans le ton. *Mais tous étoient frappés:* il faut faire sentir vivement la répétition du mot *tous*.

On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie.
Nuls mets n'excitoient leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye.

Peut-on rien de plus touchant que cette description ? Il n'y a pas un mot qui ne porte au cœur. On y remarque cette molle & douce négligence qui caractérise si bien la douleur. La même négligence doit régner dans le récit.

Les Tourterelles se fuyoient :
Plus d'amour ; partant plus de joye.

Ces deux vers qui sont charmans, & qui achèvent d'intéresser le Lecteur en faveur des animaux, veulent être dits, ce me semble, d'un ton un peu plus élevé que ceux qui les précédent. C'est ici le comble du malheur. Les Tourterelles, ces oiseaux si tendres, les symboles de la fidélité, sacrifioient leur amour même à l'horreur de la contagion : elles se fuyoient : tous les plaisirs étoient perdus pour elles. Il n'est pas possible de fixer la manière de faire sentir tout cela par le récit. C'est le goût, c'est le sentiment qui doit guider la voix de celui qui a ces vers à réciter. On y reconnoît le *molle & facetum* d'Horace.

Le Lion tint conseil, & dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.

Le paſſage de la deſcription de la peſte au diſcours du Lion eſt ſi marqué, qu'il n'eſt pas néceſſaire, je crois, d'avertir de changer de ton en cet endroit.

> Que le plus coupable de nous
> Se ſacrifie aux traits du céleſte courroux :
> Peut-être il obtiendra la guériſon commune.

On ſent que la voix en récitant ces vers & ſur-tout le dernier, doit recevoir cette inflexion qu'on remarque dans le ton de quelqu'un qui étant arrivé au comble du malheur, compte à peine ſur une dernière reſſource. Ceſt ce que ſignifie le *peut-etre* qui commence le troiſieme vers.

> L'hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
> On fait de pareils dévoûmens.

Ceci doit être dit d'un ton ſérieux & même un peu grave. C'eſt le Lion, le Roi des animaux, qui cite l'hiſtoire, dans un cas où il eſt queſtion de ſauver tout l'État, en ſacrifiant un de ſes membres.

> Ne nous flattons donc point ; voyons ſans indulgence
> L'état de notre conſcience.

Le Lion a dû dire ceci d'un ton humble ; il faut, par conſéquent, baiſſer un peu la voix pour réciter ces deux vers.

> Pour moi, ſatisfaiſant mes appétits gloutons,
> J'ai dévoré force Moutons.
> Que m'avoient-ils fait ? Nulle offenſe.

Il doit y avoir un petit repos avant ceux-ci. L'hypocrisie en fait le caractère & en décide le ton.

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.

Le Lion en cet endroit se confesse un peu à la hâte. C'est son plus gros péché qu'il est question de faire passer. Il faut presser le récit.

Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi:
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

Le Lion reprend courage; sa confession est faite. Il prononce les vers précédens d'un ton de confiance, où règne encore beaucoup d'hypocrisie: c'est celui qu'on doit prendre pour les réciter. *Je me dévouerai donc, s'il le faut :* le Lion n'est rien moins que disposé à se sacrifier. Il est donc essentiel de passer légèrement sur ces premiers mots, & d'appuyer au contraire fortement sur ceux qui suivent : *Mais je pense qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi, &c.*

Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi.
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

A présent c'est un autre Acteur qui parle; c'est un Courtisan petit-maître. Il faut mettre de l'intervalle entre les vers précédens & ceux-ci. Le ton doit tout-à-fait changer. Les inflexions de la voix doivent varier beaucoup

beaucoup dans le petit diſcours du Renard. Il eſt néceſſaire de dire les premiers vers avec ce ton d'aſſurance qu'employent les Flatteurs à l'égard des Princes, pour nourrir leurs foibleſſes & leur applanir le chemin du vice :

Hé bien, manger Moutons, canaille, ſote eſpèce,
Eſt-ce un péché ? Non, non : vous leur fites, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

On ne peut rien voir d'auſſi impudent que ce que dit ici le Renard. Le récit s'égaye. Un ton de mépris convient parfaitement au premier vers. Les autres doivent être dits avec aſſurance & vivacité.

Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui ſur les animaux
Se font un chimérique empire.

On reconnoît ici ce que Racine appelle *les lâches adreſſes* des Courtiſans. Il n'eſt pas juſqu'aux plus grandes fautes des Princes qu'ils ne trouvent moyen d'excuſer. Un ton mépriſant convient encore très-bien à ces vers, ſur-tout aux deux derniers. *Ces gens-là :* eſt-il rien de plus dédaigneux que cette expreſſion ?

Ainſi dit le Renard ; & Flatteurs d'applaudir.

Ce vers doit être précédé d'un petit repos. Le Poëte reprend la parole, & conſéquemment le ton change.

On n'osa trop approfondir
Du Tigre ni de l'Ours, ni des autres Puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits Saints.

Tout ceci veut être récité avec finesse. *Gens querelleurs ...... de petits Saints :* il faut faire sentir le contraste heureux de ces expressions.

L'Ane vint à son tour, & dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
Quelque Diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Ici on doit élever la voix. Ce *J'ai souvenance* demande sur-tout à être dit d'un ton haut & un peu traînant. *La faim, l'occasion, l'herbe tendre* : il doit y avoir un intervalle marqué entre tous ces mots.

Quelque Diable aussi me poussant :

Il faut bien articuler ce vers.

Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

Il entre plus de franchise dans cet aveu que dans celui du Lion. Le ton, par conséquent, ne doit pas être le même ; il ne doit pas être affecté.

Aussi-tôt on cria haro sur le Baudet.

Le ton change ; c'est le Poëte qui parle.

Un Loup quelque peu Clerc prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux d'où venoit tout le mal.

Un Loup quelque peu Clerc est plaisant, & demande un ton sérieusement grotesque. Ce *maudit animal, ce pelé, ce galeux :* il faut appuyer sur ces expressions.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

L'opposition de ces deux mots *peccadille* & *cas pendable* doit être bien marquée par celui qui récite.

Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable !

On doit prononcer ce vers avec vivacité & en élevant la voix, & sur-tout bien articuler le premier hémistiche.

Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait.

Ceci demande encore le même ton. *Son forfait :* il faut que la voix appuye sur ce mot.

On le lui fit bien voir.

Ici le ton doit totalement changer.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

Ces deux vers qui renferment la morale, n'exigent dans la voix aucune inflexion bien marquée. Il faut seulement observer de faire sentir l'antithèse.

Il est aisé de comprendre par ces détails quels sont à peu-près les devoirs d'un Lecteur intelligent, quand l'Apologue fait son objet.

I. Saisir le caractère & les intérêts de chaque Acteur de la Fable, & pour cela, peser jusqu'à une expression en apparence indifférente, mais jointe cependant quelquefois par le Poëte aux noms des animaux, pour caractériser chaque personnage qu'il introduit sur la scène : comme une Tortue *à la tête légère :* Un *saint-homme* de Chat : un Renard *Gascon.*

II. Remarquer les tours & les figures, & les faire paroître dans toute leur énergie : la Répétition, par exemple, en élevant la voix sur le mot qui a déja été dit, & que l'on répéte pour donner plus de force ou plus de grace au discours :

> Un mari fort amoureux,
> Fort amoureux de sa femme. . . . . .

> Grippeminaud leur dit : Mes enfans approchez,
> Approchez, je suis sourd. . . . .

La Gradation, en fortifiant le ton par degrés :

> D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
> Puis enfin il n'y manqua rien.

La Disjonction, en faisant sentir par un plus long repos aux virgules, que les particules sont ôtées :

> Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
> Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;

On m'élit Roi, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont ſur ma tête pleuvant:
Quelqu'accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je ſuis Gros-Jean comme devant.

Veut-on un autre exemple ?

Mais à quoi ſert Bacchus ? qu'à cauſer des querelles,
Affoiblir les plus ſains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de triſtes chemins.

Voilà pour ce qui concerne les figures de mots. Viennent enſuite les figures de penſées, qu'on exprime auſſi différemment :

1°. L'Apoſtrophe, en élevant tout d'un coup la voix avec une eſpèce de tranſport plus ou moins ſenſible, ſuivant que l'occaſion l'exige :

Deux Coqs vivoient en paix : une Poule ſurvint,
Et voilà la guerre allumée :
'Amour, tu perdis Troyes ! . . . .

Un ſot par une puce eut l'épaule mordue;
Dans les plis de ſes draps elle alla ſe loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printems revenue !
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger !

2°. L'interrogation, en mettant de la vivacité dans le ton :

Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment ?

C'est l'Homme riche qui parle ainsi au Savant, dans la Fable intitulée : *l'Avantage de la science.* Ce que dit la Mouche à la Fourmi doit être récité de même :

> Mais, ma mignonne, dites-moi,
> Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
> D'un Empereur ou d'une Belle ?

3°. La Métaphore, en appuyant sur les expressions figurées, afin d'en faire sur-tout remarquer la hardiesse :

> Le luxe & la folie enflèrent son trésor.
>
> . . . . La Parque & ses ciseaux
> Avec peine y mordoient . . . .

Quel tour pour exprimer un Sanglier dur à tuer !

4°. Les Descriptions, en variant le ton à chaque trait qui forme le tableau, à mesure qu'ils enchérissent les uns sur les autres, comme dans cette peinture du Héron :

> Un Héron au long bec, emmanché d'un long cou,
> Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où.

Dans celle des petits du Hibou :

> De petits monstres fort hideux,
> Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.

Et dans celle du Paysan du Danube :

> Son menton nourrissoit une barbe touffue :
> Toute sa personne velue

Repréſentoit un Ours, mais un Ours mal-léché.
Sous un ſourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, groſſes lévres, *&c.*

Ou ſi l'on veut des Peintures plus gracieuſes :

La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas ;
Encore aſſure-t-on, ſi l'hiſtoire en eſt crue,
Qu'en un de ſes ſupports le tems l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans,
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure du tems.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.

C'eſt au goût à faire valoir en récitant, tout ce qu'il y a de piquant dans ces morceaux achevés.

5°. La Correction s'exprime en donnant à la voix cette inflexion qu'on remarque dans le ton d'un homme qui ſe reprend :

Depuis qu'il eſt des loix, l'homme pour ſes péchés,
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ! Les trois quarts, & bien ſouvent le tout.

6°. L'Antithèſe, en eſſayant de mettre entre les tons la même oppoſition qui ſe trouve entre les objets que cette figure fait contraſter :

On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop tôt.

Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.

. . . .

Monsieur court, Monsieur se repose.

7o. L'Anté-occupation, en distinguant par le ton les objections ou les demandes des personnes qui sont supposées attaquer ou interroger l'Auteur, d'avec les réponses qu'il leur fait :

Vraiment, me diront les Critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques ;
Et d'un style plus haut ? En voici : Les Troyens, *&c.*

Un Intendant ? Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de son Maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble. . . .

Qui désignai-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable ?
Un Moine ? Non, mais un Dervis :
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

Et ainsi des autres figures, qui pour être senties vivement, demandent dans le ton différentes nuances plus ou moins marquées, suivant l'énergie du tour.

III. Faire appercevoir le passage du récit à l'action, ou des discours des animaux aux réflexions du Poëte. Exemple : les Canards disent à la Tortue ;

Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez :
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire :

On conçoit bien que pour rendre cette dernière réflexion, il est nécessaire de changer de ton, & de prendre celui d'un homme qui s'égaye du propos grotesque qu'il suppose avoir été tenu par les Canards.

IV. Distinguer encore par la variation des tons, les questions & les réponses des divers Interlocuteurs qui se trouvent dans une même Fable :

Que faisiez-vous au tems chaud ?

Dit la Fourmi à la Cigale :

Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez ? J'en suis fort aise :
Eh bien, dansez maintenant.

Et quand le Maître du champ où l'Alouette a fait son nid, dit à son fils d'aller chez ses parens les prier de venir l'aider :

L'épouvante est au nid plus forte que jamais :
Il a dit ses parens ; mère, c'est à cette heure . . .
Non, mes enfans, dormez en paix ;
Ne bougeons de notre demeure.

V. Enfin varier les inflexions de la voix, suivant

que les expressions l'exigent. Elles sont tantôt hardies :

Le tems qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.

Sur ces arbres que vous mutilez, disoit le Philosophe Scythe,

Laissez agir la faulx du tems :
Ils iront assez-tôt border le noir rivage.

Tantôt sublimes, comme dans ces vers, en parlant de l'Astrologie judiciaire : Dieu, dit la Fontaine,

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des tems renferme dans ses voiles ?

Et dans celui-ci, au sujet de la Mort :

Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

Les vers suivans, quoiqu'ils appartiennent à l'Apologue, sont encore du même ton :

Mais quand nous serions Rois, que donner à des Dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les Maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présens du cœur. . . . .

Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus. . . . .

Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême. . . . .

Il connoît l'univers & ne se connoît pas.

Tantôt les expreſſions ſont riches. *Le Sage regarde à ſes pieds les Favoris des Rois ;*

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Tantôt elles ſont brillantes :

L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés....

Sur les aîles du tems la triſteſſe s'envole ;
Le tems ramène les plaiſirs . . . .

L'Apothéoſe à la voûte eût paru :
Là tout l'Olympe en pompe eût été vu,
Plaçant Iris ſous un dais de lumière.

Tantôt elles ſont naïves :

Un Liévre en ſon gîte ſongeoit :
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne ſongé ?

Il devint gros & gras : Dieu prodigue ſes biens
A ceux qui font vœu d'être ſiens. . . .

Deux Rats cherchoient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
Le dîner ſuffiſoit à gens de cette eſpèce :
Il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un Bœuf.

Et quand Garo aſſure que *c'eſt dommage qu'il ne ſoit point entré au conſeil de celui que prêche ſon Curé :*

A quoi ſongeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là :
Eh ! parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà.

Tantôt elles sont fines :

Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas;
Son art de plaire & de n'y penser pas.

Et ailleurs :

Certaine fille un peu trop fière
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bienfait & beau, d'agréable manière;
Point froid & point jaloux : notez ces deux point-ci.

Enfin elles sont gracieuses : par exemple, en parlant de deux Amans qui s'embarquent avec l'espoir d'être bientôt unis :

Ils commettent aux flots cette douce espérance :
Zéphire les suivoit . . . .

En peignant la désolation que la peste causoit parmi les animaux :

Ni Loups ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye.
Les Tourterelles se fuyoient :
Plus d'amour; partant plus de joye.

Et dans un autre endroit, au sujet de la louange :

Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles;
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Ce nectar que l'on sert au Maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
C'est la louange. . . . .

Et encore ailleurs, en parlant de la mort du Sage :

Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

Il y a certains vers isolés qui demandent un goût exquis pour être dits du ton qu'il faut : tels sont ceux-ci que je cite au hazard, & que je tire de la Fable intitulée *la Cour du Lion :*

Ce Monseigneur du Lion-là
Fut parent de Caligula.

Telle est aussi cette réflexion de Garo, dans celle *du Gland & de la Citrouille*, dont on a déja vu quelques vers :

On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.

Telle est celle-ci de la Fontaine lui-même, Fable *du Faucon & du Chapon* :

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez-m'en,
Que le Chien de Jean de Nivelle.

Et encore, lorsque dans celle *des deux Amis*, après avoir dit :

Deux vrais Amis vivoient au Monopotapa :
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre ;

Il ajoute :

Les Amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Voilà les traits qui distinguent la Fontaine de tous les Fabulistes du monde. Voilà en quoi il excelle singulièrement. Ce ton naïf a été le désespoir de tous ceux qui, après lui, ont travaillé dans le même genre. Il n'a été saisi par aucun d'eux. C'est peut-être ce qui fait que, quoiqu'ils ayent d'ailleurs beaucoup de mérite, on en a peu vu qui ayent réussi. A Dieu ne plaise, qu'on m'accuse de donner tacitement à mes Fables ce que je refuse aux leurs. Ce seroit une surprise de l'amour-propre, que le succès de cette nouvelle édition pourroit me forcer de désavouer. Si le sort des autres a surpassé mes espérances, je le dois aux bontés du Public, qui peut-être m'a su gré des efforts que j'ai faits pour conserver à l'Apologue un de ses plus beaux priviléges, celui de servir aussi avantageusement à l'instruction des personnes avancées en âge, en raison & en science, qu'à l'éducation des jeunes gens.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES

Contenues dans ce premier Volume.

FABLES.

A.

B.

F.

F.

G.

H.

J.

L.

Imitations de quelques-unes des Fables, par le P. Desbillons.

Fin de la Table du Tome Premier.

